

Département d'Histoire  
Faculté des lettres et sciences humaines  
Université de Sherbrooke

Cosmétique et hygiène du corps :  
théories, pratiques et représentations (XIIe-XVe siècle)

par  
Gaëlle Monnier-Benoit  
Mémoire présenté pour obtenir  
La maîtrise ès art (Histoire)

Université de Sherbrooke  
mars 2018

**Résumé :** À la lumière des études menées sur l'histoire de la médecine et les récents travaux sur la cosmétologie antique et médiévale, l'objectif de ce mémoire sera de mettre en évidence l'aspect routinier de la cosmétique et sa façon de témoigner de la bonne ou de la mauvaise santé des individus de la seconde moitié du Moyen Âge. Par le biais de traités de cosmétique et d'hygiène, cette recherche visera à mettre en évidence les caractéristiques médicales, religieuses et sociales qui définissent l'art de la parure entre le XIIe et le XVe siècle. L'accent sera davantage porté sur l'Occident latin, zone centrale du renouveau de la médecine médiévale, mais également de transmission des savoirs scientifiques. Enfin, ce mémoire cherche à montrer en quoi la parure du corps au Moyen Âge constitue un marqueur social ainsi que de bien être dans une dynamique quotidienne et ritualisée, notamment au moment de la toilette.

**Mots clés :** Cosmétique, Hygiène du corps, Moyen Âge, Santé, Médecine, Pharmacopée, Histoire sociale, Histoire des représentations.

## Remerciements

Je remercie en premier lieu ma directrice de recherche, Geneviève Dumas, pour sa patience et son soutien à toute épreuve. Merci pour votre bienveillance, votre aide et vos judicieux conseils. C'est grâce à vous que je remets aujourd'hui ce travail avec fierté. Merci d'avoir fait de cette rédaction une aventure agréable et enrichissante.

J'adresse également toute ma gratitude à mon évaluatrice Lucie Laumonier pour la pertinence de ses remarques et de ses conseils qui ont grandement contribué à l'aboutissement de ce mémoire de recherche.

D'autres professeurs du département d'histoire de l'université de Sherbrooke m'ont également beaucoup apporté pendant cette maîtrise. Je pense à Patrick Dramé et Christine Métayer. Votre aide et vos recommandations ont été entendues et appréciées.

Je remercie mes parents, Béatrice et Michel Monnier-Benoit, et ma sœur Julie qui m'ont soutenue et encouragée tout au long de mon parcours universitaire malgré la distance et les difficultés de la vie. J'espère les rendre fiers du travail accompli aujourd'hui. Merci d'avoir cru en moi.

Enfin, mon dernier remerciement s'adresse à mon conjoint, Samuel Lemire Lemay, qui m'a épaulée dans les moments de doute que beaucoup d'étudiants connaissent. Merci pour tes encouragements et ton réconfort sans faille depuis le début.

## Table des matières

<b>Introduction.....</b>	<b>1</b>
Exposition de la problématique et de l'hypothèse de recherche.....	4
Historiographie.....	4
Méthodologie et sources.....	7
Division du mémoire.....	11
<b>CHAPITRE I La cosmétique et la société médiévale entre le XIIe-XVe siècle.....</b>	<b>13</b>
1.1 Les représentations du corps et de la parure .....	13
1.1.1 Le mythe de la Création : aux origines de la distinction sexuée ?.....	14
1.1.2 Représenter le corps et ses rôles : la lutte entre la chair et l'esprit .....	17
1.1.3 Le corps en médecine : connaissances anatomiques et médicales .....	21
1.2 Théories médicales et cosmétiques .....	27
1.2.1 Les fondements antiques et arabes de la médecine médiévale.....	27
Médecine humorale et complexion du corps au Moyen Âge.....	30
L'émergence de la diététique : vers une médecine préventive .....	33
Les usages de la pharmacopée médiévale .....	37
1.2.2 La cosmétique médiévale : vers une dissociation de la médecine.....	40
La littérature cosmétique, entre les soins et la parure du corps.....	41
L'intérêt et les enjeux de la cosmétique médiévale .....	44
<b>CHAPITRE II Évolution des représentations de beauté .....</b>	<b>48</b>
2.1 L'héritage de l'antiquité et du Haut Moyen Âge.....	49
2.1.1 Les représentations de la beauté dans l'Antiquité païenne.....	49
2.1.2 Les représentations de la beauté du Ve au XIe siècle.....	54
2.2 Élaboration des représentations du beau et du laid (XIe-XVe siècle).....	56
2.2.1 L'influence du Moyen-Orient .....	57
2.2.2 L'idéal de beauté dans l'Occident médiéval entre le XIIe et le XVe siècle.....	62
<b>CHAPITRE III Les pratiques et les routines de soins de beauté au quotidien.....</b>	<b>70</b>
3.1 Soins et la parure des cheveux .....	71
3.1.1 La chute et la pousse des cheveux : traitements et routines de beauté .....	72
3.1.2 La parure et la coloration des cheveux .....	77

3.2 Soins du visage et du corps .....	84
3.2.1 Les soins du visage et l'hygiène de la bouche .....	84
L'embellissement du visage : le teint et le maquillage.....	84
Les soins de la bouche et des dents.....	90
3.2.2 Les soins du corps : le bain et l'épilation .....	95
3.3 La pharmacologie et le marché des produits de beauté.....	101
3.3.1 Les simples : aux origines de la tradition pharmacologique médiévale .....	102
3.3.2 L'émergence des apothicaires et herboristes.....	105
3.3.3 Commerce et réglementations des importations étrangères .....	107
<b>Conclusion .....</b>	<b>110</b>
<b>Bibliographie .....</b>	<b>115</b>
<b>Glossaire .....</b>	<b>124</b>

## INTRODUCTION

Le Moyen Âge est une société d'emblée religieuse et cléricale qui impose une déontologie particulière de la parure et de l'esthétique. Leurs canons se développent donc en concordance avec le contexte prescriptif de l'Église surtout en ce qui a trait aux femmes. À partir de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, la société médiévale est marquée par l'avènement des universités qui voient les médecins s'emparer de la santé, de la prévention des maladies et du bien-être, ainsi que des soins du corps ; en témoigne la multiplication des régimes de santé, dont les traités de cosmétiques sont un produit dérivé<sup>1</sup>. Dès lors, la production littéraire médicale n'aura de cesse d'augmenter, portée par l'élan de traduction des textes médicaux arabes et grecs en latin rapportés en Italie du Sud et en Espagne<sup>2</sup>. Ces compilations des savoirs possèdent une importante vocation didactique, faisant office de véritables encyclopédies médicales au sein des écoles et des universités de médecine et dont le public visé par ces textes comprend autant les étudiants que les praticiens et les enseignants<sup>3</sup>. Parmi ces grands lieux d'enseignements, il convient d'évoquer les universités de Bologne et de Paris, ainsi que l'école de médecine de Salerne, où l'on trouve de nombreux travaux de traduction qui furent menés par Constantin l'Africain au XI<sup>e</sup> siècle. On pense aussi à la ville de Tolède avec l'œuvre de Gérard de Crémone le siècle suivant.

---

<sup>1</sup> Caroline Darricau-Lugat, « Regards sur la profession médicale en France médiévale (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup>) », [en ligne], *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, N°6, (1999), p. 3-9. Mis en ligne en janvier 2007, consulté le 17 janvier 2017. <http://journals.openedition.org/crm/939>

<sup>2</sup> Caroline Boucher et Geneviève Dumas, « Traductions et compilations médicales : une coïncidence obligée ? », *Early Science and Medicine*, N°17, (2012), p. 273-308.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 275.

Un grand nombre de traités de cosmétique et des régimes de santé s'insèrent progressivement dans ces écrits médicaux, construisant de nouvelles réalités et représentations du bien-être et de l'apparence dans la société médiévale. On y observe la promotion de routines de soins et d'hygiène du corps dans le cadre de la vie privée et qui s'inscrivent dans une tradition esthétique et médicale, mieux connue sous le nom de cosmétique<sup>4</sup>. La littérature de cette pratique s'adresse principalement, mais non seulement, aux femmes qui ont les moyens de payer pour acquérir ces médecines complexes et parfois chères. Elles proviennent soit de la haute aristocratie, de la riche bourgeoisie, mais le public peut tout aussi bien inclure des prostituées, des danseuses et même des femmes du peuple, puisque les conseils répercutent, drapés dans un savoir savant, des recettes populaires et transmises à l'oral. Cependant, les hommes ne semblent pas être complètement exclus de ce public et doivent être pris en considération, tel que l'a d'ailleurs souligné l'historienne Laurence Moulinier-Brogi :

Si ce savoir est traditionnellement attribué aux femmes, voire associé à des prénoms féminins bien précis, sont-elles pour autant le public visé ? N'y a-t-il pas aussi à prendre en compte un public masculin, en d'autres termes une demande des hommes pour ces soins et ces produits ?<sup>5</sup>

Pourtant, la pratique cosmétique reste, aujourd'hui encore, très fortement associée aux femmes et à la féminité. À partir du XII<sup>e</sup> siècle, les premiers traités de cosmétique s'adressaient presque exclusivement aux femmes, imprégnant alors très rapidement cette

---

<sup>4</sup> Laurence Moulinier-Brogi, « Esthétique et soins du corps dans les traités médicaux latins à la fin du Moyen Âge », *Médiévales, Éthique et pratiques médicales*, N° 46, (printemps 2004), p. 55-71, para. 1, consulté le 8 février 2017. [Http://journals.openedition.org/medievales/869](http://journals.openedition.org/medievales/869) ; Anne-Laure Lallouette, « Bains et soins du corps dans les textes médicaux (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s.) », dans Sophie Albert dir. *Laver, monder, blanchir : discours et usages de la toilette dans l'Occident médiéval*, Paris, PUPS, 2006, p. 35.

<sup>5</sup> Moulinier-Brogi, « Esthétique et soins du corps », p. 55-71, para. 2.

littérature d'une perspective marquée par le genre, de même que l'élaboration de la pratique cosmétique, de la parure et de certains soins du corps tel que l'épilation<sup>6</sup>.

La cosmétique médiévale semble s'inscrire dans la sphère de la santé et les rapports entre médecine et cosmétique apparaissent particulièrement étroits. Étymologiquement, on constate que la cosmétique se définit, dès le XIIe siècle, comme une « partie de l'hygiène qui traite de la préparation et de l'usage des cosmétiques »<sup>7</sup>. En outre, nous l'avons vu, elle émerge dans un contexte d'émancipation de la médecine vis-à-vis de l'Église, principalement par le biais des universités et de la professionnalisation de la pratique médicale. La cosmétique revêt, à l'origine, les traits d'une pratique de soins normalisée et élaborée autour des notions d'hygiène, de soins médicaux et de confections pharmacologiques précises. Le terme de cosmétique au masculin, quant à lui, définit plus précisément l'ensemble d'une ou de plusieurs substances utilisées sur les parties superficielles du corps humain, telles que la peau, les cheveux et les poils, les dents et les muqueuses, ainsi que les parties génitales externes, afin de les embellir ou d'en modifier l'aspect, de les parfumer, les nettoyer ou encore de les protéger<sup>8</sup>. En s'intéressant à la définition des concepts et des notions qui gravitent autour de l'étude de la cosmétique médiévale (ou cosmétologie), on réalise que le concept même de la cosmétique constitue un ensemble distinct et précis de pratiques et de gestes, répondant à des normes médicales, pharmaceutiques et d'hygiène, établies par une communauté savante et intégrée dans la sphère populaire.

---

<sup>6</sup> Moulinier-Brogi, « Esthétique et soins du corps », p. 55-71, para. 9.

<sup>7</sup> ATILF/CNRS, *Centre Nationale des Ressources Textuelles et Lexicales* [site web], Nancy, Outils et Ressources pour un Traitement Optimisé de la Langue, créé en 2005, dernière mise à jour en 2013, consulté le 17 septembre 2016. [Http://www.cnrtl.fr/lexicographie/cosm%C3%A9tique](http://www.cnrtl.fr/lexicographie/cosm%C3%A9tique)

<sup>8</sup> *Ibid.*



## **Exposition de la problématique et de l'hypothèse de recherche**

En constatant la place importante de l'apparence, du bien-être et des soins du corps, ainsi que de l'embellissement dans la médecine médiévale, on se questionnera sur la construction et l'élaboration de la pratique cosmétique comme routine de soins, autant que sur son intégration dans le quotidien des hommes et des femmes aisés de la société du XIIe au XVe siècle. En d'autres termes, il s'agira de comprendre quels en sont les représentations, les critères et les prescriptions. Mais également, quels sont les régimes, les gestes, les conseils, les substances et les procédés de préparation utilisés, ainsi que les traitements qui sont transmis par les traités de cosmétiques ?

À la lumière des lectures réalisées en amont, on peut d'emblée supposer que la cosmétique du XIIe au XVe siècle, de même que les soins du corps, intimement liés à la médecine humorale, constituent un marqueur de santé et de bien-être en émergence et qui s'enracine dans le quotidien de la société médiévale occidentale ayant accès à ces savoirs. Désormais, on peut s'interroger sur les représentations, les critères et les prescriptions qui caractérisent cette pratique nouvelle. Enfin, rappelons que les sources retenues pour ce mémoire seront interrogées dans une perspective d'histoire des soins.

## **Historiographie**

À l'instar de l'historiographie médicale, l'intérêt pour la cosmétologie au Moyen Âge est encore relativement récent et peu d'études ont été réalisées à ce sujet jusqu'à aujourd'hui. L'étude de la cosmétique apparaît encore, dans l'historiographie médiévale, comme anecdotique. Les travaux effectués au sujet de cette pratique se

trouvent finalement intégrés de part et d'autre des études sur la médecine et la pharmacologie médiévale, beaucoup plus abondantes. Il en va de même au sujet de l'histoire des femmes et notamment concernant les canons de beauté et les représentations de l'idéal féminin dans la littérature romanesque et poétique.

Dans l'historiographie médicale, nombreuses sont les études sur la théorie des humeurs et des tempéraments, attribuée à Hippocrate de Cos au Ve siècle av. J.-C. Des historiens tels que Danielle Jacquart, Mirko D. Grmek, ou encore Jacques Jouanna, à partir des années 80, s'accordent pour la présenter comme l'élément de base de la médecine antique et médiévale.<sup>9</sup> L'hygiène, à partir du XIIe siècle, a également fait partie des premières grandes études sur la médecine et les soins du corps, comme on peut le constater à travers les écrits de Georges Vigarello en 1987. Il précisait déjà qu'au cours du Moyen Âge, la toilette quotidienne occupait une place importante, puisqu'elle était considérée comme un marqueur de savoir-vivre par la société<sup>10</sup>. Les médecins médiévaux ont alors élaboré leurs théories et leur compréhension du corps dans la lignée des savoirs médicaux issus de l'antiquité, mais également à travers le prisme du dogme chrétien et les apports de la médecine arabes dont l'influence est indéniable<sup>11</sup>.

Cependant il faut attendre le début des années 2000 pour constater un véritable intérêt pour l'étude de la cosmétique médiévale en tant que telle. On peut alors puiser

---

<sup>9</sup> Danielle Jacquart, *La médecine médiévale dans le cadre parisien*, Paris, Fayard, 1998, p. 331-347 ; Collectif, *Histoire de la pensée médicale en Occident, Antiquité et Moyen Âge*, sous la dir. de Mirko D. Grmek, Paris, Seuil, 1995, p. 224-226, 179-181 ; Jacques Jouanna, « La théorie des quatre humeurs et des quatre tempéraments dans la tradition latine (Vindicien Pseudo-Soranos) et une source grecque retrouvée », *Revue des études Grecques*, Tome 118, (janvier-juin 2005), p. 138-167.

<sup>10</sup> Georges Vigarello, *Le propre et le sale*, Paris, Seuil, 1987, p. 90-92.

<sup>11</sup> Danielle Jacquart et Françoise Micheau, *La médecine arabe et l'Occident médiéval*, Maisonneuve et Larose, Paris 1996 [1990], p. 87-129 ; Lallouette, « Bains et soins du corps », p. 33.

dans les travaux de Laurence Moulinier-Brogi et Monica H. Green concernant l'étude du corps, de la parure et de l'hygiène dans la cosmétique, ou les recherches de Marylin Nicoud pour l'étude des régimes de santé<sup>12</sup>. Cette dernière précise d'ailleurs que le corps apparaît comme un véritable témoin de l'état de santé d'un individu, il est donc primordial d'en prendre soin et de l'entretenir dans sa globalité pour le maintenir en bonne santé, autrement dit « beau ». Marylin Nicoud reprend et développe les idées issues des travaux de Danielle Jacquart au sujet de l'alimentation et des soins du corps à l'époque médiévale<sup>13</sup>. Enfin, il est également pertinent de s'interroger sur les caractéristiques de représentations du corps dans l'imaginaire de la société médiévale et la compréhension de celui-ci. À cet effet, on se penchera sur les recherches de Jacques le Goff et Didier Lett qui constituent un premier axe de référence pertinent sur ces questions<sup>14</sup>.

La cosmétologie médiévale puise également dans l'étude de l'histoire de la pharmacopée. En effet, l'utilisation de substances animales, végétales, minérales et composées fait de la pharmacologie un axe indissociable de la cosmétique. On peut d'ailleurs citer ici les travaux de Carmélia Opsomer, Mireille Ausécache ou encore Joël Chandelier qui offrent un regard précis sur la pharmacologie médiévale<sup>15</sup>. D'emblée,

---

<sup>12</sup> Moulinier-Brogi, « Esthétique et soins du corps », p. 55-71 ; Monica H. Green, « Introduction », dans Linda Kalof éd., *A Cultural History of the Human Body*, vol. 2, Londres, Bloomsbury Academic, 2010, p.10-11; Marylin Nicoud, *Les régimes de santé au Moyen Âge : Naissance et diffusion d'une écriture médicale en Italie et en France (XIII<sup>e</sup>- XV<sup>e</sup> siècle)*, [en ligne], Rome, Publications de l'École française de Rome, 2007, Nouvelle édition en ligne, p.147-151, 285-338, consulté le 19 avril 2017. <http://books.openedition.org/efr/1448>

<sup>13</sup> Danielle Jacquart, « La nourriture et le corps au Moyen Âge », *Cahiers de recherches médiévales*, N°13, (2006), p. 259-266.

<sup>14</sup> Jacques Le Goff et Nicolas Truong, *Une histoire du corps au Moyen Âge*, Paris, Liana Levi, coll. Histoire, 2003, p. 163-172, 182-188 ; Didier Lett, *Hommes et Femmes au Moyen Âge. Histoire du genre, XIIIe-XVe siècle*, Paris, Armand Colin, coll. Cursus Histoire, 2013, p. 28-40.

<sup>15</sup> Carmélia Opsomer, « La pharmacopée médiévale : images et manuscrits », *Journal de pharmacie de Belgique*, (2002), p. 3-10 ; Mireille Ausécache, « Manuscrits d'antidotaire médiévaux : quelques exemples du fonds latin de la Bibliothèque Nationale de France », *Médiévale*, 52, (printemps 2007), p. 55-73.

Mireille Ausécache présente le XIII<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle comme une période charnière dans l'évolution de la pharmacologie qu'elle présente d'ailleurs comme particulièrement riche<sup>16</sup>. Elle démontre qu'il existe un tournant important, émergeant à Salerne, à partir de l'introduction de la pharmacologie arabe, et affirme que la « période salernitaine » se caractérise par un véritable « âge d'or des antidotaires [...] et donne lieu à des productions de manuscrits soignés et même luxueux »<sup>17</sup>. Cette étude trouve un écho certain auprès des travaux sur les compilations médicales, comme l'évoquent à juste titre Caroline Boucher et Geneviève Dumas dans un article paru en 2012<sup>18</sup>. De plus, Carmélia Opsomer nous rappelle également que les fondements mêmes des théories pharmacologiques reposent, elles aussi, sur la théorie humorale attribuée à Hippocrate et ajoute : « en réalité, les deux traditions ont à leurs racines la même image du monde et de l'homme »<sup>19</sup>.

## **Méthodologie et sources**

### ***Le Trotula***

Le *Trotula* est un traité de médecine datant du XI<sup>e</sup> siècle et publié à Salerne, dans le sud de l'Italie<sup>20</sup>. Malgré son caractère fortement médical et gynécologique, il possède une partie est exclusivement réservée à la cosmétique et à la beauté des femmes. Cette source fut entièrement traduite en anglais par l'historienne Monica H. Green et possède la particularité d'avoir été écrite par l'une des rares femmes médecins du Moyen Âge

<sup>16</sup> Mireille Ausécache, « Des aliments et des médicaments : les plantes dans la médecine médiévale », *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, 13, (2006), p. 249-258.

<sup>17</sup> Ausécache, « Manuscrits d'antidotaires médiévaux », p. 59.

<sup>18</sup> Dumas et Boucher, « Traductions et compilations médicales », p. 273-308.

<sup>19</sup> Opsomer, « La pharmacopée médiévale », p. 3-10.

<sup>20</sup> Monica H. Green éd., *The Trotula, an English Translation of the Medieval Compendium of Women's medicine*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2001, 248 p.

central : Trotula di Ruggiero, aussi connue sous le nom de Dame Trote ou simplement Trotula. Enfin, ce traité constitue l'une des bases fondatrices de la médecine féminine, inspirée de la médecine galénique.<sup>21</sup>

Dans ce document, les questions de la beauté, de l'hygiène, de l'apparence et de la santé sont clairement entremêlées pour mettre au point des routines de bien-être et de soins. En effet, Dame Trote l'a divisé en trois grandes parties sur les maladies des femmes (« *Book of the Conditions of Women* »), sur les traitements pour les femmes (« *On Treatments for Women* ») et sur les soins cosmétiques pour les femmes (« *On Women's Cosmetics* ») qui nous intéresse plus particulièrement. On peut y découvrir de nombreuses recettes et des conseils à mettre en pratique, dans le cadre d'une routine de soins quotidiens. Les méthodes proposées par Trotula Di Ruggiero s'inspirent de l'utilisation d'espèces végétales et des graisses animales (des simples), excluant les pratiques relevant de l'astrologie, de la prière ou de toute forme de superstition, très courantes notamment au début du Moyen Âge. Grâce à un tel document, il est possible de comprendre concrètement comment la cosmétique s'insère dans le quotidien et quels sont les caractéristiques et les critères relatifs à la beauté dans les sociétés de cour de la seconde moitié du Moyen Âge.

### *L'Ornement des Dames*

Traité de cosmétique datant du XIII<sup>e</sup> siècle, rédigé en anglo-normand par un anonyme, l'*Ornement des Dames* fut retranscrit en 1967 par le linguiste et médiéviste Pierre Ruelle. Ce texte s'adresse d'abord et avant tout aux femmes et l'auteur utilise un

---

<sup>21</sup> John F. Benton, « Trotula, Women's Problems, and the Professionalization of Medicine in the Middle Ages », *Bulletin of the History of Medicine* 59, n°1, (Printemps 1985), p. 30–53.

langage vernaculaire particulièrement accessible à un public peu avisé du vocabulaire médical.

En étudiant ce document, on cherchera à savoir, de même qu'avec *Le Trotula*, comment les recettes, les conseils ou encore les gestes de beauté et de soins sont intégrés dans le quotidien et entre les cadres des l'intime. Cette source possède l'avantage de mettre en évidence les influences de son auteur, qui évoque, avec plus ou moins de précision, plusieurs personnalités (« Dame Trote », « la Sarrasine », « Galien », etc.) ayant élaboré ou mis en pratique les conseils et les recettes que lui-même relate dans son traité, comme pour poursuivre ces enseignements, traduisant l'intégration des savoirs cosmétique de Trotula dans début d'une tradition scientifique.

### *Le Régime du Corps de Maître Aldebrandin de Sienne*

La troisième et dernière source de ce corpus est un traité d'hygiène adressé tant aux hommes qu'aux femmes ayant accès à ce type de littérature. Il fut élaboré au cours de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, par le médecin italien Aldebrandin. Ce dernier est d'ailleurs le premier à avoir rédigé un régime de santé en langue vernaculaire. Dans ce document, la question du genre n'est pas aussi présente qu'on pourrait le croire. Dès lors, on s'interrogera plutôt sur les liens entre les gestes de soins purement médicaux et ceux destinés aux soins du corps et à l'embellissement. Ce document apparaît en plein essor de la médecine comme discipline universitaire et symbolise, comme d'autres œuvres, le besoin croissant des médecins de réunir et structurer les savoirs sur le fonctionnement du

corps humain dans un ensemble théorisé et accessible à tous<sup>22</sup>. Le régime du corps s'inscrit dans une volonté de soins au quotidien par le biais de différents conseils diététiques et d'hygiène, principalement dans un objectif préventif.

### *Le Livre des Simples Médecines (Liber de Simplici Medicina)*

En parallèle, on utilisera également le manuscrit latin, traduit en français, du *Livre des Simples Médecines (Liber de Simplici Medicina)*<sup>23</sup>. Ce texte, datant du XIIe siècle, fut rédigé par Matthaeus Platearius, médecin de l'école de Salerne. Il s'agit d'un herbier très répandu dans le monde médical jusqu'à la fin du Moyen Âge<sup>24</sup>. Pour reprendre les propos de l'historienne Mireille Ausécache : « Les herbiers sont des livres de botanique médicale qui circulent depuis l'Antiquité et sont destinés à présenter et décrire les vertus et les usages des plantes »<sup>25</sup>. Le terme de *simple* était employé au cours du Moyen Âge pour désigner une ou plusieurs plantes médicinales permettant de soigner les maladies. Le *Liber de Simplici Medicina* regroupe l'ensemble des connaissances sur les plantes médicinales dont disposent les médecins au Moyen Âge et repose sur la base d'un savoir issu de l'Antiquité. Il est en effet inspiré des travaux de nombreux botanistes grecs comme le célèbre Pédanius Dioscoride auteur du *De Materia Medica*, considéré comme une référence en herboristerie et pharmacologie jusqu'au XVe siècle<sup>26</sup>. Ce type de

---

<sup>22</sup> Danielle Jacquart, « Le Régime du corps d'Aldebrandin de Sienna : 1256 », *Recueil des commémorations nationales, 2006, Sciences et techniques*, [site web], Archives de France, consulté le 20 juillet 2017. <https://francearchives.fr/commemo/recueil-2006/39148>,

<sup>23</sup> Matthaeus Platearius, *Le Livre des Simples Médecines : d'après le manuscrit français 12322 de la Bibliothèque nationale de Paris, traduction et adaptation de Ghislaine Malandin*, Paris, Éditions Ozalid et Textes Cardinaux, 1986, 361 p.

<sup>24</sup> Geneviève Dumas, « Les substances marines dans le *Livre des Simples Médecines* », dans *Mondes marins du Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, Senefiance, N°52, (2006), p. 131-143.

<sup>25</sup> Ausécache, « Des aliments et des médicaments », p. 250.

<sup>26</sup> Pédanius Dioscoride, auteur du plus ancien recueil pharmacologique connu à ce jour, fut probablement médecin et botaniste, originaire de Grèce au Ier siècle ap. J.-C. Voir : Guy Ducourthial, « Dioscoride : aux

document constitue un appui fondamental pour l'étude et la compréhension de la pharmacopée rattachée à la pratique cosmétique. Dans le cadre du mémoire, ce texte facilitera le recensement des diverses substances végétales utilisées pour la fabrication les produits de beauté, d'hygiène et de soins. Il en va de même pour la détermination des différentes propriétés médicinales et cosmétiques ainsi que pour connaître l'origine géographique et les modalités d'accès à ces substances dans le but de mettre en relief leur possible rareté, leur coût, etc.

### **Division du mémoire**

Ce mémoire est construit en trois chapitres et un glossaire scientifique. Dans cette perspective, la première partie est consacrée aux enjeux de la représentation du corps, des soins et de la parure à travers trois principaux regards : l'Église, la société et les médecins. Ensuite, nous ferons état des connaissances médicales et anatomiques entre le XIIe et le XVe siècle. Il conviendra rappeler les fondements antiques de la médecine médiévale et notamment la théorie des humeurs et des tempéraments et le concept de la complexion des corps et des substances, comme nous l'avons évoqué plus tôt.

Après avoir mis en évidence les bases de la perception médicale, sociale et religieuse du corps ainsi que les prémices de l'élaboration de la cosmétique, il convient de souligner davantage les concepts de beauté et de laideur de même que leur lien étroit avec les questions de santé au Moyen Âge. Le second chapitre du mémoire a pour objectif de démontrer quels sont les liens entre la bonne et la mauvaise santé et la beauté ou la

---

origines de la *Matière médicale* », *La Revue du Praticien*, N°55, (2005), p. 689-693 ; Dumas, « Les substances marines », p. 131-143.



laideur et comment cela se traduit dans la pratique cosmétique. Cette partie du mémoire cherche à mettre en avant les différents critères de beauté en vigueur dans la société médiévale. Nous aborderons ce point dans une dimension chronologique afin d'illustrer l'héritage des codes et des normes de beauté issus de l'Antiquité (notamment à travers l'œuvre d'Ovide) et du monde arabe.

La troisième étape du mémoire s'oriente sur un axe plus pratique et ancré dans la sphère privée. Il s'agit ici de comprendre comment la pratique cosmétique s'élabore et s'intègre dans le quotidien de la société aisée entre le XIIe et le XVe siècle. En s'intéressant successivement aux soins des cheveux et des poils, du visage et du corps et au marché des produits d'hygiène, nous serons en mesure de décrypter les marqueurs de nouvelles routines de soins, très présentes dans la vie quotidienne. Nous tenterons de dresser le tableau des méthodes de soins et d'embellissement fréquemment utilisées et les substances les plus courantes ou les plus luxueuses. Pour terminer, nous mettrons en évidence la place des herboristes et des apothicaires dans la préparation et la distribution des produits cosmétiques, le commerce de ces substances et les réglementations en vigueur dans l'Occident latin entre le XIIe et le XVe siècle.

## **CHAPITRE I**

### **La cosmétique et la société médiévale entre le XIIIe-XVe siècle**

Chercher à déceler les différents enjeux propres à la pratique cosmétique médiévale, dans le cadre médical et pharmacologique, impose de développer une réflexion en plusieurs axes. Il s'agit d'une thématique complexe dont les aspects médicaux et pharmacologiques ne peuvent être appréhendés sans prendre en compte l'influence de l'Église et les représentations socioculturelles qui caractérisent la seconde moitié du Moyen Âge. Puisque la pratique cosmétique a pour principaux objectifs la parure, l'embellissement et les soins du corps au sens large, il est essentiel de définir la place que ce corps occupe dans l'imaginaire collectif. Il convient de s'interroger sur les aspects religieux, artistiques et scientifiques, notamment par le biais des connaissances anatomiques dominantes entre le XIe et le XVe siècle. Dès lors, on réalise que ces différents regards se trouvent intimement reliés les uns aux autres lorsque l'on cherche à comprendre pourquoi et comment la cosmétique a été élaborée puis intégrée, à travers les routines de soins, au cœur de la sphère privée

#### **1.1 Les représentations du corps et de la parure : l'Église, la société et les médecins**

La période médiévale se caractérise par une importante imprégnation religieuse. L'influence de l'Église chrétienne y est prédominante et les Écritures encadrent les codes et les mentalités de cette société. La perception et les représentations du corps humain ne

font pas exception à la règle et se développent à travers le prisme du dogme chrétien<sup>27</sup>. De même, la distinction de genre apparaît comme une constante, quel que soit le discours dans lequel elle est traitée. Pour la société médiévale, celle-ci repose essentiellement sur le second récit de la Création et le symbole biblique d'Adam et Ève dans le jardin d'Éden, qui fut alors retenu par les Pères de l'Église. En effet, rappelons avant de poursuivre davantage qu'il existe à l'origine deux versions du mythe, comme l'a d'ailleurs souligné Didier Lett dans son ouvrage *Hommes et Femmes au Moyen Âge* paru en 2013<sup>28</sup>. Plus récemment encore, Michelle Sauer revient sur l'influence du discours religieux dans la hiérarchisation et la distinction sexuelle au cours du Moyen Âge, en précisant le rôle à jouer de la société dans l'élaboration des représentations des hommes et des femmes à travers un regard patriarcal important<sup>29</sup>.

### *1.1.1 Le mythe de la Création : aux origines de la distinction sexuée ?*

Dans la Genèse, la première version du récit de la Création semble trouver sa source dans des écrits bien antérieurs à la période médiévale. D'après l'historien Didier Lett, elle aurait été rédigée vers le VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il revient sur ce texte et précise qu'il s'agit d'une variante relativement égalitaire, où homme et femme sont façonnés simultanément et tous deux à l'image de Dieu : « le jour où Dieu créa Adam, il le fit à la ressemblance de Dieu. Homme et femme il les créa, il les bénit, et leur donna le nom d'"Homme" le jour où ils furent créés. ».<sup>30</sup> Cette version est assez courte et peu détaillée, mais possède la particularité d'entrer en profonde contradiction avec le second récit que

<sup>27</sup> Green, « Introduction », p. 10-11.

<sup>28</sup> Didier Lett, *Hommes et Femmes au Moyen Âge : Histoire du genre, XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, coll. Coursus Histoire, 2013, p. 15.

<sup>29</sup> Michelle M. Sauer, *Gender in Medieval Culture*, Londres/New York, Bloomsbury, 2015, p. 15.

<sup>30</sup> Lett, *Hommes et Femmes au Moyen Âge*, p. 15.

l'Église lui a préféré. De même, dans les croyances antiques on réalise qu'il est généralement question de la naissance du « genre humain », dans toute sa pluralité, tandis que dans la Genèse il s'agit de relater l'origine non plus de plusieurs, mais bien d'un seul homme, fondateur de la lignée humaine. On retrouve d'ailleurs cette contradiction dans les écrits de Saint Augustin, notamment le Livre XII *La Cité de Dieu*<sup>31</sup>. Saint Augustin s'oppose alors à la pensée platonicienne en réhabilitant l'image du corps comme l'œuvre de Dieu. Laurence Moulinier-Brogi revient d'ailleurs sur cet aspect asexué du premier individu en rappelant que « le premier texte rapporte la création d'un être asexué, ou plutôt bisexué, « mâle et femelle », censément à l'image de Dieu. Certains virent ainsi dans la phrase « à l'image de Dieu mâle et femelle il les fit », la création d'un individu double dont le second récit n'aurait fait que raconter la séparation en deux »<sup>32</sup>.

En effet, cette deuxième version, plus récente, propose une représentation des sexes clairement hiérarchisée. L'homme, Adam, fut le premier à être créé par Dieu qui le façonna à son image. C'est ensuite qu'il donna naissance à la femme, nommée Ève, à partir d'une des côtes d'Adam et cela dans le but de lui tenir compagnie. Tous deux évoluaient nus dans le jardin d'Éden où Dieu avait fait pousser l'Arbre de la connaissance du bien et du mal et avait interdit à quiconque de manger l'un de ses fruits. Dans cette version du mythe, Ève est tentée par le serpent Nahash. Elle commet l'erreur de croquer dans le fruit défendu et de le partager plus tard avec Adam. Ils sont aussitôt maudits par Dieu et s'en suit le chapitre de la Chute. Dans cette version, le statut de la femme est incontestablement inférieur à celui de l'homme. En effet, ce dernier est créé par Dieu

---

<sup>31</sup> Anne-Isabelle Bouton-Touboulic, « Origines de l'homme, origines des hommes chez saint Augustin », vol. 172, *Vita Latina*, N°1, (2005), p. 41-52.

<sup>32</sup> Laurence Moulinier-Brogi, « La pomme d'Ève et le corps d'Adam », dans Agostino Paravicini Bagliani dir., *Adam, le premier homme*, Florence, Micrologus Library 45, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, 2012, p. 135-158.

comme son reflet humain, tandis que la femme naît de la côte d'Adam et à l'image de l'homme. Somme toute, sa fonction principale est avant tout d'offrir une compagnie à Adam. Enfin, c'est elle qui succombe à la tentation et à la manipulation du serpent. La faute lui incombe directement et fait d'elle la plus grande pécheresse.<sup>33</sup>

Le choix de la seconde version du mythe constitue le principal argument à la hiérarchisation des sexes dans la pensée médiévale, tout autant qu'un moyen de justifier la place et les représentations des femmes, des hommes et de leurs corps dans l'imaginaire collectif. D'ailleurs, on retrouvait déjà cette même théorie dans l'ouvrage des historiens Jacques le Goff et Nicolas Truong. En effet, ils abordent ce postulat en expliquant « qu'ainsi, la subordination de la femme possède-t-elle une racine spirituelle, mais aussi corporelle. [...] Seconde et secondaire, la femme n'est ni l'équilibre ni la complétude de l'homme »<sup>34</sup>. Claude Thomasset précise, quant à lui, qu'il en va de même pour la notion de beauté féminine et masculine : « La beauté féminine ne peut être que dérivée de la beauté de l'homme » et plus loin : « Par la civilisation et par l'institution, la soumission de la femme au plaisir de l'homme est affirmée »<sup>35</sup>. On réalise que cette seconde version du récit de la Création est bel est bien l'un des fers de lance du discours chrétien pour justifier cet assujettissement et que cela se répercute dans les cadres culturels, religieux et médicaux de la société, se faisant écho les uns aux autres.

L'historien Jacques Dalarun, dans *Histoire des femmes en Occident* paru en 1990, évoquait déjà cette misogynie évidente en s'intéressant aux représentations de la femme à

---

<sup>33</sup> Chiara Frugoni, « La femme imaginée, le point de vue de l'Église », dans Georges Duby et Michelle Perrot dir., *Histoire des femmes en Occident*, tome 2, Paris, Plon, 1991, p. 358-394.

<sup>34</sup> Le Goff et Truong, *Une histoire du corps au Moyen Âge*, p. 60.

<sup>35</sup> Claude Thomasset, « Le corps féminin ou le regard empêché », dans D. Jacquart, L. Moulinier, O. Niccoli, C. Schuster Cordone, C. Thomasset et J. Wirth dir., *Le corps féminin au Moyen Âge*, Florence, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, coll. Méd@evi, [livre numérique], 2014, 186 p.

travers le regard des clercs, notamment des moines. Il insiste sur la distance importante qui existe entre l'univers monacal et celui des femmes dans la vie profane. À ce titre il affirme que : « Coupés des femmes par un célibat fermement étendu à tous à partir du XI<sup>e</sup> siècle, les clercs ne savent rien d'elles. [...] Ils se représentent la femme, dans la distance, l'étrangeté et la crainte, comme une essence spécifique, bien que contradictoire »<sup>36</sup>. Didier Lett, en reprenant les écrits de Saint Paul, nous rappelle qu'au Moyen Âge : « L'homme est l'image et la gloire de Dieu ; mais la femme est la gloire de l'homme »<sup>37</sup>. Il met ici l'accent sur la répartition des rôles entre homme et femme qui imprègne la pensée masculine médiévale et s'inscrit dans la même perspective que Jacques le Goff. Ces textes représentent un premier axe de réflexion ontologique sur la question du genre, sur la place des hommes et des femmes dans la société médiévale et enfin, sur la représentation du corps à travers le regard des hommes et de l'Église. Cette interprétation constitue un point de départ essentiel pour s'intéresser ensuite à la pratique cosmétique et à ses enjeux dans le monde médiéval.

### *1.1.2 Représenter le corps et ses rôles : la lutte entre la chair et l'esprit*

L'inscription d'un tel récit dans la pensée collective a progressivement orienté le développement du caractère identitaire des individus. Dans cette schématisation verticale du genre, on peut mettre en évidence une théorie qui divise encore quelques historiens médiévistes, notamment Caroline Walker Bynum spécialiste de l'histoire du christianisme. Il s'agit de la notion de séparation du corps et de l'esprit. Cette pensée se traduit par la dualité entre la chair (ou la matérialité, le corps physique) et l'âme (le divin,

---

<sup>36</sup> Jacques Dalarun, « Regards de clercs », dans Duby et Perrot dir., *Histoire des femmes en Occident*, p. 31-54.

<sup>37</sup> Lett, *Hommes et Femmes au Moyen Âge*, p. 18.

la spiritualité), qui peut s'élever intellectuellement et moralement. L'esprit possède un caractère sacré, à la différence du corps que l'on associe à la vieillesse et la dégradation. En combinant la femme au concept de matérialité, il s'agit de représenter un corps en lien avec la nature, évoquant l'aspect de la fertilité tout autant que de l'animalité. Cette notion se traduit par le lien entre le corps, la chair, l'enfantement et la soumission. La virginité est également valorisée et revêt un caractère sacré à travers le discours de l'Église et les représentations du jardin d'Éden<sup>38</sup>. Il est d'usage d'employer le terme de « nature »<sup>39</sup> pour définir l'utérus dans certains textes, notamment les traités médicaux<sup>40</sup>. Quant à la chasteté de l'homme, bien qu'importante, elle ne semble pas nécessaire dans la vie profane et laïque, notamment en ce qui a trait au Salut de l'âme<sup>41</sup>. La littérature romanesque et la poésie conjuguent également la représentation du corps de la femme avec « le monde sensible »<sup>42</sup>. Globalement, le corps féminin reste intrinsèquement associé à la notion de maternité et d'enfantement. On peut également constater cette théorie à travers des représentations artistiques, comme certaines sculptures appelées *Sheela-na-Gigs*<sup>43</sup> en

---

<sup>38</sup> Sauer, *Gender in Medieval Culture*, p. 47.

<sup>39</sup> On remarque également un emploi important du terme de « matrice » et de « vulva » pour définir l'appareil génital de la femme et celui de « pénis » pour l'homme. Tous deux sont apparentés à des parties anatomiques connexes et secondaires.

<sup>40</sup> Danielle Jacquart et Claude Thomasset, *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1985 ; in-8°, p. 34-35.

<sup>41</sup> Sauer, *Gender in Medieval Culture*, p. 48.

<sup>42</sup> Sabine Lehmann, « Le beau et le laid dans une perspective sociale », *Le beau et le laid au Moyen Âge*, [en ligne], Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2000, consulté le 26 mai 2017, <http://books.openedition.org/pup/4035>

<sup>43</sup> Sheela-Na-Gigs : Petites sculptures et statuettes présentent sur les églises et les abbayes des campagnes d'Irlande, d'Angleterre, d'Écosse et des Pays de Galles et qui semblent dater du Moyen Âge. Il existe aujourd'hui peu de traces écrites à leur sujet, mais il s'agit vraisemblablement d'un vestige de culte païen. John Harding, « The Sheela Na Gig project », [site web], consulté le 11 novembre 2017, <http://www.sheelanagig.org>

Angleterre et en Irlande, qui témoignent parfaitement de cette vision de la femme comme symbole de fertilité de fécondité<sup>44</sup>.

Dans cette opposition symbolique, caractéristique de la société médiévale, l'homme est quant à lui rattaché à l'esprit et à la spiritualité. Il a une possibilité (ou un devoir) d'élévation divine. Au regard de ce schéma relativement manichéen, on retrouve l'idée de la femme au service de l'homme afin de l'accompagner dans cette ascension spirituelle. Cependant, pour certains chercheurs, il s'agit d'une idée fausse, mais répandue dans les travaux des historiens. Caroline Walker Bynum contredit d'ailleurs fermement cette théorie en affirmant qu'au Moyen Âge le corps et l'âme sont indissociables dans la notion d'élévation spirituelle et utilise à titre d'exemple la souffrance physique des martyrs dans le processus de rédemption<sup>45</sup>.

Partant de cette réflexion, on réalise que la cosmétique doit s'accommoder de cette influence spirituelle. C'est en effet une pratique qui vise essentiellement à modifier, à différents degrés, l'aspect physique du corps et du visage dans le but de l'embellir en fonction des critères propres à cette époque. Il est indispensable d'appréhender l'étude de la cosmétique médiévale en prenant compte de ces influences chrétiennes. Cela est d'autant plus vrai pour la pratique cosmétique des femmes. Par conséquent, si au sein de la société médiévale on considère la beauté féminine du point de vue de l'Église, on peut noter que c'est le naturel qui est d'abord mis en valeur, et ce dans le but de rappeler l'œuvre créatrice de Dieu<sup>46</sup>. Il devrait être tout à fait proscrit de vouloir modifier, travestir ou parer le corps et le visage dans une quelconque mesure. Dans cette logique, la

---

<sup>44</sup> Samantha Riches et Bettina Bildhauer, « Cultural Representations of the Body », dans Linda Kalof éd., *A Cultural History of the Human body*, p. 190-192.

<sup>45</sup> Riches et Bildhauer, « Cultural Representations of the Body », p. 181-184.

<sup>46</sup> La question des représentations de la beauté au Moyen Âge sera abordée au chapitre 2.



cosmétique et le corps féminin ont été rapidement dévalorisés et même diabolisés dans le discours chrétien. L'art de la parure du corps et du visage sont souvent associés à la luxure et à la débauche, d'autant que les prostituées et les danseuses ont coutume d'utiliser divers produits cosmétiques à ces fins. À ce titre, Michelle Sauer évoque le lien entre le corps féminin comme étant une source de fragilité humaine pouvant facilement conduire au péché<sup>47</sup>. Dans les traités de cosmétique, les auteurs justifient avec nuance en définissant la cosmétique comme un moyen de préserver la beauté de chaque femme, et de tenter de la développer. Dans son introduction, *L'Ornement des Dames* rappelle ce lien entre la beauté et le récit du mythe de la création :

Quand Dieu eut fait la femme, de la côte d'Adam, il lui donna une beauté impérissable. Mais elle la perdit à cause du diable après qu'elle eut goûté la pomme ; ce fut pour elle une grande honte. Et les dames maintenant, qui n'en peuvent, mais, perdent, par la très grande faute d'Ève, une notable partie de leur beauté<sup>48</sup>.

C'est pourquoi l'Église tente de mettre en valeur la beauté naturelle, notamment dans cette dynamique créationniste. Mais paradoxalement, on peut parfois rencontrer dans la littérature religieuse une vision péjorative du corps de la femme, généralement considéré comme incomplet comparativement à celui de l'homme. La beauté du corps féminin (naturelle ou superficielle) est ici amoindrie et décrite comme un corps inférieur, celui d'un homme mutilé. Dans cette perspective, ce qui a trait aux questions de beauté, de parure, d'hygiène et des soins du corps est inévitablement soumis à ces diktats façonnés par les Pères de l'Église et les écrits bibliques.

<sup>47</sup> Sauer, *Gender in Medieval Culture*, p. 17-18.

<sup>48</sup> « Quant Deus out la femme fete, De la costre d'Adam est traite, bauté la duna perdurable. Mes ele le perdi par le deble Puis que ele out la p ume gusté ; Mult en fu disonuré. Et les dames que ore sunt, ke de ceo culpes ne humt, Pur ceo que Heve forfist tant, De lur bauté sunt mult perdant ». Pierre Ruelle, *L'Ornement des Dames (Ornatus Mulierum) Texte anglo-normand du XIIIe siècle*, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 1967, p. 32.

### *1.1.3 Le corps en médecine : connaissances anatomiques et médicales*

Les représentations religieuses du corps, de même que les concepts de masculinité et de féminité, constituent un point crucial dans le processus de construction identitaire. La pratique cosmétique s'élabore notamment autour de ces concepts, mais également à travers la pratique médicale. D'un point de vue purement anatomique et physiologique, qu'en est-il véritablement de la compréhension et de la connaissance du corps ? Plus spécifiquement, quel état peut-on en faire au Moyen Âge ?

Malgré une subordination évidente à la théologie et aux écrits religieux en ce qui a trait à la compréhension du corps humain, on reconnaît que les médecins et les savants de l'époque ont développé leurs propres conceptions physiologiques. L'historien Joël Chandelier précise cependant que ces conceptions particulières évoluent en parallèle voire même en complémentarité de ces propos religieux qui caractérisent de la période médiévale entre le XIIe et le XVe siècle<sup>49</sup>. Les travaux d'Hippocrate et de Galien permettent une grande avancée dans le développement de la médecine médiévale et des savoirs anatomiques, notamment à travers la pratique de l'observation rigoureuse du corps et de l'hygiène de vie du malade<sup>50</sup>. En outre, la pratique de la dissection animale durant l'antiquité a permis d'acquérir de meilleures connaissances du point de vue anatomique. On en retrouve de nombreuses traces dans les travaux menés par des penseurs comme Aristote ou plus tard Galien. L'héritage hippocratique est ancré dans la pensée médicale dès le début du Moyen Âge et sera d'autant plus mis en avant lors de l'institutionnalisation et de la professionnalisation de la médecine à partir des XIe-XIIe siècles. On peut d'ailleurs reprendre les propos de Caroline Darricau-Lugat qui précise

<sup>49</sup> Joël Chandelier et Aurélien Robert, « Nature humaine et complexion du corps chez les médecins italiens de la fin du Moyen Âge », *Revue de Synthèse*, tome 134, série N°4, N°6, (2013), p. 473-510.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 479-481.

que « les enseignements sont basés essentiellement, d'une part, sur l'apport gréco-latin avec Hippocrate, Dioscoride, Galien et Oribase (IVe) [...] ceci complété par la richesse des enseignements de l'école de Salerne avec Constantin l'Africain et de la pensée arabe »<sup>51</sup>.

Claude Thomasset caractérise l'apport médical arabe par un véritable « renouveau » des traductions dans l'Occident du XIe siècle, notamment avec les travaux d'Alfan de Salerne, Gérard de Crémone ou encore Constantin l'Africain entre autres grands traducteurs<sup>52</sup>. L'expérimentation et les progrès de la médecine réalisés par des médecins orientaux tel qu'Avicenne s'inscrivent au cœur des enseignements en Europe médiévale. Il affirme également que la principale difficulté pour les traducteurs de ces textes scientifiques réside en fin de compte dans le vocabulaire qu'il convient d'employer, notamment au sujet de l'appareil reproducteur féminin. Pour illustrer ce fait, on peut évoquer l'œuvre de Galien qui fut d'abord traduite du grec à l'arabe puis en latin, puisqu'elle fut principalement conservée en Orient après la chute de l'Empire romain d'Occident. Ces traductions successives posent un réel problème dans la transmission des savoirs et anatomiques et physiologiques. En effet, il apparaît que certaines parties de l'appareil génital féminin furent d'emblée considérées comme inutiles à la fonction reproductrice et peu étudiées du point de vue anatomique. Couplés au manque de vocabulaire latin pour les définir avec précision et aux traductions plus ou moins fidèles, ces éléments peuvent être peu abordés ou simplement ignorés dans de nombreux traités de médecine, et ce malgré leur présence dans les traductions arabes<sup>53</sup>.

---

<sup>51</sup> Darricau-Lugat, « Regards sur la profession médicale », p. 5.

<sup>52</sup> Claude Thomasset, « De la nature féminine », dans Duby et Perrot dir., *Histoire des femmes en Occident*, p. 55-70 ; Jacquart et Thomasset, *Sexualité et savoir médical*, p. 32.

<sup>53</sup> Jacquart et Thomasset, *Sexualité et savoir médical*, p. 35-36.

On constate qu'il existe une certaine méconnaissance et de nombreuses contradictions à ce sujet dans la littérature et les théories médicales, et ce malgré les théories antiques et l'apport de la médecine anatomique arabe. On sait en effet que les traités antiques et arabes étaient particulièrement bien documentés au sujet de l'anatomie de l'appareil génital. À ce paradoxe, s'ajoute l'influence indéniable des discours religieux concernant la place de l'âme et de l'esprit dans la compréhension du corps humain en général. Cette lacune en la matière apparaît comme non fortuite. À partir du XI<sup>e</sup> siècle, les médecins et chirurgiens s'inscrivent dans l'héritage antique, à travers les théories hippocratico-galéniques. Ils définissent généralement les patients en fonction de la « complexion » leur corps, et, selon la doctrine émise par Hippocrate au Ve siècle av. J.-C., celui de la femme se concevait avec des qualités « froides et humides », en opposition à l'homme, plutôt considéré comme chaud et sec<sup>54</sup>. Danielle Jacquart souligne également, dans un article consacré à la diététique et au corps au Moyen Âge, que : « [...] le corps humain est composé de fluides, de substances liquides, au premier rang desquels se trouvent les quatre humeurs. Entre les Xe et XI<sup>e</sup> siècles on retrouve cette notion de complexion et la théorie humorale dans des écrits orientaux, comme le *Continens Liber* ou *Continens Rasis*<sup>55</sup> rédigé par Rhazès (Al-Razi) et traduit vers 1279, de même que dans le *Canon* d'Avicenne (Ibn Sīnā)<sup>56</sup>. Ces textes furent traduits au XII<sup>e</sup> siècle par Gérard de Crémone et, dans son Canon, Avicenne définit l'humeur comme un corps humide, liquide dans lequel l'aliment est en premier lieu converti »<sup>57</sup>. On retrouve ensuite

---

<sup>54</sup> Didier Lett, *Hommes et Femmes au Moyen Âge*, p. 31-40. Claude Thomasset, « De la nature féminine », dans Duby et Perrot dir., *Histoire des femmes en Occident*, p. 67.

<sup>55</sup> Aussi connu en Orient sous le nom de *Kitab al-Hawi fi al-tibb*.

<sup>56</sup> Au Moyen Âge, on retrouve cette œuvre sous son titre original : le *Kitab Al Qanûn fi Al-Tibb*, et plus simplement le *Qanûn* en Occident.

<sup>57</sup> Jacquart, « La nourriture et le corps », p. 262.

dans la plupart des traités médicaux, une distinction, fondamentale, théorisée autour de la médecine humorale issue de l'école de Cos. On peut évoquer ici les écrits d'Albert le Grand, Trotula de Salerne ou encore Arnaud de Villeneuve. Pour ces médecins, cette distinction semble s'opérer au moment de la puberté<sup>58</sup>.

Cependant, le corps féminin est biologiquement considéré comme similaire à celui des hommes, supposant que les particularités anatomiques masculines résideraient également chez la femme, mais à l'intérieur du corps (nommé *hysteria* par Hippocrate, c'est-à-dire dans l'utérus) et seraient inversées, pour permettre l'imbrication physique parfaite et la procréation, comme il est mentionné, après, dans le *Canon* d'Avicenne au sujet de la matrice féminine<sup>59</sup>. Cependant, cette théorie est parfois contredite par des médecins issus de la pensée aristotélicienne. Ceux-ci tendent plutôt à affirmer que le corps de la femme est l'équivalent d'un corps masculin mutilé, où manqueraient notamment certains organes génitaux<sup>60</sup>. Les textes médicaux mettent ainsi l'accent sur un corps féminin inférieur par rapport à celui des hommes<sup>61</sup>. De plus, on comprend que le premier intérêt des médecins est avant tout de déceler les caractéristiques et les fonctionnements rattachés, d'abord et avant tout, à la maternité<sup>62</sup>. Il est en effet convenu, auprès des praticiens médiévaux, que la principale fonction de la sexualité féminine repose sur la notion de famille et la capacité à enfanter. Bien que le désir sexuel ait également fait l'objet d'études de la part des médecins (mais dans une moindre mesure), on réalise que la notion de plaisir sexuel de la femme était généralement diabolisée et

<sup>58</sup> La théorie des humeurs d'Hippocrate sera développée davantage au chapitre 1, partie 1.2.

<sup>59</sup> Claude Thomasset, « De la nature féminine », dans Duby et Perrot dir., *Histoire des femmes en Occident*, p. 58-70.

<sup>60</sup> Jean Verdon, « Le corps et sa parure », dans *La femme au Moyen Âge*, Paris, Gisserot, 1999, p. 11-13.

<sup>61</sup> Sauer, *Gender in Medieval Culture*, p. 25.

<sup>62</sup> Ruth Mazo Karras, *Sexuality in Medieval Europe, doing unto others*, New York, Routledge, 2005, p. 152 ; Claude Thomasset, « De la nature féminine », dans Duby et Perrot dir., *Histoire des femmes en Occident*, p. 74.

associée à de la perversion, comme le témoignent certains discours cléricaux et scolastiques. Il existe également une peur importante envers cette sexualité féminine de la part des hommes<sup>63</sup>. Certains clercs voient également le corps de la femme comme un ensemble totalement clos, hormis quelques failles ou fissures, caractérisées par la bouche et le sexe, et devenues, dès lors, les principaux symboles du péché. Cependant, rappelons qu'il ne s'agit pas d'une vision unanime et représentative au sein de cette société, il convient de ne pas généraliser cette tendance à l'ensemble du monde médiéval occidental, mais de garder à l'esprit que cette conception plus négative du corps existe dans certaines théories. On peut citer d'emblée Hildegarde de Bingen qui proposait, au XI<sup>e</sup> siècle, une approche différente dans la compréhension humorale du corps des hommes et des femmes, et plus précisément du point de vue de la sexualité et de la procréation. Des auteures telles que Laurence Moulinier ou Prudence Allen se sont penchées sur ses écrits, notamment sur des traités comme *Causa et Curae* et *Scivias*<sup>64</sup>. Pour reprendre leurs propos, Hildegarde de Bingen s'inscrivait dans une perspective plus aristotélicienne et galénique que ses contemporains médecins, en réfutant l'existence d'une semence masculine et féminine. En effet, seul l'homme possède une semence (*semen*) et la femme une "écume" (*spuma*) « issus du bouillonnement des humeurs »<sup>65</sup>.

Quoi qu'il en soit, la question de la maternité justifie que les traités médicaux abordant le corps féminin soient plus nombreux (mais pas nécessairement plus précis, ou plus justes) pour les femmes en âge de procréer. Cela étant, dans les traités de cosmétique

---

<sup>63</sup> Mazo Karras, *Sexuality in Medieval Europe*, p. 28-30. ; Thomasset, « De la nature féminine », p. 74.

<sup>64</sup> Laurence Moulinier, « Conception et corps féminin selon Hildegarde de Bingen », *Storia delle Donne*, Firenze University Press, (2005), p. 4 ; Prudence Allen, « Hildegard of Bingen's philosophy of sex identity », *Thought*, N°64, (1989), p. 231-241.

<sup>65</sup> Moulinier-Brogi, « Conception et corps féminin », p. 139-157 ; Allen, *Hildegard of Bingen's Philosophy*, p. 231-241.

on fait rarement mention de l'âge du public visé. On ne peut que généralement considérer de manière implicite que « l'idéal de beauté à atteindre » se caractérise par les traits de la jeunesse de par les critères de beauté listés dans certaines recettes. On tente généralement de camoufler au maximum les signes du vieillissement, tels que l'alopécie, la canitie, les rides ou encore de ménopause (qui met un terme au rôle principal féminin : la procréation). De plus, on sait qu'à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, les médecins perçoivent déjà l'évolution anatomique du corps à travers différents stades de la vie, comme l'aborde Katharine Park. Elle présente ces stades anatomiques comme les « sept âges de l'homme » qui sont définis comme suit : la naissance, l'enfance, l'adolescence, la maturité, le « vieil âge » (la parenté), la vieillesse (ou décrépitude) et enfin la mort.<sup>66</sup> De plus, Katharine Park rappelle ici les propos de l'historien américain Patrick Geary. Celui-ci évoque l'influence de l'Église au sujet de l'intégration de la mort dans ce schéma temporel. Il avance en effet l'idée qu'au Moyen Âge, la mort est considérée comme une étape de la vie, sur le plan anatomique et spirituel : « [...] the dead were truly an "age class", in the words of Patrick Geary ; their corpses persisted after the soul's departure, sharing space with and demanding attention from the living »<sup>67</sup>.

Enfin, le cas des adolescentes est soulevé par Laurence Moulinier-Brogi qui insiste sur une évidente méconnaissance médicale<sup>68</sup>. Selon ses travaux, les médecins ont déjà conscience que les premières menstruations sont un moment clé de l'histoire du corps d'une femme et le point de départ de la construction de la féminité : « Le corps de

---

<sup>66</sup> Katharine Park, « Birth and Death », dans Linda Kalof éd., *A Cultural History of the Human body*, p. 17.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>68</sup> Laurence Moulinier-Brogi, « Le corps des jeunes filles d'après les traités médicaux dans l'Occident médiéval », [en ligne], dans L. Bruit Zaidman, G. Houbre, Chr. Klapisch-Zuber, P. Schmitt Pantel, Paris, Perrin, *Le corps des jeunes filles de l'Antiquité à nos jours* 2001, p. 17, consulté le 20 mai 2017, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00607486/document>

la jeune fille apparaît comme un sas entre celui de l'enfant, qu'il prolonge, et celui de la femme, qu'il annonce[...] »<sup>69</sup>. Selon les traités médicaux et gynécologiques médiévaux, ce changement s'opère autour de 14 ans, bien que l'âge de la majorité soit vraisemblablement fixé à 12 ans. Il se traduit par les changements physiologiques que la puberté entraîne inmanquablement sur le corps : la naissance des seins, l'apparition de la pilosité, les changements anatomiques des parties génitales, la transformation des cuisses et des hanches, et, évidemment, l'apparition des menstruations. Cela étant, bien que la maternité soit présentée comme l'objectif le plus important à atteindre, avec le mariage, Laurence Moulinier-Brogi nous précise que les grossesses précoces étaient malgré tout fortement déconseillées par les médecins, qui firent état de cas d'accouchements compliqués et parfois mortels<sup>70</sup>. Le corps des jeunes filles est compris et présenté comme vulnérable et fragile jusqu'aux alentours de l'âge de 20 ans. Une distinction s'opère alors progressivement entre l'adolescente « biologique » et l'adolescente dite « sociale ».

## 1.2 Théories médicales et cosmétiques

### 1.2.1 Les fondements antiques et arabes de la médecine médiévale

Le XIIe siècle marque un tournant majeur dans l'histoire de la médecine, en particulier grâce au développement des universités. La volonté de structurer la pratique et les enseignements médicaux se caractérise cependant par un manque d'homogénéité dû aux nombreuses prises de position théoriques et à la mise en place de diverses procédures de soins. Celles-ci ne sont d'ailleurs pas nécessairement réglementées de prime abord, de

<sup>69</sup> Moulinier-Brogi, « Le corps des jeunes filles », p. 2.

<sup>70</sup> Pierre-André Sigal, « Le vocabulaire de l'enfance et de l'adolescence dans les recueils de miracles latins des XIe et XIIe siècles », [en ligne], *Presses universitaires de Provence*, (1980), consulté le 26 mai 2017. <http://books.openedition.org/pup/2708>



même que les enseignements réalisés par les maîtres universitaires qui ne sont pas élaborés autour de manuels initiatiques communs à toutes les écoles<sup>71</sup>. Cependant, il existe des compilations médicales représentant une forme de noyau de base à la transmission des savoirs médicaux issus de l'Antiquité entre le XIIe et le XVIe siècle. On pense en particulier à des manuscrits comme l'*Ars Medicinae* (ou *Articella*)<sup>72</sup>. Parmi ces centres d'enseignements se distingue l'école de médecine de Salerne en Italie, la plus ancienne école de médecine d'Europe (datant du IXe siècle) où professent des maîtres laïques pour la première fois<sup>73</sup>. La faculté de médecine de Montpellier qui fut fondée au début du XIIIe siècle, jouit également d'une très grande popularité et a acquis une bonne réputation très rapidement. On peut également évoquer les facultés de médecine de Paris et de Bologne entre le XIIe et le XIIIe siècle. La grande majorité des théories médicales issues de l'antiquité, principalement la théorie hippocratique-galénique et de la médecine arabe, sont alors à la base de la construction des méthodes d'enseignement, et plus largement de la nouvelle tradition médicale jusqu'à la fin du XVe siècle et au-delà.

Il existe une multitude de traités médicaux produits en Occident pour la plupart rapportés de l'Orient arabo-musulman. Après avoir été traduits en latin, ceux-ci se transmettent dans les universités de médecine où ils sont alors étudiés, complétés, enrichis, et parfois remis en question. Ce faisant, la tradition médicale et philosophique grecque est transmise par l'intermédiaire des médecins arabo musulmans, qui ont poursuivi l'étude de ces savoirs et en ont traduit une grande partie en arabe. Grâce à ces

<sup>71</sup> Jacquart, *La médecine médiévale*, p. 325.

<sup>72</sup> Jacques Jouanna, « Hippocrate et la Collection hippocratique dans l'*Ars medicinae* », *Revue d'histoire des textes*, vol. 23, N°1993, (1993), p. 95-111 ; Jacquart, , *La médecine médiévale*, p. 325-327 ; Véronique Boudon-Millot, « L'*Ars Medicinae* de Galien est-il un traité authentique », *Revue des Études Grecques*, vol. 109, N°1, (1996), p. 11-56.

<sup>73</sup> Danielle Jacquart, « La scolastique médicale », dans Mirko D. Grmek dir., *Histoire de la pensée médicale en Occident, Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1995, p. 175-210 ; le Goff et Truong, *Une histoire du corps au Moyen Âge*, p. 134.

nombreuses traductions initiées en Italie et en Espagne à partir du XI<sup>e</sup> siècle, ces écrits vont progressivement teinter la littérature médicale émanant des universités et des écoles de médecine d'occident au XII<sup>e</sup> siècle, comme à Salerne et à Montpellier. Pour illustrer ce fait, on peut évoquer les travaux menés par Gérard de Crémone (†1187) à Tolède pour traduire en latin le *Canon* d'Avicenne (Ibn Sīnā, †1037) ou encore le *Continens* et le *Liber ad Almansorem* rédigés par le médecin Rhazès (Al-Rāzī, †932). Néanmoins, rappelons que les traductions successives du grec en arabe, puis en latin, restent problématiques et caractérisent cette période de transmissions des savoirs antiques, comme l'aborde Alain Touwaide au sujet de la médecine et de la pharmacopée<sup>74</sup>.

Cela étant, on retrouve de nombreuses théories développées par les médecins arabes, dans ces traités médicaux, notamment les méthodes d'observation des attitudes et des comportements des patients. Ces pratiques s'élaborent en parallèle des principes de la médecine hippocratique-galénique et dans un cadre systématique. Danielle Jacquart mentionne par ailleurs l'intégration d'une doctrine issue de la philosophie aristotélicienne faisant écho à cette idée : « Si tous les auteurs fondent la doctrine physiologique sur l'étude des sept choses naturelles (les éléments, les humeurs les complexions, les membres, l'esprit, les vertus et les opérations) la nature et les attributions de chacune d'entre elles ne suscitent pas des courants et des écoles »<sup>75</sup>.

---

<sup>74</sup> Jacquart et Micheau, *La médecine arabe*, p. 87-129 ; Ausécache, « Manuscrits d'antidotaires médiévaux », p. 55-74 ; Alain Touwaide, « The Legacy of Classical Antiquity in Byzantium and the West », dans Peter Dendle et Alain Touwaide éd., *Health and Healing from the Medieval Garden*, Suffolk, The Boydell Press, 2008, p. 15-28.

<sup>75</sup> Jacquart, *La médecine médiévale*, p. 325.

### *Médecine humorale et complexion du corps au Moyen Âge*

La médecine médiévale s'inscrit dans un contexte assez large, sous l'égide de la philosophie naturelle et de la théologie chrétienne. Cependant, cela n'empêche pas les praticiens de développer « une anthropologie propre, complémentaire de celle des philosophes et des théologiens »<sup>76</sup>. Somme toute, c'est l'ensemble de la médecine qui évolue à travers ces prismes du XIIe au XVe siècle, mais qui s'inscrit dans l'héritage des savoirs antiques principalement à travers la théorie des humeurs et des tempéraments, aussi connue sous le nom de médecine humorale. De par son influence particulièrement importante, on peut la considérer comme une base de la médecine médiévale qui fut étudiée et décryptée par tous les historiens de la médecine. Parmi eux, on peut citer Danielle Jacquart, Mirko Grmek ou encore Jacques Jouanna<sup>77</sup>. Pour reprendre leurs propos, il s'agit pour les praticiens de concevoir la maladie comme un trouble ou une perturbation de l'équilibre des quatre « humeurs », c'est-à-dire le sang, le flegme, la bile jaune et la bile noire, ainsi que des « qualités physiques » - le chaud, le froid, le sec et l'humide. L'historien croate Mirko Grmek rappelle cette base théorique de la médecine antique et démontre que la médecine hippocratique stipule que les maladies naissent de ce déséquilibre des « composants des fluides du corps humain »<sup>78</sup>. Chacune de ces humeurs est indissociable de deux qualités, comme l'expose Jacques Jouanna, spécialiste de la médecine antique : « Le sang est chaud et humide, la bile jaune chaude et sèche, la bile noire froide et sèche, le phlegme froid et humide »<sup>79</sup>. Ces humeurs et ces

---

<sup>76</sup> Chandelier et Robert, « Nature humaine et complexion du corps », p. 477.

<sup>77</sup> Jacquart, *La médecine médiévale*, p. 28, 397-398 ; Grmek, « La pathologie humorale », *Histoire de la pensée médicale*, p. 217-218 ; Jouanna, « La théorie des quatre humeurs », p. 138-167.

<sup>78</sup> Grmek, « Le concept de maladie », dans *Histoire de la pensée médicale*, p. 218.

<sup>79</sup> Jouanna, « La théorie des quatre humeurs », p. 142-143.

tempéraments sont ensuite associés aux quatre éléments naturels : le feu, l'air, l'eau et la terre.

La théorie humorale est unanimement attribuée au médecin et philosophe grec Hippocrate de Cos (†356 av. J.-C.). Mirko Grmek apporte cependant une nuance en précisant que la première formulation officielle et écrite de cette pensée fut produite par Polybe, gendre et disciple d'Hippocrate, en 410 av. J.-C.<sup>80</sup>. À ce sujet, Jacques Jouanna, en approuvant Mirko Grmek, s'appuie sur les écrits d'Aristote et explique que « l'ensemble des traités, malgré une unité indéniable qui tient surtout à l'esprit d'une médecine dégagée de toute magie apparente, ne peut pas avoir été écrit par un seul homme »<sup>81</sup>. Enfin, la théorie des humeurs fut considérablement développée par Galien (†210 apr. J.-C.). Ce dernier contribua, en effet, à son développement en y intégrant des facteurs psychologiques, environnementaux et émotionnels. De ce fait, Galien démontre l'existence d'un rapport étroit entre les différentes complexions humaines et certaines vertus intellectuelles et morales. On retrouve ses propos rapportés par Matthew Klemm en 2012 : « L'une des avancées les plus significatives de la pensée médiévale à propos de la nature humaine fut le succès de l'idée selon laquelle la clé de la compréhension du corps humain relève de la même physiologie élémentaire que celle qui dirige le reste du monde nature »<sup>82</sup>. Danielle Jacquart, dans une analyse poussée de la médecine médiévale parisienne, insiste sur le caractère pluridisciplinaire de la médecine médiévale<sup>83</sup>. Elle ajoute en effet que cette médecine, issue des savoirs antiques, se montre fortement

---

<sup>80</sup> Mirko D. Grmek, « Le concept de maladie » dans *Histoire de la pensée médicale*, p. 218.

<sup>81</sup> Jacques Jouanna, « La question hippocratique et la composition de la *Collection hippocratique* », dans *Histoire de la pensée médicale en Occident*, p. 33.

<sup>82</sup> Matthew Klemm, « Les complexions vertueuses : la physiologie des vertus dans l'anthropologie médicale de Pietro d'Abano », *Médiévales*, 63, (automne 2012), p. 59.

<sup>83</sup> Jacquart, *La médecine médiévale*, p. 327-328, 415-448.

perméable à l'influence d'autres disciplines telles que la philosophie, l'astrologie, l'alchimie, etc. Par conséquent, l'ensemble du corpus est désormais désigné comme provenant plus généralement de l'École de Cos, île où s'est enseignée originellement cette médecine

On ne peut que constater l'évidente influence de la médecine et de la philosophie naturelle antique grecque, puisque le concept de complexion est directement emprunté à Aristote, qui fut ensuite appliqué à la pensée médicale par Galien. Précisons d'ailleurs que Galien s'est évertué à associer des complexions particulières à tous les organes des hommes et des animaux, en fonction de l'âge et du sexe de ceux-ci<sup>84</sup>. Marilyn Nicoud aborde elle aussi cette pratique d'observation. En reprenant les propos de Galien, elle rappelle la comparaison des âges de la vie au cycle des saisons et les effets du vieillissement sur le corps et la santé : « À l'image des saisons, la complexion humaine se modifie et à chaque âge de la vie correspond la domination d'un couple de qualités différentes »<sup>85</sup>. Le vieillissement est intégré comme un élément à ne pas négliger dans le processus d'observation. Il correspond à un véritable facteur de santé qui complète et enrichit le concept de complexion et d'harmonie humorale, ainsi que la représentation identitaire de l'individu<sup>86</sup>. Joël Chandelier insiste également sur cette idée en précisant : « quand la santé évolue au cours de la vie, la complexion se modifie en permanence avec elle et, réciproquement, toute modification dans la complexion est susceptible d'entraîner une amélioration ou une dégradation de la santé »<sup>87</sup>. Il en est très souvent fait mention

---

<sup>84</sup> Klemm, « Les complexions vertueuses », p. 59-74.

<sup>85</sup> Marilyn Nicoud, « Les âges de la vie », [en ligne], dans *Les régimes de santé au Moyen Âge*, p. 185-228, para. 1, consulté le 20 août 2017. <http://books.openedition.org/efr/1472>

<sup>86</sup> Lucie Laumonier, *Solititudes et solidarités en ville. Montpellier, mi XIIIe-fin XVe siècles*, Turnhout, Brepols, 2015, p. 291-232.

<sup>87</sup> Chandelier et Robert, « Nature humaine et complexion du corps », p. 492.

dans les traités médicaux arabes, dans le prolongement des théories galéniques, par exemple dans le *Canon* d'Avicenne, ou dans l'*Isagogue* de Johannitius (Ḥunain ibn Ishāq † 873 ap. J.-C)<sup>88</sup>.

Avec la transmission des textes médicaux arabes, comprenant les œuvres de Hippocrate, Aristote et Galien, ces ensembles théoriques sont assez rapidement perçus comme des moyens systématiques visant à définir médicalement la nature humaine et la maladie. Mais ils seront considérés comme véritablement fondamentaux à partir du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>89</sup>. Enfin, tous ces critères vont rapidement constituer les éléments de base à l'établissement d'un diagnostic médical, et ce jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

### *L'émergence de la diététique : vers une médecine préventive*

La catégorisation systématique des comportements, des troubles et des maladies en fonction de l'équilibre humoral trouve aussi un rôle à jouer dans une autre discipline auxiliaire de la médecine médiévale : la diététique. L'historienne spécialiste de la question, Marilyn Nicoud, évoque d'ailleurs cette catégorisation de la diététique au sein de la pratique médicale du Moyen Âge. Elle nous signale son rôle et son influence en s'appuyant sur le *Canon* d'Avicenne : « Avicenne y rappelle que la médecine est divisée en deux branches : l'une est dite théorique (car elle a pour finalité la connaissance des causes de la santé et de la maladie) ; l'autre pratique – et elle se subdivise en trois ensembles, diététique, pharmacopée et chirurgie »<sup>90</sup>. De plus, il apparaît dans les écrits diététiques et médicaux que le concept de la complexion est tout autant valable pour

<sup>88</sup> Nicoud, « Les âges de la vie », p. 185-228.

<sup>89</sup> Klemm, « Les complexions vertueuses », p. 59-74.

<sup>90</sup> Marilyn Nicoud, « Savoirs et pratiques diététiques au Moyen Âge », *Cahiers de Recherches Médiévales*, N°13, (2006), p. 239.

décrire et définir les aliments utilisés dans les processus de guérison et de prévention des maladies (médicalement appelée prophylaxie). Dans cette même logique, Bruno Laurioux affirme que : « déterminer celle d'un plat composé est une opération délicate, puisqu'il faut tenir compte non seulement de la complexion des ingrédients (principal, secondaires) qu'on utilise, mais aussi des processus culinaires qu'on leur fait subir (le rôti est censé assécher, le mijotage humidifier, etc.) »<sup>91</sup>.

D'emblée, on constate concrètement l'apport de la diététique et de la cuisine dans la sphère médicale en s'intéressant à certains traités qui constituent un autre volet de la littérature médicale. Ceux-ci se définissent, dans la littérature, comme des régimes de santé. *Le Régime du Corps* produit par Maître Aldebrandin de Sienne en est un parfait témoin. Il s'agit d'un traité du XIII<sup>e</sup> siècle dans lequel sont proposés de nombreux conseils visant à améliorer et à préserver la santé dans une perspective quotidienne. À la lecture des premiers mots du médecin italien, on s'aperçoit que pour conserver un bon état de santé, il convient également de connaître tant ce qui la préserve que ce qui peut lui nuire :

Et il mist .iiij. parties el livre, de coi li premiere parole de tout le cors, quels coses il sont propres à santé garder et queles non, et est ordenee par .xx. capiteles. Il La seconde partie parole de cascun membre garder à per lui. Li tierche partie parole des coses k'il nous couvient user communément. Le quarte enseigne coument on puet, parnature, cunoistre l'oumeet le femme par dehors.<sup>92</sup>

À travers ce point de vue antiquisant, les médecins médiévaux considèrent l'alimentation comme l'une des six « choses non naturelles » comprenant également l'air,

<sup>91</sup> Bruno Laurioux, « Cuisine et médecine au Moyen Âge : alliées ou ennemies ? », *Cahiers de Recherches Médiévales*, N°13, (2006), p. 235.

<sup>92</sup> Louis Landouzy et Roger Pépin, *Le Régime du Corps de Maître Aldebrandin de Sienne, texte français du XIII<sup>e</sup> siècle (publié pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale et de la bibliothèque de l'Arsenal), préface de M. Antoine Thomas, membre de l'Institut*, Paris, H. Champion, 1911, p. 3.

la boisson, le mouvement et le repos, le sommeil et la veille. On retrouve aussi cinq éléments annexes aux choses non naturelles : le temps (ou la saison), l'activité sexuelle, la profession, la région, le bain et les habitudes<sup>93</sup>. Elles se distinguent des « choses naturelles » que constituent les éléments physiologiques du corps et en opposition aux choses dites « contre nature », d'ordre pathologique et qui peuvent altérer ou détruire la disposition naturelle du corps<sup>94</sup>. Les choses non naturelles influencent, de manière bonne ou mauvaise, l'état de santé des individus et les praticiens leurs portent inévitablement une attention particulière. Par ailleurs, on constate un véritable engouement pour les régimes de santé. Ceux-ci permettent de diffuser rapidement et à une échelle plus large les conseils des praticiens à mettre en place chaque jour. Dès lors, se basant sur ces enjeux diététiques, on réalise que le praticien médiéval peut autant être consulté par un patient malade qu'un individu bien portant<sup>95</sup>. Il s'agit alors de considérer de la même façon le volet thérapeutique et l'aspect préventif de l'alimentation. La diététique ne se définit pas seulement d'après des critères médicaux, il s'agit de comprendre cette pratique au-delà de ces caractéristiques. Carmélia Opsomer évoque très justement ce fait : « La diététique de l'antiquité transmise à l'Occident arabe et latin est bien plus qu'une branche de l'art de guérir. Elle concerne l'homme sain autant que le malade puisque le grec *diaitaô* signifie passer sa vie et que le latin *regimen* dérivé de *regere* désigne toute espèce de

---

<sup>93</sup> Guy de Chauliac, *La grande chirurgie de Guy de Chauliac : composé en 1363 ev. et collationnée sur les manuscrits et imprimés latins et français ornée de gravures, avec des notes, une introduction sur le Moyen Âge, sur la vie et les œuvres de Guy de Chauliac, un glossaire et une table alphabétique*, Edouard Nicaise éd., Paris, Alcan, 1890, p. XXVIII.

<sup>94</sup> Lewis J. Rather, « The « Six Things Non- Natural » : A Note on the Origins and Fate of a Doctrine and a Phrase », *Clio Medica*, 3 (1968), p. 339-340 ; Opsomer, « La pharmacopée médiévale », p. 3-10 ; Nicoud, « Savoirs et pratiques diététiques », p. 239-247, para. 8-9.

<sup>95</sup> Nicoud, « Savoirs et pratiques diététiques », p. 239-247, para. 1.



gestion des choses »<sup>96</sup>. De même, Aldebrandin aborde cette notion et rappelle cet apport des savoirs médicaux antiques dans les premières pages de son *Régime du Corps* :

De natures dist il enseignemens, si com de cunnoistre le nature des hommes et des femmes et de mout || autres choses k'i<|> nous couvient user, et ce n'est mie prouvé par les esperimens corrupus ki ne sont mie d'auteur, ains est prouvé par les milleurs auteurs ki parolent de ces .iij. sciences devant dites, si com par Ypocras, par Galien, par Constantin, par Jehenniste, par Ysaac, par Aristotele, par Diogenen, par Serapion, par Rasis, et par Avicenne, et autres auteurs que cascuns detierminara en sen capitele, li .i. par l'autorité de l'autre.<sup>97</sup>

La théorie hippocratico-galénique est également fondamentale au sein de la pratique diététique, lui conférant d'emblée une grande partie de ce caractère médical. À ce titre, on peut rappeler les propos de Terence Scully qui définit très bien les liens entre la diététique et la théorie humorale ainsi que leurs impacts directs sur le corps :

Like all other existing things, every foodstuff has a specific humoral nature. When a person eats, he exposes himself to the possibility, if not the likelihood, of modifying his own peculiar personal temperament, his natural state of relative coldness or warmth, dryness or moistness' The degree to which such a modification may occur depends on the degree by which those qualities in whatever he happens to eat differ markedly from the qualities in his own temperament.<sup>98</sup>

Marilyn Nicoud, qui s'est intéressée à ces régimes de santé, fait un lien entre cette pratique et les enjeux de la vieillesse. Elle précise en effet que « la diététique n'est qu'un moyen, nécessaire certes, mais non suffisant, de retarder le processus de vieillissement »<sup>99</sup>. L'impact de la diététique sur l'aspect et l'état général du corps s'affirme comme une préoccupation importante de la société médiévale, tant dans une dimension médicale qu'esthétique. Globalement, on constate que les médecins portent un intérêt

<sup>96</sup> Opsomer, « La pharmacopée médiévale », p. 5.

<sup>97</sup> Landouzy et Pépin, *Le Régime du Corps*, p. 3-4.

<sup>98</sup> Terence Scully, « A Cook's Therapeutic Use of Garden Herbs », dans Dendle et Touwaide (ed.), *Health and Healing*, p. 63-64.

<sup>99</sup> Nicoud, « Les âges de la vie », p. 185-228, para. 23.

grandissant au confort de leurs patients et intègrent ce souci du bien être dans la prise en charge, le traitement et la prévention des maladies<sup>100</sup>.

### *Les usages de la pharmacopée médiévale : santé, soins du corps et esthétisme*

Les théories médicales utilisées en diététique sont également présentes dans les écrits pharmacologiques, c'est-à-dire les herbiers, les antidotaires (*antidotarium*) et autres traités de botanique, ainsi qu'au moment du choix des traitements<sup>101</sup>. De surcroît, il en va de même concernant la préparation des produits cosmétiques qui sont proposés dans ces traités. Sous le terme de pharmacopée, on regroupe « l'ensemble des médicaments utilisés »<sup>102</sup> à une époque donnée, évoquant autant des matières végétales, animales, minérales et composées. Compte tenu du fait que les substances des médicaments sont utilisées afin de rétablir ou conserver l'équilibre humoral des patients, elles revêtissent logiquement les mêmes critères de complexion élaborés pour le corps des êtres humains et les aliments. En effet, pour les médecins, d'après un constat empirique, il était obligatoire de connaître la complexion exacte d'un patient avant de lui administrer le moindre soin ou médication<sup>103</sup>. Les premiers herbiers issus de l'antiquité les définissent d'emblée en fonction de leur apparence globale, de leurs propriétés diverses (médicinales, diététiques et parfois cosmétiques) et enfin de leur degré de complexion. Par exemple, l'absinthe possède une complexion chaude et sèche, le frêne est froid et sec au deuxième

<sup>100</sup> Lallouette, « Bains et soins du corps », p. 33.

<sup>101</sup> Georges Dillemann, « La pharmacopée au Moyen Âge : I. les ouvrages », *Revue d'histoire de la Pharmacie*, vol. 56, N°199, (1968), p. 163-170.

<sup>102</sup> ATILF/CNRS, *Centre Nationale des Ressources Textuelles et Lexicales*, [site web], Nancy, Outils et Ressources pour un Traitement Optimisé de la Langue, créé en 2005, mis à jour en 2013, consulté le 17 décembre 2016. <http://www.cnrtl.fr/definition/pharmacop%C3%A9e>

<sup>103</sup> Chandelier et Robert, « Nature humaine et complexion du corps », p. 492-499.

degré, la coriandre est définie comme tiède et humide, etc.<sup>104</sup> L'œuvre du célèbre médecin et botaniste grec Pédanion Dioscoride (†90 apr. J.-C.) *De Materia Medica* datant du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. ou, plus tardivement, l'encyclopédie *La Physica* (ou *Liber simplicis medicinae*), attribuée à Hildegarde de Bingen (†1179) au XI<sup>e</sup> siècle en Allemagne, et, constituent d'excellentes illustrations de cette catégorisation pharmacologique. On peut également évoquer d'autres grands traités tels que le *Liber des simplici medicina*, rédigé par Matthaeus Platearius (†1161) au XII<sup>e</sup> siècle ou encore *l'Antidotarium Nicolai*, produit à Salerne au XII<sup>e</sup> siècle, consacré aux médicaments composés<sup>105</sup>. De même, ces œuvres démontrent l'importance de ces théories au sein des pratiques de soins et, notamment, leur inscription dans le temps, donnant alors naissance à une véritable tradition. D'ailleurs, rappelons que la botanique et la pharmacopée faisaient avant tout partie des activités monacales pendant la première partie du Moyen Âge, comme en témoignent les nombreux jardins de simples cultivés dans les cloîtres pour subvenir aux besoins de la médecine monastique<sup>106</sup>. L'œuvre d'Hildegarde de Bingen en est un témoin particulièrement éloquent. De plus, elle permet d'illustrer parfaitement l'interdisciplinarité médicale et pharmacologique en rappelant autant les propriétés médicinales et diététiques (notamment les valeurs nutritives) des substances étudiées dans son encyclopédie naturelle, *La Physica*<sup>107</sup>. Cela étant, on retrouve également des traces de jardins

<sup>104</sup> Voir glossaire : absinthe ; frêne ; coriandre.

<sup>105</sup> Ausécache, « Manuscrits d'antidotaires médiévaux », p. 55-74.

<sup>106</sup> Georges Dillemann, « La pharmacopée au Moyen Âge : II. Les médicaments », *Revue d'histoire de la pharmacie*, N°200, (1969), p. 238 ; Laurence Moulinier-Brogé, « La botanique d'Hildegarde de Bingen », *Médiévales*, N°16-17, (1989), p. 116 ; Laurence Moulinier-Brogé, « Un aspect particulier de la médecine des religieux après le XII<sup>e</sup> siècle : l'attrait pour l'astrologie médicale », dans *Médecine et religion : compétitions, collaborations, conflits (XII<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles), études réunies par Luc Berlivet, Sara Cabibbo, Maria Pia Donato, Raimondo Michetti et Marilyn Nicoud*, Rome, École française de Rome, 2012, p. 65-92.

<sup>107</sup> Laurence Moulinier, « Hildegarde de Bingen, les plantes médicinales et le jugement de la postérité : pour une mise en perspective », [en ligne], *Les plantes médicinales chez Hildegarde de Bingen*,

individuels chez les profanes. D'après Terence Scully, il s'agirait de jardins personnels, dont les récoltes étaient destinées uniquement aux membres du foyer, selon les besoins des habitants et vraisemblablement pour un usage quotidien de certaines plantes (potagères et simples) courantes<sup>108</sup>.

À partir de l'An Mil, la pharmacopée médiévale est aussi marquée par l'influence de la médecine arabe et ses traductions. En effet, de nombreuses substances orientales sont rapportées en occident, la plupart provenant d'Égypte. Il s'agit alors de plantes nouvelles et très probablement inconnues des Grecs puisqu'elles ne figurent pas dans les écrits antiques tel que le *De Materia Medica* de Dioscoride<sup>109</sup>. Par exemple, des substances comme la cannelle, l'aloès, la mandragore, la myrrhe, ou encore le ricin sont progressivement intégrées dans les traités médicaux, cosmétiques et pharmacologiques d'occident. L'historien Georges Dillemann offre un regard pertinent sur ce développement de la pharmacologie médiévale et revient sur la classification des substances que l'on retrouve généralement dans les traités, à savoir des substances végétales, animales, minérales et composées<sup>110</sup>. Il affirme que les substances végétales sont les plus utilisées de l'antiquité jusqu'à la fin du Moyen Âge, suivies par les substances animales, minérales et enfin composées. Globalement, on remarque que les parties animales les plus utilisées pour la médecine, la médication et la cosmétique sont généralement les mêmes : les os, excréments, les bois de cervidés, le sang et la graisse. La pharmacopée minérale, quant à elle, apparaît comme la moins abondante de toutes. On remarque d'ailleurs ce fait autant

---

Gent, Belgique, octobre 1993, p. 61-75, consulté le 20 août 2017. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00608791/document>

<sup>108</sup> Terence Scully, « A Cook's Therapeutic Use of Garden Herbs », p. 60-61.

<sup>109</sup> Dillemann, « La pharmacopée au Moyen Âge : II. Les médicaments », p. 238-239.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 238-239.

dans les traités médicaux que les traités de cosmétique, où l'importante récurrence de quelques substances illustre ce manque de variété.

### *1.2.2 La cosmétique médiévale : vers une dissociation de la médecine*

Au cours de la seconde moitié du Moyen Âge, la cosmétique s'établit dans les cadres larges d'une médecine pluridisciplinaire, au même titre que la diététique ou que la pharmacopée. Plus précisément, les prémices de son élaboration semblent trouver une origine dans les aspects plutôt préventifs de la médecine et qui, nous l'avons vu, sont apparus vers le XIIe siècle avec la pratique diététique. On peut désormais chercher à comprendre comment cette nouvelle méthode de soins s'est distinguée des autres pour devenir une discipline à part entière, issue de la médecine médiévale. À ce titre, Laurence Moulinier-Brogi précise la présence éloquent de la cosmétique à la fin du Moyen Âge et l'implication des médecins dans cette évolution : « En revanche, si l'on se situe maintenant aux derniers siècles du Moyen Âge, la cosmétologie apparaît très présente et pas seulement dans le discours médical »<sup>111</sup>, elle ajoute ensuite que « les prédicateurs, tout d'abord, reprennent certes à leur compte [...] les condamnations émises dès Tertullien, mais ils stigmatisent aussi des pratiques précises, ou le rôle joué par les médecins dans l'accès aux soins cosmétiques »<sup>112</sup>.

Pour comprendre comment la cosmétique s'est construite comme une branche de la médecine et pourquoi elle s'est façonnée comme une technique de soin quotidien, il convient de mettre en évidence les principaux objectifs et enjeux qui l'animent. De plus, il est important de déceler ce qui la rapproche et la différencie des autres pratiques

---

<sup>111</sup> Moulinier-Brogi, « Esthétique et soins du corps », p. 2, para. 4.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 2, para. 4.

médicales médiévales. Pour ce faire, on peut s'appuyer sur la littérature cosmétique, médicale, diététique et pharmacologique. Dans cette perspective, nous pouvons nous pencher sur des sources telles que le *Trotula*, *L'Ornement des Dames*, que *Le Régime du Corps de Maître Aldebrandin de Sienne* – respectivement des traités de gynécologie, de cosmétique et de diététique (ou régime de santé) et qui constituent le corpus de sources de ce mémoire.

### *La littérature cosmétique, entre les soins et la parure du corps*

Définir la cosmétique comme une pratique médicale n'est pas chose aisée. En effet, ces soins apportés au corps n'étant pas, à l'origine, destinés à panser des plaies ou même guérir quelque maladie que ce soit, une première difficulté linguistique vient alors se poser en sus de son simple intérêt du point de vue médical. De plus, il s'agit d'une discipline qui manque ouvertement de fondements théoriques solides et reconnus<sup>113</sup>.

Monica H. Green corrobore ce fait :

Women's cosmetics does not participate in any theoretical system of explanation. Though often very detailed in its therapeutic prescriptions, listing down to the finest detail how to prepare this or that mixture, how to test when it is ready, and how to apply it, the text's sole organizing principle is to arrange the recommended cosmetics in head-to-toe order.<sup>114</sup>

Pourtant, les praticiens médiévaux se sont malgré tout emparés de cette nouvelle tradition, comme en témoignent, dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, les nombreux traités de cosmétique qui furent intégrés dans différents écrits médicaux, tels que ceux d'Arnaud de Villeneuve, *De Ornatu Mulierum* ou *De Decoratione*. En outre, on constate, au même titre que les traités de médecine, de chirurgie, de gynécologie et de pharmacologie, la

<sup>113</sup> Moulinier-Brogi, « Esthétique et soins », p. 7, para. 26.

<sup>114</sup> Green, *The Trotula*, p. 45.

même influence des savoirs grecs et arabes sur la pratique et la littérature cosmétique. À nouveau, Monica H. Green fait état de ce fait dans son étude du *Trotula* au sujet des pratiques cosmétiques féminines

The author of "women's cosmetics" introduces several of the remedies as being the practices of Muslim women : a depilatory used by noble Muslim women, a tried-and-true recipe for dyeing the hair black, a lead-based preparation named for its Muslim origins, a marine plant that the Muslims use to dye skins violet, and the redolent water to cleanse the genitalia just mentioned<sup>115</sup>.

D'ailleurs, la question du public visé et notamment du genre, bien que non évoquée directement, reste un détail à ne pas négliger. En effet, si l'on en croit le discours de nombreux médecins médiévaux (Guy de Chauliac, Henri de Mondeville, etc.) les besoins et demandes concernant les soins du corps, et plus précisément la parure de celui-ci, apparaissent comme typiquement féminins. Laurence Moulinier-Brogi relève à ce sujet une certaine forme de misogynie, finalement assez peu éloignée des stéréotypes du XX<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'un moyen, pour les hommes, de masquer leur propre coquetterie derrière des besoins soi-disant féminins<sup>116</sup>. En effet, rares sont les mentions d'une tradition cosmétique masculine, pourtant, on peut déceler aisément son existence à travers l'intégration dans les traités de conseils vraisemblablement destinés aux hommes. Par exemple, il est peu commun de voir appliquer des conseils pour le rasage de la barbe au cœur de la sphère féminine. De même, d'un point de vue plus sociologique, Laurence Moulinier-Brogi revient sur la question du coût des soins et des produits cosmétiques que l'on retrouve dans les traités. Il semble que, à la différence des traités médicaux et autres régimes de santé qui proposent souvent des alternatives aux médicaments coûteux, la

---

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 47-48.

<sup>116</sup> Moulinier-Brogi, « Esthétique et soins », p. 7, para. 29

cosmétique semble plus tournée vers une population plus fortunée et plus intéressée par ce type de problématiques esthétiques<sup>117</sup>.

Le paradoxe que constitue l'emprise médicale sur les questions esthétiques est d'autant plus évident lorsque l'on réalise les nombreux problèmes que suscite une telle pratique, notamment du point de vue religieux : « Ces soins, tout d'abord, sont condamnables à leurs yeux dans une optique morale et surtout chrétienne, car toute volonté d'embellissement n'est que vanité par rapport à l'œuvre du créateur »<sup>118</sup>. Pourtant la notion de beauté semble avoir trouvé une place dans de nombreux traités médicaux et pharmacologiques, et ce dès l'antiquité. L'historienne Véronique Boudon-Millot démontre en effet que, chez Galien, la beauté est déjà considérée comme un signe de bonne santé, notamment lors de l'observation du corps d'un patient et plus précisément le teint ou les cheveux<sup>119</sup>. Elle affirme aussi que le terme même de « beauté » est utilisé, dans les traités pharmacologiques grecs, pour définir l'efficacité thérapeutique d'une substance, comme synonyme de « bon » et parle alors de « considération esthétique-médicale ». On constate déjà un lien particulier entre médecine et cosmétique dans un axe étymologique. Il est possible de concevoir ce lien comme une volonté de la part des praticiens d'apporter des justifications et des supports théoriques à cette discipline. L'objectif est alors de nuancer deux types de pratiques cosmétiques que l'on distingue comme « des soins somatiques, illicites car animés par la recherche d'une beauté supplémentaire et des soins « décoratifs », licites car ayant pour seul but de conserver la beauté »<sup>120</sup>. Enfin, cette volonté de théorisation semble également très importante face à la vaste pharmacopée

<sup>117</sup> Moulinier-Brogi, « Esthétique et soins », p. 8, para. 31.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 5, para. 16.

<sup>119</sup> Véronique Boudon Millot, « Médecine et esthétique : nature de la beauté et beauté de la nature chez Galien », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, N°2, (2003), p. 78-79.

<sup>120</sup> Moulinier-Brogi, « Esthétique et soins », p. 7, para. 26.



utilisée en cosmétique et qui comporte son lot de dangers et de recommandations particulières. En effet de nombreuses espèces végétales et autres substances composées sont plus ou moins toxiques selon les dosages. On pense par exemple à l'armoise (*Artemisia vulgaris*), qui possède de grandes propriétés abortives ou l'hellébore blanc (*Veratrum album*) mortellement toxique s'il est consommé à fortes doses<sup>121</sup>.

### *L'intérêt et les enjeux de la cosmétique médiévale*

De manière générale, la cosmétique au XII<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui a pour principal objectif de parer le corps et le visage dans le but de l'embellir selon les codes et les critères de beauté propres aux différentes époques qu'elle traverse. Apparaissent alors des recettes et des conseils divers, d'abord au sujet des cheveux et de la peau<sup>122</sup>. Au Moyen Âge, si l'on se réfère aux traités de cosmétique, on observe d'autres enjeux caractéristiques de la période médiévale et qui définissent, dans une certaine mesure, la façon dont cette pratique de soins s'est construite. Le parallèle entre médecine et esthétique est assez frappant, précisément entre la bonne santé et la notion de jeunesse. Rappelons ici que la jeunesse évoque d'emblée le fort potentiel reproducteur, la vigueur et une bonne santé. Monica H. Green ne manque d'ailleurs pas de rappeler cette notion à travers l'étude du traité de gynécologie *The Trotula* : « He [God] created the male and the female with provident, dispensing deliberation, laying out in the separate sexes foundation for the propagation of future offspring. »<sup>123</sup>. Cela est d'autant plus frappant dans la sphère féminine comme nous l'avons évoqué plus haut et au sujet de la perception

<sup>121</sup> Voir glossaire : armoise ; hellébore.

<sup>122</sup> Moulinier-Brogi, « Esthétique et soins du corps », p. 55-72.

<sup>123</sup> Green, *The Trotula*, p. 65.

du corps au Moyen Âge. On retrouve d'ailleurs cette notion dès le début de *L'Ornement des Dames*, où l'auteur, évoquant le statut de la femme à travers le récit d'Adam et Ève, nous explique : « J'écris ce livre à votre intention afin que vous puissiez très bien préserver votre propre beauté et qu'il vous apprenne à l'accroître »<sup>124</sup>. D'après Monica H. Green la cosmétique semble également s'être développée en réponse à une véritable demande en ce qui a trait à l'hygiène du corps et du visage, tout du moins de la part des femmes : « *Women's Cosmetics* is thus a witness both to the contemporary hygienic needs of women in southern Italy in the twelfth century and to their own cosmetic practices, for as this author himself admits, his sources of information have been women "practical in practicing the art of cosmetics »<sup>125</sup>.

Globalement, on s'aperçoit que les objectifs et les enjeux d'une telle pratique sont relativement variés. En effet, comme nous l'avons vu, l'hygiène apparaît d'emblée dans les préoccupations principales, essentiellement pour lutter contre les mauvaises odeurs et ensuite pour prévenir certaines maladies de la peau provoquant des marques considérées comme disgracieuses : verrues, boutons, dartres, rugosités diverses, etc. On trouve par exemple dans *L'Ornement des Dames* plusieurs recettes au sujet du traitement des verrues :

Trote fait une mescine de ne faut : ele prent savun et morter vif et opriment et medle ensemble et fait une casse de cire que puse clore la verrue, et, denz la casse sur la verrue, met le unguent – et laissez issi tute nit ; le matin met sure la rasure de linge drap[...] <sup>126</sup>.

<sup>124</sup> Ruelle, *L'Ornement des Dames*, p. 33.

<sup>125</sup> Green, *The Trotula*, p. 47.

<sup>126</sup> « Trote prépare un remède infallible [contre les verrues]. Elle prend du savon de la chaux vive incomplètement hydratée et de l'orpiment, et elle les mélange. Elle fait avec de la cire une capsule qui puisse contenir la verrue et, dans la capsule, sur la verrue, elle met l'onguent – et laissez les choses ainsi toute la nuit. Le matin, elle met de la charpie d'étoffe de lin sur l'endroit traité. [...] ». Ruelle, *L'Ornement des Dames*, p. 66-67.

De même, les recettes et les conseils au sujet des soins des cheveux et des poils offrent un éventail de possibilités et de pratiques vastes : de la teinture en noir, blond, châains, roux, ou encore blanc, à l'épilation de différentes parties du corps en passant par des moyens divers de parfumer la chevelure. On trouve également de nombreux remèdes contre les poux et autres troubles capillaires comme l'alopécie, qui relèveraient plutôt d'un traitement médical aujourd'hui. Dans *The Trotula*, Dame Trote propose plusieurs méthodes pour lutter contre la chute des cheveux, témoignant également de l'intérêt de manière implicite de la part de la société :

For eliminating worms of the face, which cause some people to lose their hair. Take some each of red dock, frankincense, bistort, and cuttlefish bone; make a powder. Run [it on] three times during the week, first having washed the face well in water of bran. And on Saturday wash the face well with egg white and starch, and let it remain for one hour, but first wash it with fresh water and smear it on.<sup>127</sup>

Les méthodes de nettoyage et de parure du visage s'inscrivent ensuite dans ce premier aperçu des enjeux de la pratique cosmétique. Globalement, et dans le respect de la théologie chrétienne, l'idée est avant tout d'accroître une beauté déjà présente naturellement en se parfumant, retirant des poils superflus, et modifiant avec plus ou moins d'artifices la couleur du teint, des lèvres, etc., mais il existe une véritable hiérarchisation dans la modification et la parure. On trouve en effet des recettes permettant de changer drastiquement l'apparence : pour changer la couleur du teint ou des cheveux, pour s'épiler de manière plus ou moins définitive, pour reconstruire certaines parties du l'appareil génital féminin et recouvrer une apparente virginité, etc. Dans cette perspective, Laurence Moulinier-Brogi rapproche l'emprise des médecins et des

---

<sup>127</sup> Green, *The Trotula*, p. 120.

chirurgiens sur la cosmétique à une forme de « médicalisation de la société », permettant également de contrôler les dangers potentiels, notamment liés à la pharmacopée relative à la cosmétologie médiévale<sup>128</sup>.

---

<sup>128</sup> Moulinier-Brogi, « Esthétique et soins du corps », p. 9, para. 34.

## CHAPITRE II

### Évolution des représentations de beauté

Au regard des époques, les sociétés conçoivent beauté et laideur de différentes manières. La seconde moitié du Moyen Âge ne fait pas exception à la règle et ses normes esthétiques répondent à des codes établis par différentes autorités, mais également à un héritage antique. D'emblée, en Occident, l'Église se situe en tête de liste, le dogme chrétien étant l'un des piliers de la société médiévale. Les Pères de l'Église cherchent à garder un certain contrôle sur la population, notamment par le biais de la médecine à laquelle la pratique de la cosmétique est rattachée. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, au cours du XIIe et jusqu'au XVe siècle, les concepts de beauté et de laideur sont intimement liés à ceux de la bonne et de la mauvaise santé<sup>129</sup>. Dans son ouvrage *Histoire de la vie privée* paru en 1985, l'historien Georges Duby affirme, au sujet de la carnation idéale du teint que « la carnation idéale [...] traduit l'être et fournit un indice d'une complexion physique. D'ailleurs, dans la description des tempéraments, le tempérament sanguin est privilégié, car il rend le teint clair et le visage riant, alors que le mélancolique – le saturnien – est tourné du côté obscur »<sup>130</sup>. En plus de l'aspect esthétique, le beau et le laid deviennent des éléments permettant de définir les premiers signes visibles de l'état de santé d'un individu. L'apparence et l'état du corps traduisent une certaine forme d'hygiène de vie, mais également un statut social, en particulier au Moyen Âge. C'est pourquoi il est pertinent de chercher à mettre en évidence l'impact de

---

<sup>129</sup> Boudon Millot, « Médecine et esthétique », p. 77-91.

<sup>130</sup> George Duby, *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, 1985, p. 358.

telles caractéristiques (esthétiques et médicales) sur la construction de la cosmétique médiévale. En effet, cette pratique, qui vise à atteindre un idéal de beauté, se trouve soumise à l'évolution des modes et des stéréotypes qui caractérisent la période du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle.

Dans cette perspective, le second chapitre de ce mémoire a pour objectif de dresser le tableau des représentations de la beauté et de la laideur dans l'imaginaire collectif médiéval. Pour ce faire, il convient de s'intéresser aux origines de ces représentations, à travers l'héritage antique, l'impact du regard de l'Église, notamment au Haut Moyen Âge ainsi que l'influence du Moyen-Orient qui a permis la transmission des savoirs médicaux et cosmétiques en Occident. En parallèle, il s'agira de décrypter les normes esthétiques qui façonnent l'idéal de beauté des individus et quelle place occupe les soins du corps dans la société médiévale du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. Dans cet optique, nous nous référerons bien sûr aux sources retenues pour cette étude et plus particulièrement à *L'Ornement des Dames* et au *Trotula*, les deux traités de cosmétique du corpus, mais également au *Régime du Corps de Maître Aldebrandin de Sienne* qui apporte de nombreuses pistes sur les rapports entre la santé et la beauté.

## **2.1 L'héritage de l'antiquité et du Haut Moyen Âge**

### ***2.1.1 Les représentations de la beauté dans l'Antiquité païenne***

Si l'on cherche à comprendre les concepts de beauté et de laideur au Moyen Âge, il est indispensable de mettre en évidence les éléments qui ont contribué à la construction de ces représentations et d'où celles-ci tirent leur origine. L'héritage antique romain constitue un premier point de départ à une telle réflexion. En effet, dès la fin de la

République romaine en 27 av. J.-C., la place de l'esthétisme et de l'apparence semble revêtir un aspect social crucial. La littérature joue alors le double rôle de vecteur et de témoin, plus précisément *l'Ars Amatoria* ou *l'Art d'aimer* du poète Ovide (†18 ap. J.-C.), paru au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., qui connut un grand succès jusqu'à la fin du Moyen Âge. Marylène Possamai-Pérez affirme d'ailleurs qu'au XII<sup>e</sup> siècle : «Ovide exerce sur les clercs médiévaux une attraction telle qu'on peut parler de fascination »<sup>131</sup>. À cette époque on louait sa philosophie, son style littéraire et ses «intentions morales, voire des aspirations chrétiennes »<sup>132</sup>.

*L'Ars d'aimer* est conçu à la manière d'une œuvre initiatique au sentiment amoureux, mais possède également un caractère didactique vis-à-vis de l'art de la séduction. Ovide a intégré à son récit des personnages d'hommes et de femmes correspondants à des critères de beauté élaborés autour des représentations mythologiques et à la moralité irréprochable qui ont progressivement marqué l'imaginaire collectif antique. L'image d'une beauté naturelle dénuée d'artifice se développe et apparaît comme fondamentale dans une telle construction esthétique. Bertrand Prévost évoque même une forme de rejet de la parure en citant les propos de Tertullien (†220 ap. J.-C.): « La toilette féminine présente un double aspect : la parure (*cultum*) et les soins de beauté (*ornatum*). Nous appelons “parure” ce qu'on nomme les atours des femmes (*mundum muliebrem*), “soins de beauté” ce qu'il faudrait appeler leur souillure (*immundum*

---

<sup>131</sup> Marylène Possamai-Pérez, « Ovide au Moyen Âge », [en ligne], *Archives Ouvertes HALSHS*, (2008), p. 1, consulté le 20 décembre 2017. [https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00379427/PDF/Ovide\\_au\\_Moyen\\_ge.pdf](https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00379427/PDF/Ovide_au_Moyen_ge.pdf)

<sup>132</sup> *Ibid.*, p.1.

*muliebrum*) »<sup>133</sup>. Cette idée était déjà étudiée en 1975 dans les travaux de Bernard Grillet qui mentionnait l'importance du naturel dans l'appréciation des qualités et des principes moraux des individus. Dans cette logique, l'utilisation excessive de produits de cosmétique pour maquiller le visage était considérée par les Romains comme une superfluité, une perte de temps et un « témoignage d'inutilité civique »<sup>134</sup>. Bernard Grillet évoque également l'association de certains produits de beauté, tels que les fards, à des coutumes venues d'Orient, perçues comme barbares et notamment au regard des institutions antiques grecques. Paradoxalement, on retrouve dans l'œuvre d'Ovide un certain nombre de recettes d'embellissement du corps et du visage, par exemple pour avoir une peau blanche et les pommettes teintées de rose en signe de bonne santé. Jean Lecointe met lui aussi en lumière cette contradiction : « dès l'Antiquité, la métaphore de la parure avait connu un développement poétique »<sup>135</sup>. L'image de la femme grande et mince aux longs cheveux blonds encadrant un visage au teint pâle et aux grands yeux s'est cristallisée dans les représentations romaines de la beauté idéale, en parallèle d'une vertu pure et parfaite.

Somme toute, l'association de la beauté à une certaine forme de moralité apparaît comme essentielle dans *l'Art d'aimer*. Si l'on suit les préceptes d'Ovide, les bonnes mœurs sont les secrets d'une beauté et d'une relation amoureuse durables :

Que votre premier soin, jeunes filles, soit de veiller sur vos mœurs ;  
déjà la figure est attrayante quand on a d'ailleurs un bon caractère.  
L'amour fondé sur la pureté des mœurs est solide ; le temps détruira  
votre beauté, et sillonnera de rides vos charmants visages. Un jour

<sup>133</sup> Tertullien, *La Toilettte des femmes*, I, 4, 1-2, trad. M. Turcan, Paris, Cerf, 1971, p. 62-63, cité dans Bertrand Prévost, « Cosmique cosmétique. Pour une cosmologie de la parure », [en ligne], *Images Re-vues*, n°10, (2012), p. 3, consulté le 17 juillet 2017. <http://journals.openedition.org/imagesrevues/2181>

<sup>134</sup> Bernard Grillet, *Les femmes et les fards dans l'Antiquité grecque*, Lyon, Centre Nationale de la Recherche Scientifique, 1975, p. 97-101.

<sup>135</sup> Jean Lecointe, *L'idéal et la différence : la perception de la personnalité littéraire à la Renaissance*, Genève, Librairie Droz, 1993, p. 345.



viendra où vous regretterez d'avoir consulté votre miroir, et ces regrets douloureux imprimeront encore sur vos fronts de nouvelles rides. Mais la vertu se suffit à elle-même ; elle se prolonge jusqu'au terme de la vie, et s'accommode sans peine du nombre d'années : la durée de l'amour.<sup>136</sup>

De par le succès de *L'Ars d'aimer* au XIIe siècle, ces personnages fictifs ont imprégné la construction des représentations physiques de la femme idéale pendant l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge, influençant grandement le développement de l'image de la beauté et de la laideur à travers un regard originellement poétique, philosophique et surtout païen. À cela, on peut ajouter les représentations du corps décrites, entre autres, par Pline l'Ancien (†79 ap. J.-C.). Il rappelait en effet l'importance des proportions et de la symétrie auxquelles s'ajoutera l'influence de la complexion du corps : « la complexion du corps ne sera ni grasse, ni osseuse, mais pleine de sève ; la blancheur du teint ne devra pas aller jusqu'à la pâleur, mais être un blanc nuancé de rose ; un teint, même un peu brun, n'est pas un défaut »<sup>137</sup>.

Dans une perspective philosophique grecque, Sabine Forero-Mendoza synthétise la notion de beauté médiévale (au sens large) en l'intégrant dans un héritage issu de la pensée aristotélicienne, platonicienne ainsi que stoïcienne. De plus, elle illustre sa réflexion en reprenant les propos de Thomas d'Aquin, provenant de son œuvre *Somme Théologique* : « la beauté requiert trois propriétés. En premier lieu, l'intégrité ou l'achèvement : les choses qui sont incomplètes sont, de ce fait, laides ; ensuite la proportion ou l'harmonie ; enfin, l'éclat : aussi déclare-t-on belles les choses qui

<sup>136</sup> OVIDE, *Les Amours, L'Art d'aimer, Les Cosmétiques, Héroïdes*, Paris, Garnier frères, 1910, p. 319.

<sup>137</sup> « un corps bien conformé aura au moins en hauteur sept fois la grandeur du pied ; le visage [...] mesurera un dixième du corps, ... », Jules Houdoy, *La beauté des femmes dans la littérature et dans l'art du XIIIe au XVIe siècle*, Paris, A. Aubry, 1875, p. 467-468.

possèdent une couleur qui resplendit »<sup>138</sup>. Sabine Forero-Mendoza poursuit cette définition et précise que : « si *l'integritas* est la beauté de la chose achevée, *a contrario*, la laideur se définit par un manque d'être, une absence de proportion. Laide est la chose amputée, mutilée, incomplète, qui, ayant perdu symétrie et harmonie, est, par là même, dépourvue de tout rayonnement »<sup>139</sup>. On constate que pour les philosophes l'harmonie serait l'essence même de la beauté, l'élément clef pour pouvoir atteindre la perfection : « Most medieval philosophers [...] agreed that beauty was an intrinsic potential quality of all existent things and beings, proportional to their degree of effective perfection. Beauty was the result of a state of harmony with nature »<sup>140</sup>. L'influence de la philosophie antique sur la conception de la beauté et de la laideur au Moyen Âge ne va pas sans rappeler l'héritage des savoirs médicaux grecs et leurs rôles dans l'élaboration de la médecine et, plus tard, de la cosmétique médiévale. On retrouve dans ces problématiques l'influence de la pensée antique et orientale, notamment d'un point de vue étymologique. En effet, le terme cosmétique provient du grec « kosmétiké techné » qui signifie « l'art de se parer » avec différents accessoires (des bijoux, des breloques, etc.) et produits de beauté<sup>141</sup>. Cette façon de considérer la pratique cosmétique comme une activité de la toilette tout autant qu'un moyen de s'embellir a également fait l'objet d'une transmission avec les écrits de médecine et d'hygiène<sup>142</sup>. L'élaboration d'une tradition de la cosmétique

<sup>138</sup> Sabine Forero-Mendoza, *Le Temps des Ruines, le goût des ruines et les formes de la conscience historique à la renaissance*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2002, p. 37.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>140</sup> Montserrat Cabré, « Beautiful Bodies » dans Linda Kalof éd., *A Cultural History of the Human Body*, vol. 2, Londres, Bloomsbury Academic, 2010, p. 122.

<sup>141</sup> Grillet, *Les femmes et les fards*, p. 13-14.

<sup>142</sup> « Le bain n'était qu'un aspect de l'activité des femmes, car pour elles il s'agissait beaucoup moins d'assurer la propreté du corps que de "faire toilette", c'est-à-dire se faire belle ». Grillet, *Les femmes et les fards*, p. 11.

médiévale suit alors la même voie que la médecine, dont elle est issue, et se voit encadrée par des pensées philosophiques, esthétiques et médicales provenant de l'antiquité.

### *2.1.2 Les représentations de la beauté du Ve au XIe siècle*

Nous l'avons vu, au cours de la seconde partie du Moyen Âge, les soins du corps et les pratiques d'embellissement connaissent un succès croissant dès le XIe siècle. Les traités de cosmétique (les *Ornatu* ou encore les *Decoratio*) sont de plus en plus nombreux dans la littérature médicale. Cependant, cette pratique ne semble pas avoir été aussi importante entre le Ve et le Xe siècle. Laurence Moulinier-Brogi nous rappelle en effet que « la cosmétique n'apparaît pas dans la littérature médicale d'Occident avant la fin du XIIe siècle, ou dans sa deuxième moitié »<sup>143</sup>. Toutefois, les représentations de la beauté et de la laideur ne sont pas pour autant inexistantes, de même que le souci de l'apparence. L'héritage de l'Antiquité romaine a en effet laissé des traces dans ce processus de construction esthétique de la féminité et de la masculinité. Les représentations païennes ont été assimilées au dogme chrétien médiéval, de même que d'autres pratiques culturelles romaines, grecques, celtes ou encore scandinaves.

Chercher à comprendre la construction et les caractéristiques des représentations de la beauté et de la laideur du corps doit inévitablement s'inscrire dans une perspective socio-religieuse imprégnée de l'ascétisme chrétien. Raphaela Averkorn suggère ce contrôle ecclésiastique en précisant que : « l'Église se méfiait toujours de la beauté féminine et de la parure féminine de luxe, qui constituaient la source du vice et du mal, la tentation et la séduction. Selon le canon chrétien la princesse doit être surtout cultivée et

---

<sup>143</sup> Moulinier-Brogi, « Esthétique et soins du corps », p. 15.

charitable »<sup>144</sup>. Elle confirme par ailleurs les propos de l'historien Pierre Julien qui affirmait déjà que « pour les gens d'Église, la beauté était vouée à l'anathème, son véhicule étant la femme, source de tous les maux et dont les attraits ne peuvent que détourner les hommes de leurs devoirs religieux »<sup>145</sup>. La morale, la vertu et plus largement la pureté de l'individu (notamment les femmes) subsistent au cours du Haut Moyen Âge, qui a intégré les réflexions d'Ovide et de Tertullien à son discours : « Mes bénies [...] prenez à la simplicité votre blanc, votre rouge à la pudeur. Peignez vos yeux de retenue et votre bouche de silence [...]. Ayez pour vêtement la soie de l'honnêteté, le lin de la pureté, le pourpre de la pudeur. Ainsi parées, c'est Dieu que vous aurez pour amant »<sup>146</sup>.

Plus récemment, Sylvie Bailly a proposé un portrait assez révélateur de l'idéal féminin du Haut Moyen Âge. Pour correspondre physiquement à la notion de pureté, les femmes citadines (somme toute plus concernées par les questions d'apparence que les travailleuses des campagnes) devaient se conformer au discours de l'Église prônant naturel, pudeur et résignation. Sylvie Bailly décrit la représentation de la femme idéale du début du Moyen Âge de cette façon : « La femme se devait d'avoir un corps androgyne, des épaules larges, une taille de guêpe, des hanches étroites. Les seins devaient être petits et fermes [...]. Enfin le ventre se devait d'être rebondi. Au Moyen Âge il était considéré comme une zone éminemment érotique »<sup>147</sup>. De même que les femmes romaines, un

<sup>144</sup> Raphaëla Averkorn, « Les nobles, sont-ils toujours beaux ? », [en ligne], *Le beau et le laid au Moyen Âge*, Presses universitaires de Provence, (2000), p. 27-44, para. 1, consulté le 20 novembre 2017. <http://books.openedition.org/pup/4012?lang=fr>

<sup>145</sup> Pierre Julien, « Produits de beauté au Moyen Âge et au début des temps modernes : Les soins de beauté, Moyen Âge, début des temps modernes. Actes du III<sup>e</sup> Colloque international, Grasse (26-28 avril 1985) », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 78<sup>e</sup> année, n°284, (1990), p. 97.

<sup>146</sup> Tertullien, *La Toilettte des Femmes*, cité dans Prévost, « Cosmique cosmétique », p. 169-171.

<sup>147</sup> Sylvie Bailly, « Moyen Âge européen », dans *Des Siècles de Beauté, entre séduction et politique*, Éditions Jourdan, [livre numérique], Bruxelles, Paris, 2014, 256p.

visage au teint clair semble mieux correspondre aux critères de beauté : la femme au teint pâle ne s'expose pas au soleil puisqu'elle n'a pas besoin de travailler pour vivre. Outre l'héritage antique, on ne peut négliger l'impact des invasions scandinaves ayant marqué le Haut Moyen Âge. Un grand nombre de ces populations ont été christianisées entre le Ve et le Xe siècle et l'on assimila en parallèle la blondeur, les yeux bleus et le corps élancé, caractéristiques des populations nordiques païennes, aux représentations de beauté médiévales chrétiennes<sup>148</sup>. Tertullien faisait également ce rapprochement à la blondeur, tant convoitée par la haute société romaine, aux femmes de Germanie et de Gaule<sup>149</sup>.

Au sujet des hommes, c'est la chevelure et la barbe qui vont être le plus sujettes au modèle chrétien. D'après Sylvie Bailly, les longs cheveux et la barbe fournie (considérées comme un « symbole de force et de virilité » par les peuples païens) ont été raccourcis par souci de civilité, pour se détacher des représentations barbares de la masculinité et marquer le contraste entre l'individu christianisé et le païen<sup>150</sup>.

## 2.2 Élaboration des représentations du beau et du laid entre le XIIe et le XVe siècle

Dans un premier temps, si l'on se réfère aux propos de Michelle Houdeville, on peut percevoir la beauté et la laideur au Moyen Âge comme : « deux concepts subjectifs, fréquemment opposés et cependant plutôt ambigus »<sup>151</sup>. D'après elle, la beauté se définit au sens large, comme « ce qui plaît, provoquant une certaine émotion esthétique, mais

<sup>148</sup> Bailly, « Moyen Âge européen », dans *Des Siècles de Beauté*, [livre numérique], s.p.

<sup>149</sup> Houdoy, *La beauté des femmes*, p. 38.

<sup>150</sup> Bailly, « Moyen Âge européen », dans *Des Siècles de Beauté*, livre numérique], s.p.

<sup>151</sup> Michelle Houdeville, « Le Beau et le Laid : fonction et signification dans Erec et Enide de Chrétien de Troyes », [en ligne], dans *Le beau et le laid au Moyen Âge*, Presses universitaires de Provence, (2000), p. 231-237, para. 1. 22 novembre 2017. <http://books.openedition.org/pup/4029?lang=fr>

aussi comme ce qui correspond à des normes d'équilibre ; ou encore elle représente ce qui séduit un groupe social à une époque donnée »<sup>152</sup>. Cette première définition intègre le concept de beauté dans la sphère collective, puisque ce qui plaît au plus grand nombre est automatiquement considéré comme « beau » et tend davantage vers un idéal esthétique. La laideur est, quant à elle, son exacte opposée puisqu'elle va à l'encontre de ce qui est « parfait ». Dans le même article, Michelle Houdeville conclut sa réflexion en affirmant que « cette opposition est donc tantôt un phénomène de perception, tantôt le lieu d'un conflit de pouvoir qui met en jeu mémoire, tradition, organisation et vision de la société »<sup>153</sup>. Raphaëla Averkorn, ajoutera d'ailleurs que « l'on pensait que le visage était le miroir du caractère et de l'âme »<sup>154</sup>. Ce paradigme constitue une première amorce de réflexion permettant de définir des notions complexes puisque, en fonction des contextes, elles sont automatiquement sujettes à perceptions variées, car issues de groupes sociaux divers à une époque particulière<sup>155</sup>.

### *2.2.1 L'influence du Moyen-Orient, VIIIe-XIIIe siècle*

La médecine occidentale est issue des savoirs antiques et ce, en grande partie, grâce aux nombreuses traductions réalisées dans le monde arabe qui ont permis la transmission de ces savoirs et dont la pratique cosmétique faisait déjà partie<sup>156</sup>. De plus, la société moyen-orientale a également développé son propre idéal de beauté avec ses critères de beauté et de laideur spécifiques, à partir du VIIIe siècle. Ceux-ci ont indéniablement imprégné les écritures cosmétiques orientales rapportées en Occident par

<sup>152</sup> Houdeville, « Le Beau et le Laid », p. 231-237, para. 2.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 231-237, para. 4.

<sup>154</sup> Averkorn, « Les nobles, sont-ils toujours beaux ? », p. 27-44, para. 2.

<sup>155</sup> Julien, « Produits de beauté au Moyen Âge », p. 96-100.

<sup>156</sup> Jacquart et Micheau, *La médecine arabe*, p. 96-107, 118-124.

le biais des écrits médicaux grecs et romains, traduits de l'arabe au latin<sup>157</sup>. L'historienne Raphaëla Averkorn fait une liste assez révélatrice de critères esthétiques du Moyen-Orient. Elle met en évidence certains traits physiques qui doivent correspondre à l'idéal de beauté dans le monde arabe : « dans le monde musulman la femme idéale a également la taille mince, un teint blanc, des lèvres fines et rouges, le nez fin, mais des yeux noirs, les cheveux sont longs, mais noirs »<sup>158</sup>. Le teint clair est à nouveau présent dans cette représentation de la beauté permettant aux femmes aisées de se distinguer de leurs servantes. Il est intéressant de mettre en évidence l'importance des cheveux noirs, caractéristiques de la physiologie des populations d'Orient, dans les traités de cosmétiques occidentaux. On retrouve d'ailleurs une multitude de recettes pour teindre les cheveux en noir dans la littérature cosmétique, témoin direct de cette transmission des savoirs antiques par le Moyen-Orient. L'*Ornement des Dames* et *Trotula* véhiculent aussi ces méthodes et nous pouvons aisément constater plusieurs évocations des pratiques orientales et notamment concernant la coloration des cheveux, par exemple :

A proven Saracen preparation. Take the rind of an extremely sweet pomegranate and grind it, and let it boil in vinegar or water, and strain it, and to this strained substance let there be added powder of oak apples and alum in a large quantity [...]. Afterward, let bran be mixed with oil and let it be placed in any kind of vessel upon the fire until the bran is completely ignited. Let her sprinkle this on the head down to the roots. Then she should wet it thoroughly and again let her wrap her head [...] in the same above-mentioned strained liquid, and let her leave it throughout the night so that she might be the better anointed<sup>159</sup>.

<sup>157</sup> Jacquart et Micheau, *La médecine arabe*, p. 32-45, 96-107, 118-124, 124-129.

<sup>158</sup> Averkorn, « Les nobles, sont-ils toujours beaux ? », p. 27-44, para.2.

<sup>159</sup> Green, *The Trotula*, p. 115.

De même, dans *L'Ornement des Dames*, l'auteur mentionne à plusieurs reprises « la Sarrasine de Messine », comme pour la recette de cet onguent, destiné à faire disparaître les taches de rousseur sur le visage :

Voici comment la Sarrasine de Messine fait disparaître les taches de rousseur. Elle emplit de chaux vive, sans eau, un récipient qui n'a pas encore servi. Après l'avoir pourvu d'un couvercle bien ajusté, elle le chauffe neuf fois au four. Elle réduit la chaux en poudre, y répand de la poudre d'os de seiche et délaie avec du miel. Avec ce produit, elle oint trois fois la dame dans son bain en attendant, chaque fois, qu'il y ait lieu de continuer. Puis elle lave le visage à l'eau claire.<sup>160</sup>

Tout comme l'Occident médiéval, la société moyen-orientale se caractérise par une forte imprégnation religieuse dans les représentations de la beauté et de la laideur du corps. À ce sujet, l'historien Julien Pierre rapporte les propos de Lucie Bolens, qui s'est intéressée aux secrets de beauté en Andalousie médiévale à partir de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle. Cette dernière explique que : « pour se rapprocher des prescriptions religieuses, la femme se doit d'avoir un corps doux, poli, luisant, épilé, qui rappelle celui des houris promises à ceux qui atteindront le Paradis<sup>161</sup>. Les pratiques du hammam sont ainsi minutieusement décrites, qui visent à faire oublier ce tube de pourriture qui traverse le corps de la bouche à l'anus »<sup>162</sup>. Sylvie Bailly ajouta récemment que dans la culture moyen-orientale, le Coran encourage les femmes à s'embellir et se parer pour plaire à leur mari<sup>163</sup>. Dès lors, au même titre que la teinture des cheveux, les soins des poils et les pratiques dépilatoires, se sont intégrés dans les traités des cosmétiques orientaux puis

<sup>160</sup> Ruelle, *L'Ornement des Dames*, p. 55.

<sup>161</sup> Houris : personnages célestes représentées comme des jeunes femmes vierges dans le paradis musulmans.

<sup>162</sup> Julien, « Produits de beauté au Moyen Âge », p. 97.

<sup>163</sup> Bailly, « L'Islam », dans *Des Siècles de Beauté*, [livre numérique], s.p.



occidentaux<sup>164</sup>. Dans cette perspective, le corps féminin devient le fruit d'une « construction de la culture, qui doit par exemple être lisse pour être agréable »<sup>165</sup>. Les recettes de cires orientales sont souvent évoquées, ce qui traduit logiquement une certaine demande de la part des femmes occidentales pour ces secrets de beauté. Dans le *Trotula* on retrouve plusieurs recettes et méthodes d'épilation, dont une qui retient ici notre attention. En effet, dans cet extrait, Trotula fait référence aux « nobles femmes de Salerne » (*nobiles Salernitane*), bien que dans les versions antérieures du texte on pouvait lire « les nobles femmes sarrasines » (*nobiles Sarracene*), comme le précise Monica Green<sup>166</sup> :

An ointment for noblewomen which removes hairs, refines the skin, and takes away blemishes. Take juice of the leaves of squirting cucumber and almond milk; with these placed in a vessel, gently mixed in quicklime and orpiment. Then [add] pounded galbanum mixed with a small amount of wine for a day and a night, and cook with this. Once this has been well cooked, you should remove the substance of the galbanum and put a little oil or wine and quicksilver. Having made these decoction, you should remove it from the fire and add a powder of the following herbs. Take an equal amount of each of mastic, frankincense, cinnamon, nutmeg, [and] clove. This ointment smells sweetly and it is gentle for softening [the skin]. Salernitan noblewomen are accustomed to use this depilatory<sup>167</sup>.

L'Islam ne condamne pas les méthodes d'embellissement tant que le corps, considéré comme une création de Dieu, n'est pas dénaturé de manière permanente. Le maquillage tel que le khôl, pour mettre en valeur les yeux, ou encore le henné sont tolérés dans une certaine mesure. Le henné est d'ailleurs préconisé pour les tatouages du corps et du visage puisqu'il colore la peau temporairement, et également pour teindre les cheveux

<sup>164</sup> Geneviève Dumas, « Le soin des cheveux et des poils : quelques pratiques cosmétiques (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles) », *Publications de l'Université de Provence*, Senefiance, vol. 51, (2004) p. 129-141.

<sup>165</sup> Laurence Moulinier-Brogi, « Soins du corps à la cour de France au tournant du XIV<sup>e</sup> siècle », Mathieu Da Vinha, Catherine Lanoë, Bruno Laurioux, *Soins du corps à la cour de France au début du XIV<sup>e</sup> siècle*, Presses de la Sorbonne, (Déc. 2006), p. 13.

<sup>166</sup> Green, *The Trotula*, p. 205.

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 113-114.

et la barbe : « les hommes ne doivent pas s'embellir le visage avec des substances colorées, ceci étant réservé aux femmes qui peuvent, elles, utiliser de telles substances pour se parfumer légèrement le visage et s'embellir »<sup>168</sup>. Le khôl quant à lui est utilisé tant dans une perspective cosmétique que médicale puisqu'on lui attribuait des propriétés antiseptiques<sup>169</sup>. Il permettait en effet de faire paraître les yeux plus grands et les pupilles plus noires tout en agissant comme un collyre. Rappelons que la proximité des routes de commerces est aussi susceptible d'avoir vu transiter ces substances (le khôl, le henné) et d'autres épices utilisées en cosmétique. Les soins du corps sont donc très probablement devenus accessibles par le commerce maritime et les routes marchandes en sus des discours religieux<sup>170</sup>.

De manière générale, toute action sur le corps, qu'elle soit médicale, cosmétique ou même diététique, doit correspondre à une doctrine essentielle pour l'Islam, c'est-à-dire la modération et la pudeur : « tout excès renforce l'âme désirante et affaiblit l'âme raisonnable ; il conduit à l'abandon de la rationalité pour la soumission au règne animal. En ce domaine comme en bien d'autres la modération s'impose »<sup>171</sup>. Le port du voile permet d'ailleurs de protéger cette pudeur et les cadres de l'intime, comme l'indique la sourate (33 v. 59) : « Ô Prophète! Dis à tes épouses, à tes filles, et aux femmes des croyants, de ramener sur elles leurs grands voiles: elles en seront plus vite reconnues et éviteront d'être offensées ».

---

<sup>168</sup> Bailly, « L'Islam », dans *Des Siècles de Beauté*, [livre numérique], s.p.

<sup>169</sup> Michel Faure, « Le khôl, médicament et fard oculaire, de l'Antiquité à nos jours », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 80<sup>e</sup> année, n°295, (1992), p. 441-444.

<sup>170</sup> Bailly, « L'Islam », dans *Des Siècles de Beauté*, [livre numérique], s.p.

<sup>171</sup> Jacquart et Micheau, *La médecine arabe*, p. 66.

### 2.2.2 *L'idéal de beauté dans l'Occident médiéval entre le XIIIe et le XVe siècle*

Comme nous l'avons abordé dans le chapitre précédent, le statut et l'idéal de beauté de la femme dans l'Europe médiévale sont intimement liés aux représentations bibliques d'Ève dans le jardin d'Éden. Aussi, les représentations de la beauté et de la laideur au Moyen Âge découlent des perceptions esthétiques qui se sont développées depuis l'antiquité païenne greco-romaine et celtes qui influencèrent les perceptions occidentales chrétiennes au cours du Haut Moyen Âge. Si l'on observe ces représentations occidentales, nous réalisons qu'il existe un idéal de beauté féminin profondément ancré dans l'imaginaire collectif. Raphaëla Averkorn l'évoque d'ailleurs de manière concise : « dans le monde médiéval des chrétiens l'idéal de la beauté féminine est souvent décrit de la même manière : la femme doit avoir un teint blanc avec un peu de rosé, des cheveux longs et blonds, des traits fins, un visage long et fin, un nez fin et régulier, des yeux clairs, des lèvres fines et rouges, une taille mince, etc. »<sup>172</sup>. Georges Duby abordait déjà ce portrait idéalisé et stéréotypé propagé dans la littérature romanesque : « on perçoit l'importance du teint pour l'apparence du corps. La carnation idéale, blancheur légèrement teintée de rose traduit l'être et fournit un indice de complexion physique »<sup>173</sup>. Ces propos sont rapidement devenus un consensus pour les historiens médiévistes qui ont dressé ce même portrait dans les années 1990, lors du colloque, tenu à Grasse en 1985 et dédié aux produits et soins de beauté du Moyen Âge :

Selon poètes et troubadours, la belle se doit d'avoir un teint de lis blanc, légèrement coloré de rose, les lèvres purpurines, les yeux bleus, les sourcils fins, arqués comme dessinés au pinceau, mais bruns, le visage rond, encadré de longs cheveux, toujours blonds,

<sup>172</sup> Averkorn, « Les nobles, sont-ils toujours beaux ? », p. 27-44, para. 1.

<sup>173</sup> Duby, *Histoire de la vie privée*, p. 358.

tombant plus bas que la taille qui demeure fine, le nez court et le front largement dégagé, les seins menus<sup>174</sup>.

La blondeur est une caractéristique particulièrement récurrente dans les représentations picturales et littéraires de la beauté féminine. D'après Danielle Régnier-Bohler il s'agit même d'un « élément canonique » bien que les autres couleurs de cheveux, notamment le roux, ne soient pas nécessairement dénigrées : « si les œuvres narratives privilégient la blondeur, des femmes présentées comme très élégantes peuvent cependant être dites *un poi brunete* (*Roman de la Violette*) »<sup>175</sup>. Enfin, cette beauté est particulièrement codifiée et on retrouve souvent le même portrait dans la grande majorité des écrits poétiques et romanesques.. Pourtant, pour atteindre l'idéal de beauté, la femme doit également faire preuve de certaines vertus et autres principes moraux.

C'est à travers cette littérature romanesque que l'on constate le plus cette association de la beauté « merveilleuse » à un comportement moral irréprochable et à l'attribution de diverses vertus, issu de l'antiquité. C'est en tout cas ce qu'avance l'historienne Françoise Clier-Colombani en reprenant le roman de Jean D'Arras, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle : « Ainsi, à la beauté physique se rattache tout un ensemble de valeurs morales fondamentalement inhérentes à la définition qu'on attend d'une femme de l'aristocratie »<sup>176</sup>. De même à travers *Le Roman de la Rose* (1230) du poète Guillaume de Lorris, on retrouve cette personnification de la beauté, associée à des qualités morales, mais également à une certaine forme d'érotisme<sup>177</sup>. Dans le *Roman de la Rose* il n'est pas question de superfluité, la beauté est naturelle et pour reprendre à nouveau les propos de

<sup>174</sup> Julien, « Produits de beauté au Moyen Âge », p. 97.

<sup>175</sup> Danielle Régnier-Bohler, « Fictions. Exploration d'une littérature », dans Duby dir., *Histoire de la vie privée*, p. 360.

<sup>176</sup> Françoise Clier Colombani, « Le beau et le laid dans le roman de Mélusine », *Le beau et le laid au Moyen Âge*, Presses universitaires de Provence, (2000), p. 81-103, para. 18.

<sup>177</sup> Cabré, « Beautiful Bodies », p. 122.

Georges Duby : « pour les personnages de fiction utopiquement gâtés par la nature, le maquillage fait partie du superflu »<sup>178</sup>. Ce sont des critères typiquement occidentaux, propres à la haute société médiévale, rapprochant la beauté d'un certain rang social. Cela semble également témoigner de l'importance de l'apparence et de la pratique cosmétique dans les milieux de cour. Françoise Clier-Colombani s'inscrit dans cette réflexion en affirmant : « qu'il s'agisse d'une aristocratie de féerie ou d'une aristocratie bien réelle, que dans ce cadre, la noblesse est synonyme de beauté et vice versa : on ne peut être belle sans être noble »<sup>179</sup>. La figure de la fée est d'ailleurs souvent reprise dans la littérature romanesque et la poésie pour symboliser la beauté parfaite sur tous les plans. Par exemple, cette dualité entre le beau et le laid à travers le monde féérique et celui des humains est aussi utilisée dans *Les Prophesies de Merlin*, au XIIe siècle. À travers ce texte, Virginie Derrien rappelle que :

L'auteur dévalue l'image traditionnelle de la fée, réduite à un corps vieillissant et dénué de toute séduction. La nudité de Morgue, référence symbolique, est l'expression d'une vérité appréhendée selon l'équivalence entre beauté physique et perfection morale. Morgue, ainsi révélée à l'état brut, ne s'offre plus au regard comme l'expression d'une merveille (la belle fée désirée), mais expose un physique rebutant, signe de sa perfidie, conformément à l'esthétique médiévale qui associe le Beau au Bien et le Laid au Mal<sup>180</sup>.

Les moyens utilisés par les femmes pour se parer de façon à atteindre cette représentation idéale, divine ou encore féérique, sont alors également soumis au regard de l'Église. Dans cette perspective, il convient de considérer l'apparence humaine comme une création sacrée de Dieu, prônant la notion de beauté naturelle. Cela ne sous-entend

---

<sup>178</sup> Duby, *Histoire de la Vie Privée*, p. 359.

<sup>179</sup> Clier-Colombani, « Le beau et le laid dans le roman de Mélusine », p. 81-103, para. 12.

<sup>180</sup> Virginie Derrien, « La manipulation littéraire de la femme féérique dans *Les Prophesies de Merlin*. Portrait d'une "mégère inapprivoisée" », *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, N°15, (2008), p. 27.

cependant pas que toutes les femmes correspondent aux critères de cette esthétique divine et dénuée d'artifice : « L'Église regrette les femmes belles naturellement et irait presque jusqu'à glorifier celles qui sont laides, mais sages »<sup>181</sup>. On remarque à nouveau l'association d'une ou plusieurs vertus à l'apparence physique, le naturel soulignant, dans ce discours, une certaine forme de sagesse. En outre, Michelle Houdeville revient sur ces notions de beauté naturelle et de beauté factice en s'appuyant sur l'œuvre de Chrétien de Troyes qui définit une beauté « sauvage, considérée comme dangereuse » en opposition à une beauté « socialisée »<sup>182</sup>. Cependant, les artifices issus de la cosmétique sont généralement perçus comme étant des moyens de camoufler les défauts et les marques disgracieuses du visage. Outre le fait d'associer la cosmétique aux courtisanes, elle peut aussi l'être à des femmes considérées « laides » ou « vieilles ». C'est un point de vue déjà présent dans les discours antiques et dont on peut discerner les traces dans les traités de cosmétique et de médecine transmis entre le XIIe et le XVe siècle. En effet, on comprend que les marques du temps sur le visage et le corps constituent une problématique importante pour la haute société médiévale. Les signes de la vieillesse tels que les rides, l'alopecie ou encore la canitie font très souvent l'objet de recettes dans les traités de cosmétique et de médecine, de même que dans les régimes de santé. Pour illustrer ce fait, on peut citer quelques recettes ou conseils issus de ces écrits qui ciblent le problème de la chute des cheveux :

Contre la chute des cheveux : prenez des roses fraîches ou séchées, du myrte, du plantain et de l'écorce de glands et de châtaignes, bouillez-les dans de l'eau de pluie et, au moyen de cette eau, lavez la tête matin et soir. Je vis en Pouille une dame qui chaque année perdait ses

<sup>181</sup> Lucie Coignera-Devillers, « Produits de beauté au Moyen Âge Les soins de beauté, Moyen Age, début des temps modernes. Actes du IIIe Colloque international, Grasse (26-28 avril 1985) », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 78<sup>e</sup> année, n°284, (1990), p. 97.

<sup>182</sup> Houdeville, « Le Beau et le Laid », p. 231-237, para. 11.

cheveux. Trote de Salerne les soigna de cette manière : elle prit de la nielle qu'elle calcina, de l'écorce de saule, des feuilles de figuier et de la cendre de châtaigne, et, après que la tête fut lavée d'eau de pluie, elle la frotta quatre fois de cette préparation. Depuis lors, les cheveux ne tombèrent plus jamais.<sup>183</sup>

Laurence Moulinier-Brogi s'est interrogée sur la question du public visé et du type de demande en termes d'embellissement. Elle précise, en utilisant elle aussi les propos de Henri de Mondeville, que celui-ci : « [...] se retranche derrière les femmes à propos des soins intérieurs des parties sexuelles dont ont besoin « les vieilles courtisanes » et « les filles non mariées, par malheur déflorées », et ce sont encore les courtisanes qui justifient la mention de tel soin du visage »<sup>184</sup>. Dans ce sens, l'historien Julien Pierre rappelle dans un compte rendu du Colloque de Grasse : « l'âge de cette beauté ? Quatorze ans. On imagine aisément combien de femmes, n'étant pas dotées de ces attraits, vont devoir s'efforcer de pallier leurs défauts par l'emploi de fards, d'emplâtres, d'onguents, de dépilatoires, de teintures »<sup>185</sup>. À travers les propos de Mondeville, on distingue une légère mascarade, teintée de la misogynie dont font part de nombreux médecins quant à la mise en exécutions des recettes et des conseils qu'ils prodiguent, tant dans les *ornati*, que dans les traités de médecine ou de chirurgie<sup>186</sup>. On pourrait supposer, en toute logique, que les traités de cosmétique s'adresseraient directement à ces femmes aisées, sujettes aux représentations de beauté qui constituent les critères esthétiques de l'époque. Cela étant, il est prudent de préciser à nouveau, et plus en détail encore, que la majorité de ces traités,

<sup>183</sup> « Ornez roses u vertes u secches et mirte et planteine et escorche de glan et de chastanies, si les bulliez en eve de pluie et de cel eve lavez le chef al matin et au seir. Jeo vi une dame en Pulie que chascun an perdi les chivouz. Trote de Salerne les medicinat en cest manere : elel prist nele et arst et l'escorche de sauz et la foille de fier et cendre de chastanie et de vinie et de euforbe, sil destemptra od olie de olive et, quant le chef fu lavé de eve de pluie uinst quatre fiet. Unche puis ne chaïrent les chevoilz ». Ruelle, *L'ornement des Dames*, p. 34-37.

<sup>184</sup> Moulinier-Brogi, « Soins du corps à la cour de France », p. 11.

<sup>185</sup> Julien, « Produits de beauté au Moyen Âge », p. 97.

<sup>186</sup> Moulinier-Brogi, « Soins du corps à la cour de France », p. 12.

les *ornati*, se cachait souvent derrière un public particulier. Pourtant la demande est en réalité issue d'un public tant masculin que féminin, notamment dans un but social, comme l'exprime Georges Duby : « tout porte à croire que les hommes et les femmes ne renonçaient pas tous à utiliser les charmes de leur propre corps pour accroître leur pouvoir personnel ». Il précise dans son élan que l'intérêt du public était tel qu'il était particulièrement facile pour les médecins au fait des techniques d'embellissement de s'enrichir rapidement en s'appuyant sur le discours d'Henri de Mondeville : « le médecin qui connaît les artifices capables de rehausser la séduction peut gagner, affirme-t-il, beaucoup d'argent, car la demande est fort vive »<sup>187</sup>.

Bien sûr l'impact du temps ne touche pas uniquement les courtisanes, il est logique d'affirmer que ces dernières ne constituent qu'un « alibi » aux auteurs des traités de cosmétique et aux utilisatrices. Avec ce type d'argument, on peut rapidement faire des liens avec les discours et les propos des Pères de l'Église qui définissent la cosmétique comme une pratique allant directement à l'encontre de la création divine. En évoquant ouvertement les courtisanes et les femmes « par malheur déflorées », les pratiques d'embellissement et les artifices sont associées à une luxure équivoque, une séduction diabolisée ou encore un vice. De plus, cette réprobation pour l'ornementation et la parure du visage des femmes fait écho aux discours hérités de la culture antique païenne. En effet, on sait que l'emploi de produits de beauté visant à maquiller le visage (d'autant plus les lèvres) était associé aux courtisanes dès le IV<sup>e</sup> siècle<sup>188</sup>. Dans la seconde partie du Moyen Âge, on constate différents procédés pour recouvrer ou du moins feindre la virginité. Par exemple, dans son traité de cosmétique, Trotula propose cette méthode :

---

<sup>187</sup> Duby, *Histoire de la vie privée*, p. 520-521.

<sup>188</sup> Grillet, *Les femmes et les fards*, p. 100-101.



So that woman who has been corrupted might be thought to be a virgin. Take one or two ounces each of dragon's blood, [Armenian] bole, cinnamon, pomegranate rind, alum, masti, and oak apples, or however much of each you want singly, [and] reduce them into a powder. All these things, having been heated a little in water, let them be prepared together. Put some of this confection in the opening which leads into the womb<sup>189</sup>.

Du côté des hommes, en revanche, on constate que les attentes sont plus minimes. Pourtant ces derniers n'étaient pas totalement indifférents à leur apparence physique et étaient également sujets aux critères de beauté et aux stéréotypes de la seconde moitié de la période médiévale<sup>190</sup>. Les hommes sont en effet attentifs à leur pilosité et à l'état de leur peau. D'après Laurence Moulinier-Brogi, toutes traces d'un teint sujet aux aléas du temps sont directement considérées comme inesthétiques : « Mondeville les prend donc en compte et énumère les maux, « les laideurs », selon ses propres termes, dont pouvait souffrir l'épiderme masculin : « la rougeur excessive ; la blancheur superflue ; la brûlure par le soleil, le vent, etc. ; une couleur sombre ou laide ; des poils contre nature, et la rareté de la barbe »<sup>191</sup>. Malgré cette plus grande discrétion, on ne peut nier une certaine représentation de l'idéal de beauté de l'homme médiéval d'Occident. D'ailleurs, Raphaela Averkorn précise que l'homme doit aussi être « beau », notamment à travers un corps bien musclé et un teint clair, de même que celui de la femme<sup>192</sup>. On décèle une première justification de cet intérêt important pour la pratique de la cosmétique et le succès des traités. La beauté physique est indissociable de la vie mondaine et constitue un véritable outil d'affirmation de soi dans la communauté, au même titre que le vêtement. À ce titre, rappelons que « chez Henri de Mondeville, les parties du corps sont volontiers décrites comme des parures, comme si le vêtement, marque du social, était sollicité pour décrire

<sup>189</sup> Green, *The Trotula*, p. 123.

<sup>190</sup> Averkorn, « Les nobles, sont-ils toujours beaux ? », p. 27-44.

<sup>191</sup> Moulinier-Brogi, « Soins du corps à la cour de France », p. 10.

<sup>192</sup> Averkorn, « Les nobles, sont-ils toujours beaux ? », p. 27-44.

les secrets du corps : la peau est décrite comme vêtement, les membranes intérieures comme des linges, et l'intérieur du corps comme un enveloppement de tissus, emboîtement qui font de l'architecture générale du corps une large métaphore sociale »<sup>193</sup>. Le corps semble s'imposer comme un élément à part entière du processus de construction identitaire de par son rôle nouveau au sein des relations sociales<sup>194</sup>. Finalement, Georges Duby démontre cette même caractéristique : « il est incontestable que la beauté physique compta de plus en plus au cours de ces siècles parmi les armes dont disposait l'identité personnelle pour s'affirmer au sein du collectif »<sup>195</sup>.

Laurence Moulinier-Brogi affirme à ce titre que cette différence peut être expliquée, tout du moins en partie, par le fait que les hommes pouvaient être rapidement sujets à la critique s'ils avaient trop à cœur d'entretenir leur aspect physique<sup>196</sup>. Dès le XIIe siècle, la beauté semble se présenter comme une valeur importante dans la construction et la perception du statut social, et particulièrement chez les femmes. Pour les hommes, en revanche il est plutôt question de l'honneur, défini et mesuré en fonction des vertus et des valeurs morales<sup>197</sup>. En définitive, et outre l'influence des Pères de l'Église, la beauté, et les soins du corps qui s'y rattachent, semblent également soumis à une pression sociale importante.

---

<sup>193</sup> Régnier-Bohler, « Fictions », dans Duby dir., *Histoire de la vie privée*, p. 359

<sup>194</sup> Moulinier-Brogi, « Soins du corps à la cour de France », p. 31-50 ; Cabré, « Beautiful Bodies », p.122.

<sup>195</sup> Duby, *Histoire de la vie privée*, p. 520.

<sup>196</sup> Moulinier-Brogi, « Soins du corps à la cour de France », p. 13.

<sup>197</sup> Cabré, « Beautiful Bodies », p. 122.

## CHAPITRE III

### Les pratiques et les routines de soins de beauté au quotidien

À travers les deux précédents chapitres du mémoire, nous avons pu mettre en lumière les origines et les aspects théoriques de l'élaboration de la cosmétique médiévale. Un dernier pan reste encore à explorer : les éléments pratiques qui caractérisent ses soins de beauté et leur intégration dans la sphère quotidienne privée. Selon l'historien Georges Duby, la pratique de la cosmétique s'inscrit d'emblée dans un cadre d'hygiène, d'esthétique et de sociabilité : « La toilette est une première et bonne occasion de se rencontrer : toilette des enfants par la mère [...], toilette aussi des grandes personnes, ni toujours solitaire ni réservée au petit matin. Il est normal que la femme aide aux ablutions de son mari. Les matrones prient les domestiques de les habiller, de les maquiller, de les laver (au moins quant aux pieds) [...] »<sup>198</sup>. En outre, Laurence Moulinier onfirme le succès de la cosmétologie auprès des populations fortunées, mais également de l'intérêt qu'elle suscite chez de nombreux médecins et chirurgien comme Guy de Chauliac, Henri de Mondeville, Richard de Morins ou encore Aldebrandin de Sienne<sup>199</sup>. Ceci fait d'ailleurs écho aux propos de Georges Duby qui évoquait déjà le rôle des médecins en cosmétique : « chez Mondeville, le monde des femmes s'active et se transmet des recettes

---

<sup>198</sup> Duby, *Histoire de la vie privée*, p. 359.

<sup>199</sup> Moulinier-Brogi, « Soins du corps à la cour de France », p. 31-50.

de séduction, épilatoires divers [...] pratiques qu'il semble préférable de ne pas mentionner, fût-ce dans l'intimité conjugale »<sup>200</sup>.

La pratique de la cosmétique, rattachée à la médecine, s'imprègne de cet « art de bien vivre » au même titre que la diététique ou l'hygiène, dont les conseils sont généralement appliqués chaque jour et notamment « choisir une alimentation mesurée, [...], se préserver des infections, [...] » et qui proviennent des théories gréco-romaines et arabes<sup>201</sup>. Cette dernière partie du mémoire a pour objectif de comprendre comment les routines de soins et d'embellissement se sont construites au fil de la deuxième moitié du Moyen Âge. Pour ce faire, plusieurs éléments doivent être pris en considération : l'intégration des conseils et des recettes dans le cadre privé, le rapport entre la parure et l'hygiène, la place de cette pratique dans le quotidien et les caractéristiques temporelles, le rapport aux autres et l'accès aux produits et aux savoirs.

### **3.1 Soins et la parure des cheveux**

Les soins des cheveux et des poils constituent une des premières préoccupations de la tradition cosmétologique de même qu'un important critère de beauté. Plus précisément, entre le XIIe et le XVe siècle, la chevelure caractérise un « élément important de la conscience de soi et de la représentation de la personne »<sup>202</sup>. À la lecture des traités de cosmétique et d'hygiène, on retrouve la même tendance que dans la littérature romanesque qui fait de la chevelure un élément primordial de la féminité et de

---

<sup>200</sup> Duby, *Histoire de la vie privée*, p. 359.

<sup>201</sup> Jacquart et Micheau, *La médecine arabe*, p. 84.

<sup>202</sup> Duby, *Histoire de la vie privée*, p. 361.

l'identité de genre qui doit répondre à diverses normes esthétiques capillaires<sup>203</sup>. La profusion des recettes et des conseils pour prendre soin de ses cheveux, de même que pour les embellir ou en modifier l'aspect, témoigne de leurs rôles dans la mise en place de ces représentations du genre et de l'esthétisme.

### 3.1.1 *La chute et la pousse des cheveux : traitements et routines de beauté*

Une des récurrences les plus significatives dans les méthodes de soins capillaires concerne le traitement de l'alopécie, un trouble de la santé caractérisé par la chute des cheveux. De prime abord, on constate que le vocabulaire est généralement moins marqué par le genre dans ce type de texte. En effet, les hommes sont eux aussi touchés par ce problème et vont, par conséquent, chercher à le corriger, de même que les femmes. L'aspect de la chevelure s'adresse à un pan plus large de la population aisée entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle. On retrouve très souvent cette thématique dans la plupart des traités de cosmétique, tels que *L'Ornement des Dames* et le *Trotula*, mais également dans les écrits médicaux, pharmacologiques ou encore les régimes de santé tel que *Le Régime du Corps de Maître de Sienne*. On comprend que les traitements proposés relèvent de méthodes de soins variées : médicales, esthétiques et diététiques<sup>204</sup>. Par exemple, dans le *Trotula*, les recettes pour lutter contre l'alopécie peuvent être considérées comme des traitements médicaux, plutôt que cosmétologiques. Cela étant, à la différence de *L'Ornement des Dames* qui s'inscrit dans une thématique exclusivement esthétique, le *Trotula* possède la

---

<sup>203</sup> Martijn Rus, « La chevelure au Moyen Âge : marque du même, marque de l'autre », dans *La chevelure dans la littérature et l'art du Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, (2004), p. 385-391.

<sup>204</sup> « [...] un bon médecin selon Hippocrate doit pouvoir répondre à toutes les questions sur le corps, les traités de chirurgie incluent un certain nombre de recettes pour embellir, qu'il s'agisse de fards, de dépilatoires, d'onguent mamillaires ou de teintures pour les cheveux, voire de pommades à base de verre pilé, d'astringents et de colorants qui permettent de simuler la virginité », Duby, *Histoire de la vie privée*, p. 591.

particularité de compiler un *Ornatu* à un traité de médecine et un autre de gynécologie. Cependant, il convient de préciser que ce type écrit ne fait pas nécessairement référence aux autres pratiques scientifiques qui concernent ce trouble capillaire, c'est-à-dire qu'ils ne s'éloignent que rarement de la dimension d'embellissement à laquelle ils adhèrent à l'origine. Les traités de cosmétique tendent à une application plus rapide et concrète dans la résolution d'un problème spécifique, plutôt qu'à une modification du style de vie que peuvent engendrer les recommandations issues des régimes de santé et de diététique.

C'est le cas du *Régime du Corps* qui se distingue par son aspect plus largement théorique dans les définitions des aliments et des substances que son auteur propose et ayant un impact sur l'état général de la chevelure. Plus précisément, il définit lesquels sont bons ou mauvais pour accroître la pousse, conserver la beauté ou *a contrario* pouvant en altérer l'aspect. D'ailleurs, Aldebrandin entreprend d'emblée de décrire la complexion des cheveux et comment en prendre soin pour se prévenir de diverses maladies et parasites. D'après lui, les cheveux sont de nature chaude et sèche à la racine et poussent à partir de petites cavités du crâne ou « piertruits » (ou du reste du corps si l'on s'intéresse à la pilosité en général), considérées comme des parties plutôt visqueuses. D'après lui, la chute des cheveux peut aussi être due à plusieurs facteurs, mais démarre dans tous les cas de la racine :

Or, commençon dont premierement des caviaus, et jasoit ce que li cavel ne soient membre à parler soutilment, mais soient por le cors enbielir, si vous aprenderons comment on doit garder les caviaus k'il ne chient et comment vous leur porrés douner bele couleur. Sachiés tot vraiment ke li cavel sont engenré d'une matere fumeuse caude et seche que li nature cache fors jusques au cuir de la char, et ist par les petruis du cors de si faite matere wischeuse engenrent le poil et li cavel. Et por ce ke puisqu'il engenre, par maintes ochisons puent chaïr, si com par le defaute de le matere fumeuse ke nous vous avons dit dont il s'engenrent et nourrissent, ou que c'est par le piertruis dont il

vienent de estre trop ouvert ou trop clos, car quant il sont trop ouvert, li fumee en va trop hors et quant il sont trop clos, li fumee n'en puet issir. Et ne mie tant seulement por cest ochison puent li cavel caïr, mais por le matere venimeuse ki mengue et desront les materes de chaviaus, si com par maladies ke phisque apele allopitia, tyriasis, ophiasis et autres assés<sup>205</sup>.

Par la suite, Aldebrandin évoque les éléments médicaux qui sont habituellement à l'origine de la perte des cheveux, qu'il nomme déjà « allopitia » (ou encore « tyriaisi » et « ophiasis »), c'est-à-dire l'alopecie, considérée comme une maladie ou un trouble de santé au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>206</sup>. En outre, il précise que ce problème peut aussi être la conséquence ou le symptôme d'autres maladies, de la mauvaise qualité des « cavités » (du cuir chevelu), d'une malnutrition, d'un manque de sommeil ou encore un signe de vieillesse :

De prendre garde que li cavel ne cient par tels ocuisons n'est mie notre ententions. Mais des autres .iij. Ochisons, si com par defaute de matere et por le malvaistié des piertruis, vous dirons comment li defaute de le matere avient, si com par avoir petit à mengier, et souffrir grant faim, et par trop villier, et par avoir longues maladies<sup>207</sup>.

Dans cette perspective, on peut imaginer que les demandes et les routines de soins capillaires, mais également du reste du corps, sont nombreuses et variées. De plus, certains traités, tel que l'*Ornement des Dames*, n'offrent pas ou peu d'explications concernant l'origine de cette chute des cheveux. Dans ce traité, l'auteur propose une description assez générale et peu détaillée de l'alopecie au début du texte. Il n'emploie que peu de termes médicaux et conserve un vocabulaire simple et accessible, puisqu'il ne s'adresse pas à des médecins, mais à des femmes nobles. Dans l'exemple qui suit, il aborde notamment le rôle de la fièvre sans approfondir davantage l'aspect médical.

<sup>205</sup> Landouzy et Pépin, *Le Régime du Corps*, p. 85-86.

<sup>206</sup> *Ibid.*, p. 85-86.

<sup>207</sup> *Ibid.*, p. 86.

L'évocation d'une mauvaise complexion (« une trop grande chaleur du corps ») ou d'un problème de peau est assez succincte :

Grant encumbrement vent suvent as chevoilz : a la fiet chént, a la fiet les manjuent verms, a ;a fiet chanisent devant lur tens, a la fiet ne volent creistre, et muz autres dunt dirun après. Cumn chevoilz chént, u ceo est pur trop grand chalur, cum après fefre agüe, u pur ceo que les racines sunt purries, cum en meseus, u pur ceo que les pertus sunt trop larges par unt il pendent. Par cest mecine les frez creistre<sup>208</sup>.

L'auteur du traité nous propose ensuite deux recettes d'onguents permettant d'empêcher la chute des cheveux et qu'il suggère d'intégrer à la toilette quotidienne avec des gestes à répéter le matin et le soir :

Pernez roses u vertes u secches et mirte et planteine et escorche de glan et de chastanies, si les bulliez en eve de pluie et de cel eve lavez le chef al matin et au seir. Jeo vi une dame en Pulie que chascun an perdi les chivouz. Trote de Salerne les medicinat en ceste manere : ele prist nele et arst et l'escorche de sauz et la foille de fier et cendre de chastanie et de vinie et de euforbe, sil destempra od olive et, quant le chef fu lavé de eve de pluie, uinst quatre fiet. Unche puis ne chaïrent les chevoilz<sup>209</sup>.

Cet extrait témoigne de l'aspect très pratico-pratique de la cosmétique médiévale<sup>210</sup>. On peut retrouver les propriétés des substances utilisées dans divers traités de pharmacies, livres de simples et régimes de santé, notamment *Le Régime du Corps* où

<sup>208</sup> « Il arrive souvent grand dommage aux cheveux : tantôt ils tombent, tantôt la vermine les ronge, tantôt ils blanchissent avant leur temps, tantôt ils ne veulent pas pousser, et bien d'autres maux dont nous parlerons plus loin. Quand les cheveux tombent, c'est par suite d'une trop grande chaleur du corps, comme après une fièvre aiguë, ou parce que les racines sont pourries, comme chez les lépreux, ou parce que les pertuis par où ils pendent sont trop larges. Vous les ferez croître au moyen de ce remède ». Ruelle, *L'Ornement des Dames*, p. 35-37.

<sup>209</sup> « Prenez des roses fraîches ou séchées, du myrte, du plantain et de l'écorce de glands et de châtaignes, bouillez-les dans de l'eau de pluie et, au moyen de cette eau, lavez la tête matin et soir. [...] Trote de Salerne les soigna de cette manière : elle prit de la nielle, qu'elle calcina, de l'écorce de saule, des feuilles de figuier et de la cendre de châtaigne, de vigne et d'euphorbe ; elle fit macérer le tout dans de l'huile d'olive et, après que la tête fut lavée d'eau de pluie, elle la frotta quatre fois de cette préparation. Depuis lors les cheveux ne tombèrent plus jamais ». *Ibid.*, p. 35-37.

<sup>210</sup> L'évocation des méthodes de Trotula de Salerne est certainement mensongère puisque Trotula de Salerne a vécu au XI<sup>e</sup> siècle. L'auteur de *L'Ornement des Dames* (produit au XIII<sup>e</sup> siècle) n'a donc pas pu la côtoyer et il est plus probable qu'il rapporte ici une recette italienne transmise par d'autres (médecins, utilisatrices, etc.).



sont utilisés l'euphorbe, l'écorce de châtaignes et de saule, l'huile d'olive ou encore le myrte pour le soin des cheveux et les colorations. L'huile d'olive est d'ailleurs souvent employée comme un liant pour la fabrication d'onguent, et dès l'Antiquité Dioscoride lui attribuait déjà des propriétés empêchant la chute des cheveux<sup>211</sup>. Avoir de beaux et longs cheveux constitue un marqueur important de bonne santé et de féminité. De plus, on les préfère épais, fournis et blonds. C'est pourquoi dans les recettes pour faire pousser les cheveux les médecins ajoutent diverses plantes ou substances visant à les épaissir et parfois à les colorer. Aldebrandin de Sienne recommande par exemple d'appliquer une poudre à base d'orpiment et d'huile d'olive<sup>212</sup>. Cela étant, il n'est pas si courant de voir des représentations de femmes aux cheveux défaits. En effet, la longue chevelure est souvent bien coiffée en signe de sagesse et de bonne morale<sup>213</sup>. Les cheveux libres possédant un caractère trop érotique pour l'Église, les femmes préféreront les lâcher dans l'intimité du foyer. Quant aux cheveux mal peignés, ils ne sont pas nécessairement perçus comme marqueur d'un bon état de santé (physique ou mentale) : « ainsi les tresses, souvent louées pour leur longueur, peuvent devenir architecture. [...] Par contre les cheveux dénoués ont forte valeur érotique. [...] lorsque les cheveux défaits sont hirsutes, ils signifient la tristesse »<sup>214</sup>.

Pourtant, les soins des cheveux ne se résument pas uniquement à des recettes pour les faire pousser, les épaissir ou les garder sains de toutes sortes de parasites comme les poux ou la teigne. On dénote, dans la pratique cosmétique médiévale, un grand intérêt pour des changements plus ou moins importants de la chevelure, c'est-à-dire la teinture

---

<sup>211</sup> Voir glossaire : huile d'olive.

<sup>212</sup> « [...] prendre orpiment et faites pourre et mellés à oile d'olive et oignés les caviaus : che fait les caviaus crespés et espès. ». Landouzy et Pépin, *Le Régime du Corps*, p. 87.

<sup>213</sup> Duby, *Histoire de la vie privée*, p. 363.

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 363.

des cheveux. Les techniques de coloration capillaires se révèlent particulièrement nombreuses dans les routines cosmétologique quotidiennes, pour correspondre le plus possible des canons de beauté médiévaux.

### *3.1.2 La parure et la coloration des cheveux*

Les soins et les traitements pour entretenir de beaux cheveux et lutter contre leur chute sont davantage assimilés à la sphère médicale et esthétique. Les modifications plus ou moins radicales qu'engendrent les colorations capillaires correspondent quant à elles à une pratique purement cosmétologique. Cette forme de parure ne semble être investie que d'un rôle superficiel et esthétique puisqu'il n'est pas nécessairement question de guérir d'une maladie, mais bien de changer l'aspect du corps pour l'embellir ou tout du moins bien paraître. Cependant, on peut émettre une légère nuance au sujet de la coloration des cheveux blancs ou gris, considérés au Moyen Âge comme un signe de vieillesse et de décrépitude, ou, plus largement d'une santé déclinante<sup>215</sup>.

Au cours du chapitre précédent, nous avons établi que, dans les représentations de la beauté féminine au Moyen Âge, la chevelure blonde semble être un idéal à atteindre, le canon ultime de la beauté parfaite. On constate qu'il existe une pléthore de recettes et de conseils, plus variés les uns que les autres, pour changer la couleur de ses cheveux, généralement en blond, mais pas uniquement. Voici une des recettes que propose l'auteur de *L'Ornement des Dames* pour avoir des cheveux blonds :

---

<sup>215</sup> Park, « Birth and Death », p. 17.

Si vus volez faire les chevouz gaudnes et espés, pernés la lesarde verte  
et coupez la cue et la teste et quisez en olie laurin et ungniez les  
chevouz<sup>216</sup>.

Outre le caractère insolite de l'utilisation de lézards, l'intégration de l'orpiment peut également surprendre. Il s'agit en effet d'un dérivé de l'arsenic au caractère très toxique et il constitue pourtant l'élément clé de la coloration, le dosage doit donc être respecté à la lettre pour éviter tout risque d'accident<sup>217</sup>. En outre, ses propriétés corrosives sont connues au Moyen Âge comme pouvant faire tomber cheveux et poils. Il est pourtant un pigment jaune doré efficace et très utilisé depuis l'antiquité dans de nombreuses recettes de teintures, prenant le dessus sur la dangerosité potentielle de ce minéral<sup>218</sup>. Trotula nous propose de cuire du miel liquide (« ayant la consistance d'un *cerotum* ») avec du vin blanc, ce qui permettrait d'avoir les cheveux dorés<sup>219</sup>. Elle préconise également, dans une autre recette, d'utiliser de l'écorce de buis, des fleurs de genêts, des crocus et des jaunes d'œufs, le tout cuit ensemble<sup>220</sup>. Le genêt semble tout à fait courant dans ce type de procédé, bien qu'il soit connu comme étant une plante relativement toxique et pouvant nuire à l'estomac si elle est ingérée en grande quantité ou mal préparée<sup>221</sup>. Le genêt est également recommandé par Aldebrandin dans son *Régime* pour la préparation d'une autre recette pour teindre les cheveux en blond :

---

<sup>216</sup> « Si vous voulez rendre les cheveux blonds et fournis, prenez des lézards verts, enlevez la queue et la tête, faites cuire dans de l'huile et servez-vous de celle-ci pour oindre les cheveux » Ruelle, *L'Ornement des Dames*, p. 43.

<sup>217</sup> Frédéric Obringer, *L'aconit et l'orpiment, Drogues et poisons en Chine ancienne et médiévale*, Fayard, 1997, 329 p.

<sup>218</sup> Voir glossaire : orpiment.

<sup>219</sup> « Likewise, cook down dregs of white wine with honey to the consistency of a cerotum<sup>13</sup> and anoint the hair, if you wish to have it golden. ». Green, *The Trotula*, p. 115.

<sup>220</sup> « For making the hair golden. Take the middle bark of boxwood, flower of broom, crocus, and egg yolks, and cook them in water. Collect whatever floats on top, and [with this] anoint the hair. ». *Ibid.*, p. 116.

<sup>221</sup> Voir glossaire : genêt.

Se vous volés les caviaus faire biaux et gaunes, si prendés fleurs de genieste et fleurs d'ongle cabeline, et les faites cuire en lessive, et les coulés, et en faits vo tieste laver ; et encore prendés orpiment et faites pourre, et mellés à oile d'olive, et oigniés les caviaus : che fait les caviaus crespés et espès ; et encore, safrans, alcanne cuit en lessive fait les caviaux rouges<sup>222</sup>.

Enfin, dans le but de teindre et d'éclaircir les cheveux, on trouve également dans ces traités des recettes pour les rendre blancs. Par exemple, après une recette pour blondir les cheveux, Trotula conseille d'appliquer du lait de chèvre mélangé à de l'aigremoine afin d'éclaircir d'avantage, voire de blanchir complètement la chevelure<sup>223</sup>. Aldebrandin recommande quant à lui une méthode de fumigation à base de souffre<sup>224</sup> : « Si vous les volés blanchir, prendés fiens d'aronde et semence ravene et .i. pau de soufre, et en faites poure, et le destemprés en vin aigre et à amer de vache, et oigniés le tieste, mais qu'il soient enfumé devant de fumee de souffre »<sup>225</sup>.

Bien que la chevelure blonde soit la plus prisée des femmes à partir du XIIe siècle, d'autres tons capillaires semblent également être appréciés. L'historienne Montserrat Cabré évoque d'ailleurs le caractère non normatif, voire contradictoire, des traités de cosmétique envers les canons de beauté médiévaux<sup>226</sup>. Le roux, moins présent dans la littérature romanesque et la poésie, est malgré tout présent dans les différentes méthodes de colorations proposées par les médecins et de manière suffisamment significative pour nous interpeler<sup>227</sup>. On retrouve plusieurs recettes d'onguents pour obtenir ce type de coloration. Dans *L'Ornement des Dames*, voici ce que nous propose l'auteur :

<sup>222</sup> Landouzy et Pépin, *Le Régime du Corps*, p. 87.

<sup>223</sup> « For the same, agrimony ground with goat's milk is good. » Green, *The Trotula*, p. 116.

<sup>224</sup> Voir glossaire : souffre.

<sup>225</sup> Landouzy et Pépin, *Le Régime du Corps*, p. 88.

<sup>226</sup> Cabré, « Beautiful Bodies », p. 127.

<sup>227</sup> Dumas, « Le soin des cheveux et des poils », p. 129-141, para. 10.

Les chevouz frez ruges en ceste manere : pernez brasil et faites puldre,  
et guarance *item*, et quisez ensemble en blanc eisil et lavez la teste de  
bone lexive et, quant les chevouz serunt secchés, lavez de cest eisil. Si  
vu les volez faire mult ruges, ajustez treis deners pesant de sanc de  
dragun<sup>228</sup>.

Entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, il est également possible de colorer ses cheveux en châains ou de les foncer encore davantage pour avoir une chevelure noire. Ces couleurs sont plus rarement mises en avant dans les représentations romanesques de la beauté, pourtant il existe de nombreux onguents ou décoctions dans les traités de cosmétique, suffisamment pour témoigner d'un certain engouement de la part du public ciblé. De plus, cela témoigne à nouveau de l'influence de la cosmétologie arabe qui valorisait les cheveux noirs dans ses canons de beauté<sup>229</sup>. Les ingrédients qui composent les recettes varient souvent, mais il s'agit généralement d'onguents nécessitant un temps de pose plus ou moins long en fonction de la teinte désirée. En outre, les noix, leurs coquilles et les jus ou les poudres à base de noix sont presque toujours utilisés comme pigment brun ou noir notamment dans la fabrication d'encres noires<sup>230</sup>. Par exemple, Trotula conseille de faire bouillir du jus de noix mélangé à de la poudre de galanga (une épice importée du Moyen-Orient)<sup>231</sup>, et d'appliquer ensuite ce mélange sur les cheveux<sup>232</sup>. L'auteur de *L'Ornement des Dames* évoque également les recettes de Trotula et propose également d'utiliser des noix sous différentes formes dans un mélange qui devra être laissé posé un certain temps :

<sup>228</sup> « Vous rendrez les cheveux roux de cette manière. Prenez du brésil et réduisez-le en poudre, faites de même avec de la garance et cuisez ensemble l'un et l'autre dans du vinaigre blanc. Lavez la tête avec une bonne lessive et, une fois les cheveux séchés, lavez-les avec ce vinaigre. Si vous voulez que les cheveux deviennent très roux, ajoutez trois deniers-poids de sang-dragon ». Ruelle, *L'Ornement des Dames*, p. 45.

<sup>229</sup> Jacquart et Micheau, *La médecine arabe*, p. 80-81.

<sup>230</sup> Monique Zerdoun Bat Yehouda, *Les encres noires au Moyen Âge (jusqu'à 1600)*, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 2003, p. 14, 16-21 ; voir glossaire : noix.

<sup>231</sup> Voir glossaire : galanga.

<sup>232</sup> « Likewise for the same. Mix powder of galangal with juice of a walnut and make it boil and anoint [the hair] ». Green, *The Trotula*, p. 116.

Jeo vi Trote teindre les chevouz issi : ele prist ruil de fer et galles et l'esorche de nugauges et alum et bulli en eisil et puis cola et lava la teste de eve et puis de cel eisil et lia bien les chevouzs d'une guimpe dous jurs et dous nuiz, et pois esteint les chevouz neirés<sup>233</sup>.

Dans *Le Régime du Corps*, Aldebrandin utilise également du brou de noix (« prendés achacie et escorce de nois vers, et les destemprés en vin aigre, et oigniés le teste. ») mais ajoute à sa préparation de l'huile d'olive et du lait d'ânesse afin de nourrir et de protéger les cheveux<sup>234</sup>. D'ailleurs Aldebrandin s'inspire et copie parfois des recettes issues des pratiques arabes d'Avicenne, de Johannitius ou encore de Rhazès<sup>235</sup>. Il n'est pas surprenant d'y retrouver des similitudes avec certaines recettes proposées par Trotula qui transmet elle aussi une grande partie du savoir médical et cosmétique arabe depuis l'Italie puis dans le reste de l'Occident médiéval au XIIe siècle. On constate notamment que tous deux proposent l'utilisation du henné pour la coloration des cheveux, de même que dans *l'Ornement des Dames*. La méthode est simple, il suffit de mélanger le henné à diverses poudres colorantes et un liant liquide (pouvant être de l'huile d'olive, des jus à base de noix ou d'alun, etc.) afin d'obtenir des nuances de roux, de brun ou de blond, plus ou moins prononcées. Trotula recommande de mélanger le henné avec du sang-dragon et plusieurs sortes de noix puis de laisser poser la préparation sur les cheveux pendant au moins deux jours afin d'obtenir une coloration durable et intense<sup>236</sup>. Aldebrandin, quant à lui, mélange du safran au henné pour obtenir une couleur rousse ou des écorces de noix

<sup>233</sup> « J'ai vu Trote teindre les cheveux comme ceci. Elle prit de la rouille de fer, des noix de galle, du brou de noix et de l'alun, et elle les fit bouillir dans du vinaigre. Ensuite elle passa la décoction et lava la tête avec de l'eau, puis avec le vinaigre recueilli. Elle couvrit bien les cheveux d'une guimpe durant deux jours et deux nuits. Et après cela, ils étaient d'un brun tirant sur le noir ». Ruelle, *L'Ornement des Dames*, p. 47.

<sup>234</sup> « Se vous les volés faire noirs,. Encore, lais d'anesse norrist les cheviaus ; encore, alcanne et gales destemprés en oile d'olive en nourrist les chaviaus ». Landouzy et Pépin, *Le Régime du Corps*, p. 88.

<sup>235</sup> Dumas, « Le soin des cheveux et des poils », p. 129-141, para. 3.

<sup>236</sup> Green, *The Trotula*, p. 115.

(ou du brou de noix) pour du brun ou du châtain<sup>237</sup>. En outre, il précise que cette coloration doit être réalisée le soir et de laver les cheveux le lendemain. L'utilisation du henné semble assez répandue, mais relativement contraignante à cause des longs temps de pose qu'il requiert.

Pour les hommes, l'état de la chevelure et de la barbe est également prise en compte, à tel point qu'ils leur étaient possible d'utiliser de fausses barbes, comme l'affirme Montserrat Cabré<sup>238</sup>. Le henné était aussi utilisé par la gent masculine pour se teindre la barbe ou les cheveux gris. Cependant les traités que nous avons retenus pour ce mémoire ne proposent pas de soin ni de recette spécifiquement masculine. Georges Duby précise quant à lui que « les hommes limitent ces soins aux grandes suées sportives, aux ablutions et au massage qui s'ensuit, à l'office du peigne et du ciseau pour les cheveux et la barbe selon les canons de la mode – qui changent autant que le costume, les portraits sont là pour nous en convaincre »<sup>239</sup>. Somme toute, on peut retenir que la parure des cheveux et les méthodes de soins constituent autant un critère de beauté pour les hommes et les femmes qu'un outil de construction identitaire. Dans cette dimension, Annie Cazenave, qui évoque cette notion, stipule que « chacune obéit à sa condition. La paysanne porte coiffe, les cheveux libres sur les épaules désignent l'enfant et la jeune fille, la femme noble ou riche apporte à ses cheveux le même soin qu'à sa toilette, elle les tresse, les orne de perles et de rubans, pose sur eux le couvre-chef à la mode, enfin, arbore une couronne d'or »<sup>240</sup>.

<sup>237</sup> Landouzy et Pépin, *Le Régime du Corps*, p. 87-88.

<sup>238</sup> Cabré, « Beautiful Bodies », p. 127.

<sup>239</sup> Duby, *Histoire de la vie privée*, p. 590-591.

<sup>240</sup> Annie Cazenave, « La coiffure comme marque d'identité », dans *La chevelure dans la littérature et l'art du Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, (2004), p. 59-68, para. 3.

Enfin, les nobles dames du Moyen Âge pouvaient également appliquer quelques autres conseils présents dans la littérature cosmétique pour se parfumer la chevelure. Il s'agit d'un autre moyen de parfaire sa mise en beauté et Trotula propose à cet effet d'utiliser diverses substances odorantes réduites en poudre à appliquer sur les cheveux :

But when she combs her hair, let her have this powder. Take some dried roses, clove, nutmeg, watercress, and galangal. Let all these, powdered, be mixed with rose water. With this water let her sprinkle her hair and comb it with a comb dipped in this same water so that [her hair] will smell better. And let her hair make furrows in her hair and sprinkle on the above-mentioned powder, and it will smell marvelously.<sup>241</sup>

Dans ce type de recette, on retrouve des substances très parfumées comme le musc, les clous de girofle, ou encore des fleurs telles que la rose<sup>242</sup> : « Also, noblewomen should wear musk in their hair, or clove, or both, but take care that it not be seen by anyone. Also the veil with which the head is tied should be put on with cloves and musk, nutmeg, and other sweet-smelling substances »<sup>243</sup>.

En résumé, on doit retenir que les soins apportés aux cheveux entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle correspondent à une part importante des routines de soins et d'embellissement, en particulier chez les femmes. De plus, la majorité des recettes proposées dans les traités visent à faire pousser la chevelure, à l'épaissir et à l'entretenir quotidiennement dans le but de conserver brillance, longueur et douceur. Les colorations capillaires, quant à elles, sont généralement davantage portées vers la modification de l'aspect de la chevelure. Elles se caractérisent comme un artifice de beauté, bien que les recettes soient parfois agrémentées de soins médicaux (contre les poux, la teigne ou encore l'alopécie). Ces recettes constituent d'excellents témoins des représentations de la

<sup>241</sup> Green, *The Trotula*, p. 114-115.

<sup>242</sup> Voir glossaire : musc ; clou de girofle ; rose.

<sup>243</sup> Green, *The Trotula*, p. 115.



beauté et des routines d'embellissement jusqu'au XVe siècle ainsi que de l'héritage des soins de beauté issus de l'Antiquité et du Moyen-Orient.

### 3.2 Soins du visage et du corps

Outre l'embellissement et les soins des cheveux, les routines de mise en beauté comprennent d'autres normes et procédés qui reflètent les représentations de beauté médiévale au sein de la société. Les soins du corps et du visage, de même que leur parure, marquent la seconde étape du processus de mise en beauté, en particulier pour les femmes. À ce titre, Montserrat Cabré nous rappelle que la littérature des soins possède une grande variété de méthodes pour modifier, améliorer ou garder la beauté du corps tout en restant sujette à une importante distinction sexuelle et genrée<sup>244</sup>.

#### 3.2.1 Les soins du visage et l'hygiène de la bouche

##### *L'embellissement du visage : le teint et le maquillage*

Au XIe siècle, Trotula aborde la question des soins et de la parure du visage à travers une certaine forme de hiérarchisation des critères de beauté. En effet, elle stipule qu'il convient d'orner le visage après avoir pris soin de sa chevelure : « After beautifying the hair, the face ought to be adorned, [because] if its adornment is done beautifully, it embellishes even ugly women »<sup>245</sup>. La parure et les soins du visage viennent parfaire le rituel d'embellissement entamé avec l'entretien des cheveux et la coiffure au cours de la toilette quotidienne. Le teint est un des éléments essentiels de cette routine puisqu'il est important d'avoir une carnation pâle, sans ride, ni tâche, bouton ou rougeur. Pour avoir un

<sup>244</sup> Cabré, « Beautiful Bodies », p. 121-139.

<sup>245</sup> Green, *The Trotula*, p. 117.

« beau teint » l'auteur de *L'Ornement des Dames* se réfère aux savoirs de Trotula et propose cette méthode :

Autre fist ele a colurer la face : ele tribla la racine de dragance et de *barba* Aron et destempra od eve et cola et mist altre et cola suvent et puis sechi al soleil et pois prent ele ceruse et destempra od eve buliant et laisat aser et mist altre et laisa sechir al soleil et prist les dous parz de cest et la terce de altre et destempra od eve rose. Et quant ele voleit faire la face blanche, ele lava la face de savun hu de eve hu mie de pain seit destempré enz et puis uins la face<sup>246</sup>.

Dans le même registre, il suggère plusieurs autres recettes très probablement rapportées du Moyen-Orient à partir du XI<sup>e</sup> siècle. En effet, il cite régulièrement une certaine « Sarrasine de Messine », que nous ne pouvons pas identifier avec certitude ni précision, faisant d'elle un témoin de l'efficacité de la recette qu'il propose, comme pour cet onguent à appliquer à la façon d'un masque pour le visage :

La Sarazine de Meschine colura la face issi : ele destempra peis et chiches et puis mist en eve temprer et puis osta l'escorche de tribla et destempra od albus de of u de lait de adnesse, que meins vaut, et sechi al soleil et fist puldre et destempra od eve tedve et lava la face<sup>247</sup>.

Les recettes d'onguents et de lotions ne manquent pas dans les traités, de même que les différentes marches à suivre pour la préparation des poudres et autres produits pour maquiller le visage. Voici le genre de recettes à base de céruse, utilisée comme un

<sup>246</sup> « Elle préparait une autre recette pour donner un beau teint. Elle broyait de la racine de serpentinaire et de pied-de-veau, délayait dans de l'eau et passait le mélange. Elle remettait de l'eau à plusieurs reprises et passait chaque fois. Puis elle laissait déposer et évaporer au soleil. Elle prenait ensuite de la céruse et la délayait dans de l'eau bouillante. Elle laissait reposer [et décantait], remettait de l'eau [et décantait encore]. Elle laissait déposer et évaporer au soleil [le liquide décanté]. Elle prenait deux parties de cette préparation et une de la première et délayait dans de l'eau de rose. Et quand elle voulait donner au visage un teint clair, elle le lavait soit avec du savon, soit avec de l'eau où elle avait délayé de la mie de pain, puis elle oignait le visage [au moyen de l'onguent qu'elle avait préparé] ». Ruelle, *L'Ornement des Dames*, p. 57.

<sup>247</sup> « La Sarrasine de Messine s'y prenait ainsi pour donner des couleurs au visage. Elle mélangeait des pois et des pois chiches et les mettait à tremper dans de l'eau. Après en avoir enlevé la peau, elle les broyait. Elle délayait ensuite dans du blanc d'œuf ou, ce qui donne de moins bons résultats, dans du lait d'ânesse. Elle laissait sécher au soleil, réduisait en poudre, délayait dans de l'eau tiède et employait pour le visage la lotion obtenue ». *Ibid.*, p. 57.

fard blanc et à appliquer sur le visage, que l'on peut retrouver, par exemple, dans

*L'Ornement des Dames* :

Ceruse est blanchet. Isi poez le faire : pernez plateins de plum tenves et pendez en un pot ultre eisil, issi que il ne atuchent a l'eisil, puis coverez bien le pot de arzil hu de past et laissez issi stere nof jurs et puis ostez le cuvercle et reez le blanc od un cutel, et ceo est blanchet. Altre : pernez noeus de pesches sechés al soleil et faites puldre et metez la puldre sur la face ben lavé. Jeo vi une uindre la face de olie de pesches quant ele voleit estre coluré<sup>248</sup>.

Cette manière de procéder étant assez longue et fastidieuse à préparer, l'auteur de *L'Ornement des Dames* en propose ensuite une autre, plus rapide et moins agressive pour la peau puisqu'elle ne contient pas de céruse :

Un blanchet ben legerement poez faire : metez furment mut net en eve quinze jurs et puis triblez et destemplez od eve et colé parmi un drap, la coleure metez al soleil secchir et il devendra si blanc cum neif. Quant le volez mettre sur la face, lavé la face de eve chaude et destemplez ceo od eve rose et metez sur la face et tardez od un drap<sup>249</sup>.

La céruse était déjà répandue pendant l'Antiquité dans la confection de fard blanc. En outre, ses propriétés cicatrisantes étaient bien connues des médecins, de même que sa forte toxicité. La céruse est un carbonate de plomb avéré aujourd'hui comme dangereux pour la peau, mais qui fut pourtant utilisé jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle dans la

---

<sup>248</sup> « La céruse n'est autre chose que du fard blanc. Voici comment vous pouvez l'obtenir. Prenez de minces plaques de plomb et suspendez-les au-dessus d'une certaine quantité de vinaigre, de telle façon qu'elles ne soient pas en contact avec le vinaigre. Fermez pendant neuf jours. Ôtez ensuite le couvercle et raclez le blanc avec un couteau : c'est du fard blanc. Autre recette : prenez des noyaux de pêche séchés au soleil et réduisez-les en une poudre que vous mettrez sur le visage après l'avoir bien lavé. J'ai vu une dame oindre son visage d'huile de noyaux de pêche quand elle voulait aviver son teint ». Ruelle, *L'Ornement des Dames*, p. 57.

<sup>249</sup> « Il y a un fard blanc que vous pouvez faire bien facilement. Mettez du froment bien propre dans de l'eau pendant quinze jours, puis broyez et délayez dans de l'eau. Passez dans une étoffe, laissez déposer et évaporer au soleil. Le fard obtenu sera blanc comme neige. Quand vous voulez l'employer, délayez-le dans de l'eau de rose et étendez sur le visage préalablement lavé d'eau chaude, essuyez ensuite avec une étoffe ». *Ibid.*, p. 59.

confection de poudres et de fards pour le visage<sup>250</sup>. Dioscoride confirme d'ailleurs cette toxicité dans son *Traité sur la Matière Médicale*<sup>251</sup>. On retrouve aussi cette mise en garde au XIIe siècle dans le *Livre des Simples Médecines* de Matthaeus Platéarius qui propose, dans cet herbier, une autre méthode pour farder le visage de manière efficace et sans avoir recours à la céruse, substance qu'il juge trop corrosive pour ce type de soin de beauté :

Arum ou pied-de-veau : pour embellir le visage ou soigner la peau, réduire en poudre très fine des nœuds bien secs et mêler cette poudre à de l'eau de rose. Faire sécher au soleil. Puis mêler à nouveau de l'eau de rose et remettre à sécher au soleil, cela quatre ou cinq fois. On peut alors utiliser la poudre seule ou avec de l'eau de rose : ceci éclaircit et nettoie bien mieux que la céruse. Enfin la poudre de cette herbe ou la poudre de ses nœuds corrode les chairs mortes des plaies.<sup>252</sup>

L'historien Bernard Grillet cite le poète athénien Euboulos (†335 av. J.-C.) qui parle, non sans jugement, des femmes utilisant de la céruse en quantité importante pour parer le visage pendant l'Antiquité grecque : « c'est pour attirer le regard des hommes qu'elles "s'emplâtraient les joues de céruse et s'enduisaient la figure de fard rouge" »<sup>253</sup>. Il affirme ensuite que ces gestes étaient bien établis dans le quotidien à travers des routines que ces femmes (courtisanes et femmes aisées) effectuaient avec leurs servantes. On retrouve enfin dans l'*Ornement des Dames* une recette pour confectionner un fard rouge, témoignant à nouveau d'un certain héritage antique en matière de cosmétologie.

La decocciun de brasil frez en ceste manere : faites puldre de brasil et bulliez en vin des que il seit ruge et puis muliez leinz leine hu cotun

<sup>250</sup> Catherine Delanoë, « Céruse et cosmétiques sous l'Ancien Régime », *Techniques & culture*, n°38, (mars 2002), 21-34.

<sup>251</sup> Voir Glossaire : céruse.

<sup>252</sup> Matthaeus Platearius, *Le Livre des Simples Médecines*, p. 62. ; Voir glossaire : Arum ou pied-de-veau.

<sup>253</sup> Grillet, *Les femmes et les fards*, p. 8-9.

et friez la face quant vus volez. Ceo apellent la gent en Pullie  
"ruvencel"<sup>254</sup>.

Trotula a également élaboré divers onguents et décoctions afin d'apporter de la couleur au visage, spécifiquement quand celui-ci est jugé trop pâle. Rappelons qu'entre le XIIe et le XVe siècle, un visage trop clair est exclu des représentations de beauté puisqu'il signifie un mauvais état de santé. Il est recommandé d'y ajouter une touche de couleur, notamment sur les joues que l'on préférera légèrement rosées dans le but de rappeler le teint frais des jeunes filles. Dame Trote suggère de procéder comme suit :

For making the face red, take root of red and white bryony and clean it and chop it finely and dry it. Afterward, powder it and mix it with rose water, and with cotton or a very fine linen cloth we anoint the face and it induces redness. For the woman having a naturally white complexion, we make a red color if she lacks of redness, so that with a kind of fake or cloaked whiteness a red color will appear as if it were natural<sup>255</sup>.

Cependant, il est conseillé de ne pas avoir la main trop lourde dans l'utilisation des fards. Tout comme un visage trop clair, un teint trop rouge n'est pas non plus souhaité puisqu'il laisserait supposer un déséquilibre humoral et un mauvais état de santé. Quand cela produit, l'auteur de *l'Ornement des Dames* recommande de procéder à une saignée du bras ou des jambes pour éliminer l'excès de sang<sup>256</sup>. Il préconise d'ailleurs de faire de même pour faire disparaître les boutons « qui enlaidissent fort la dame à qui cela arrive », avant d'appliquer une décoction à base d'absinthe, d'alun et de jus de patience<sup>257</sup>. Trotula,

<sup>254</sup> « Voici la manière dont vous ferez la décoction du brésil : réduisez du brésil en poudre, faites bouillir dans du vin jusqu'à ce que ce dernier soit bien rouge, trempez-y de la laine ou du coton et frictionnez le visage quand vous voulez. C'est ce qu'en Pouille les gens appellent du « fard rouge » ». Ruelle, *L'Ornement des Dames*, p. 65-67.

<sup>255</sup> Green, *The Trotula*, p. 100.

<sup>256</sup> « Si la dame est trop ruvente, faites la segner suven del braz u garsir des ganbes et puis de l'unguent que jeo dis desuz de ceruse et de altres choses ; et si ele est padle, d les mescines que jeo ai dit le poez amender ». Ruelle, *L'Ornement des Dames*, p. 65-67.

<sup>257</sup> *Ibid.*, p. 61.

quant à elle, a pour habitude de disposer des sangsues autour du nez, sur les oreilles et sur les omoplates des malades<sup>258</sup>. Quoi qu'il en soit, les rougeurs, les taches de rousseur, les boutons, les rugosités ou encore les rides sont autant d'éléments du visage jugés comme disgracieux puisqu'ils vont à l'encontre d'un teint légèrement clair, doux et lisse, preuve d'un bon état de santé et d'une certaine forme de beauté. C'est pourquoi l'on peut lire dans ces traités plusieurs recettes plus ou moins complexes pour y remédier. Les taches de rousseur sont même considérées comme une maladie de la peau par l'auteur de *l'Ornement des Dames* :

Meint encumbrement vent a la fie a la face, si cum lentilles et muz  
altres maladies. Lentilles en ceste manere osteret : asquanz pernent  
deus ofs de geline et metent en blanc eisil et laissent desche les escales  
seint tendres, puis pernez plein puin de seneveie pudré et destemprez  
od les ofs et od un poi de eisil et colez par mi un drap et de ceo lavez  
la face et laissez tute nuit, , lavez le matin od eve pure. Issi faites  
suvent et les lentilles s'en irunt, mes ne faites ceste mescine a femme  
enceinte, kar ele perdreit l'enfant<sup>259</sup>.

Plus loin dans le traité, il évoque à nouveau la « Sarrasine de Messine » en proposant une autre manière de retirer les taches de rousseur du visage. Il s'agit d'une sorte d'onguent faite à partir de chaux vive, somme toute plus radicale et plus abrasive pour la peau :

La Sarazine de Meschine oste lentilles issi : ele emple un nuvel pot de  
chaux vif, senz eve, et covre bien de sus et qui nof feiz en furnt et fait  
puldre et la puldre de os de secche et destempre od mel et uinst la

<sup>258</sup> Green, *The Trotula*, p. 101.

<sup>259</sup> « Il survient parfois au visage mainte chose désagréable, comme les taches de rousseur et bien d'autres maladies. Vous ferez disparaître les taches de rousseur de cette manière : d'aucuns prennent deux œufs de poule et les mettent dans du vinaigre jusqu'à ce que les coquilles soient amollies, prenez ensuite une bonne poignée de farine de sénévé, délayez avec les œufs et avec un peu de vinaigre et passez dans une étoffe, frictionnez le visage avec cette préparation et laissez-l'y toute la nuit, le matin lavez à l'eau pure. Procédez ainsi de manière répétée et les taches de rousseur s'en iront, mais n'appliquez pas ce remède à une femme enceinte, car elle perdrait l'enfant ». Ruelle, *L'Ornement des Dames*, p. 52-53.

dame en bain de ceo treis feiz et sufre desque il chet parsivir et puis la  
face leve od eve clere<sup>260</sup>.

Pour les médecins médiévaux, l'os de seiche et la chaux vive semblent posséder de nombreuses propriétés cosmétologiques<sup>261</sup>. Leurs vertus blanchissantes font de fait l'unanimité entre le XIe et le XVe siècle, expliquant sans doute pourquoi on les retrouve très souvent dans la littérature cosmétique. Matthaeus Platéarius, dans *Le Livre des Simples Médecines*, fait également mention de leurs utilisations dans les routines de beauté pour le visage, et plus précisément pour le blanchiment et l'entretien des dents et des gencives<sup>262</sup>.

### *Les soins de la bouche et des dents*

L'hygiène buccale est présentée depuis l'Antiquité comme fondamentale pour avoir une belle bouche, des dents blanches et pallier aux mauvaises odeurs. À partir du XIIe siècle, la mauvaise haleine et les dents abîmées sont autant d'éléments à éviter pour correspondre aux canons de beauté. Pour répondre à ce type de demande, Trotula a composé et transmis diverses méthodes de soins pour les dents « noires et mal colorées »<sup>263</sup>. Ce type de recommandations, assez fréquentes dans les traités de cosmétique et de médecine, laisse supposer une certaine récurrence de ce problème d'hygiène dentaire entre le XIe et le XVe siècle, conduisant à un mauvais état des dents (noircissement, tâches et perte des dents). Laurence Moulinier-Brogi rappelle d'ailleurs l'existence, dès le Moyen Âge, des « dents-fausses », des nombreux arracheurs de dents et

<sup>260</sup> « Voici comment la Sarrasine de Messine fait disparaître les taches de rousseur. Elle emplit de chaux vive, sans eau, un récipient qui n'a pas encore servi. Après l'avoir pourvu d'un couvercle bien ajusté, elle le chauffe neuf fois au four. Elle réduit la chaux en poudre, y répand de la poudre d'os de seiche et délaie avec du miel. Avec ce produit, elle oint trois fois la dame dans son bain en attendant, chaque fois, qu'il y ait lieu de continuer. Puis elle lave le visage à l'eau claire ». Ruelle, *L'Ornement des Dames*, p. 55.

<sup>261</sup> Voir glossaire : os de seiche.

<sup>262</sup> Voir Glossaire : os de seiche ; chaux vive.

<sup>263</sup> Green, *The Trotula*, p. 102.

situe les soins dentaires et le blanchiment des dents à la frontière entre « soin et esthétique, entre l'hygiène de la cavité buccale et la beauté de la dentition »<sup>264</sup>. En outre, elle nous rappelle que l'utilisation des dentifrices et des bains de bouche étaient une pratique bien répandue et même préconisée par des personnages tel que Guy de Chauliac ou Hildegarde de Bingen à partir du XI<sup>e</sup> siècle<sup>265</sup>. Guy de Chauliac associait en effet les problèmes de mauvaise haleine à une « corruption d'air sortant du nez de la bouche laquelle est faite quelquefois d'une cause privée au lieu, comme sont corruptions, et pourritures des ulcères du nez, et des gencives, dents et membres voisins. Quelquefois elle se fait de cause communiquée, envoyée de l'estomac, cerveau et poitrine »<sup>266</sup>. Dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, Aldebrandin de Sienne propose une recette de dentifrice dans son *Régime du Corps* qu'il associe à d'autres recommandations d'hygiène et de diététique :

Encore, por les gencives conforter et les dens enblancir, prendés marbre blanc, et coral blanc, et os de seche, et salse gemme, et encens et mastic, de cascun engauement, et en faites pourre deliee, et le metés en .i. sachet de toiles et en frotés les dens, et lavés de vin, et apriès, les frotés d'un drapiel d'escarlate.<sup>267</sup>

Mais des méthodes plus drastiques, relevant moins de la sphère cosmétologique et davantage de la médecine, telle que la saignée, ont également été pratiquées sur des individus souffrant de ce type maux : « on procédait à l'évacuation par saignée de la céphalique, des veines des lèvres et de la langue, mais aussi avec des frictions, des

---

<sup>264</sup> Laurence Moulinier-Brogi, « Hygiène et cosmétique de la bouche au Moyen Âge », études réunies par Franck Collard et Evelyne Samama, *Colloque Dents, dentistes et art dentaire, Histoire, pratiques et représentations*, Université de Paris 13, Villetaneuse-Université de Paris-Ouest Nanterre-Université de Versailles Saint-Quentin, Versailles-Saint-Quentin, L'Harmattan, (Mars 2012), p. 227.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 221-239.

<sup>266</sup> Aude Pasquini, *Évolution de l'hygiène bucco-dentaire au fil des siècles et des civilisations*, thèse de doctorat, Université de Nancy-Metz, 2002, p. 55.

<sup>267</sup> Landouzy et Pépin, *Le Régime du Corps*, p. 96.



ventouses, des *caputpurgia* ou des substances capables de faire sortir les humidités flegmatiques »<sup>268</sup>. De plus, la senteur de l'haleine était un des éléments pris en compte au moment d'élaborer un diagnostic par les médecins. Laurence Moulinier-Brogi évoque les différentes causes de la mauvaise haleine telles que le conçoivent les médecins entre le XIIe et le XVe siècle : l'estomac, les intestins, l'état des gencives, les problèmes dentaires, ou encore la nourriture<sup>269</sup>.

Avoir une bouche saine témoigne d'un bon état de santé tout autant que les dents blanches et entretenues qui correspondent, une fois de plus, aux critères d'hygiène, de santé et de beauté du Moyen Âge. À ce titre, Aldebrandin rappelle qu'une belle dentition constitue un important critère de beauté (et un témoin de bonne santé) ou du moins qu'elle contribue fortement à l'embellissement d'un individu<sup>270</sup>. Dans le but de conserver une jolie bouche saine et propre, il préconise une sorte de bain de bouche pour prévenir des douleurs dentaires, des maladies et pour assurer une haleine agréable que l'on peut intégrer à la routine de soin au moins une fois par mois : « Encore, prendés le racine du titimal et le faites boullir en vin, et du vin où ele sera cuite, lavés le bouche .ij. Fois ou .iij. Le mois, car c'est .i. cose qui fait boinne alainne de bouce et garde les dens de doleurs et de maladies, si com dist Avicennes »<sup>271</sup>. Cette idée est d'ailleurs confirmée par Trotula qui s'est intéressée au problème de la mauvaise haleine (aujourd'hui appelé « halitose ») dans une perspective esthétique-médicale. Elle évoque le rôle à jouer de l'estomac ou encore des intestins dans ce type de trouble. L'haleine fétide est alors

<sup>268</sup> Moulinier-Brogi, « Hygiène et cosmétique de la bouche », p. 224.

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 221-239.

<sup>270</sup> « Des dens et des gencives vous estuet apprendre comment vous les devés en santé et en biauté maintenir. Chascuns se doit pener de ce faire por che k'il dounent en grant biauté as cors, et sont necessaires por les viandes maschier, et à che qu'ele se cuist plus longement à le fourcele ». Landouzy et Pépin, *Le Régime du Corps*, p. 95.

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 96.

considérée comme un symptôme et elle propose un remède pour guérir l'estomac et les intestins :

If there is stench of the mouth caused by the stomach or the intestines, let it be treated thus. Let there be a powder made from the best aloe that can be found, and let it be mixed in the manner of a syrup with juice of wormwood. Let her take four spoonfuls from this each day at sunrise and, having taken them, let her take just as much honey, and she will be healed<sup>272</sup>.

Suite à ces indications médicales, Trotula recommande une recette permettant de blanchir les dents, sans connotation médicale ni cosmétologique : « the teeth are whitened thus. Take burnt white white marble and burnt date pits, and white natron, a red tile, salt, and pumice. From all of these make a powder in which damp wool has been wrapped in a fine linen cloth. Rub the teeth inside and out »<sup>273</sup>. Dans *L'Ornement des Dames* il existe également plusieurs méthodes de blanchiment des dents. L'auteur suggère généralement d'appliquer les onguents ou les lotions assez régulièrement pour entretenir et conserver la propreté et la blancheur des dents<sup>274</sup>. Enfin, et de même que dans les routines de soins capillaires, on constate que les femmes maquillaient également leur lèvres tout en cherchant à prévenir l'apparition d'ulcères ou de boutons. C'est en tout cas ce que l'on peut remarquer à travers cet extrait du *Trotula* :

Women adorn their faces thus the lips can be adorned. They have skimmed honey, to which they add a little white bryony, red bryony, squirting cucumber, and a little bit of rose water. They boil all these things until [it is reduced] by half. With this ointment, women anoint their lips. They wash them with hot water at night and in the morning; it solidifies the skin of the lips, refines it, and renders it extremely soft

---

<sup>272</sup> Green, *The Trotula*, p. 122.

<sup>273</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>274</sup> « Pour blanchir les dents, prenez de la farine d'orge bien propre, de l'alun en menue poudre et du sel décrépit, mélangez en ajoutant un rien de miel fondu, frottez-vous fréquemment les dents de cette préparation et cela vous rendra les dents blanches ». Ruelle, *L'Ornement des Dames*, 1967, p. 73.

and preserves it from every ulceration, and if ulcerations should arise there, it heals them.<sup>275</sup>

Il s'agit ici d'un soin quotidien, un geste à répéter matin et soir pour conserver la santé et la beauté de la bouche, ainsi qu'une légère coloration des lèvres. Trotula ajoute ensuite une seconde recette de coloration : « if, however, a woman needs to color herself, let her rub the lips very well with the bark of the root of the nut tree. Let her put cotton upon the teeth and gums and let her dip it in composite color, and with this cotton let her anoint the lips and the gums inside »<sup>276</sup>. On constate à nouveau le caractère préventif de ce type d'embellissement de la bouche.

Globalement, les soins dentaires et buccaux relèvent majoritairement d'une médecine préventive (prophylaxie), visant autant la préservation de la santé des dents, des gencives et de la bouche en général. L'embellissement de la bouche passe essentiellement par une bonne hygiène et quelques procédés purement cosmétiques tels que les méthodes de blanchiment des dents et de coloration des lèvres. D'après Laurence Moulinier-Brogi, Hildegarde de Bingen († 1179) stipulait au XI<sup>e</sup> siècle que le manque de propreté et de soins quotidiens de la bouche entraînait inévitablement des douleurs, des saignements et d'autres inconvénients (déchaussement de dents, mauvaise haleine, dents jaunes et tachées, etc.)<sup>277</sup>. Elle rappelle enfin l'importance de l'alimentation, soulevée par des médecins comme Guy de Chauliac ou Aldebrandin, et de son impact sur l'état de santé de la bouche et des dents<sup>278</sup>. Le blanchissement des dents s'inscrit directement dans cette dimension esthétique-médicale, et témoigne de l'évolution de l'hygiène au Moyen Âge. À travers les recettes que nous avons évoquées, on ne peut nier que la propreté de la

---

<sup>275</sup> Green, *The Trotula*, p. 121.

<sup>276</sup> *Ibid.* p. 121.

<sup>277</sup> Moulinier-Brogi, « Hygiène et cosmétique de la bouche », p. 232-233.

<sup>278</sup> *Ibid.*, p. 223.

bouche, des dents blanches et une haleine agréable se distinguent comme des éléments de la beauté qui ne sont pas ignorés par les médecins médiévaux, de même que la population aisée à l'origine d'une demande croissante dans ce domaine.

### 3.2.2 *Les soins du corps : le bain et l'épilation*

L'hygiène du corps dans son ensemble entre aussi dans une dynamique esthétique-médicale quotidienne et ritualisée, au même titre que les soins de la bouche et des cheveux. Il est désormais indéniable que la propreté corporelle est attestée par les médecins médiévaux comme un moyen efficace de conserver et d'améliorer autant sa santé que sa beauté, notamment en aidant à la régulation des humeurs<sup>279</sup>. Après tout, dès l'Antiquité et particulièrement pour les Grecs, la pratique du bain était recommandée par des médecins tels que Galien pour soigner les maladies de la peau en sus des problèmes respiratoires et ces méthodes furent transmises ensuite aux médecins<sup>280</sup>. Pour les hommes et les femmes des milieux de cour médiévaux, le bain et la toilette permettent d'intégrer les soins cosmétiques à leur routine d'hygiène. Henri de Mondeville faisait notamment un lien étroit entre la toilette et les soins de beauté, tandis qu'Aldebrandin préfèrait insister sur l'apport médical non négligeable du bain dans les routines de beauté<sup>281</sup>. Dans ces moments-là, le corps est nettoyé, parfumé, épilé, etc. Il est question, outre le fait de conserver une certaine propreté, de soigner l'état de la peau en conservant sa couleur pâle, en la parfumant et en l'épilant<sup>282</sup>. Georges Duby ajoute que la pratique du bain est

<sup>279</sup> Lallouette, « Bains et soins du corps », p. 35.

<sup>280</sup> Wanda Wolska-Conus, « Un « Pseudo-Galien » dans le commentaire de Stephanos d'Athènes aux Aphorismes d'Hippocrate », *Revue des Études Byzantines*, tome 56, (1998), p. 5-78 ; Yves de Junco, « Hippocrate », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°2, (juin 1964), p. 188-196 ; Simon Byl, « Hippocrate et l'ambivalence », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 81, fasc. 1, (2003), p. 11-37.

<sup>281</sup> Lallouette, « Bains et soins du corps », p. 47.

<sup>282</sup> Bailly, *Des Siècles de Beauté*, [livre numérique], s.p.

courante et « largement partagée à la fin du Moyen Âge », de même que les saunas dont on a retrouvé quelques traces datant de 973 en Saxe en en Bohême<sup>283</sup>. Dans son *Ornatus*, Trotula recommande d'ailleurs de procéder à des bains de vapeur, pour le corps ou le visage en utilisant des tuiles chaudes : « take a burning hot tiles and stones and with these placed in the steambath, let the woman sit in it »<sup>284</sup>. En outre l'utilisation des saunas n'est pas sans rappeler la pratique ancestrale et orientale du hammam, de même que certaines substances pour se parfumer telles que le musc ou l'ambre (très prisés après le retour des croisades), ou les décoctions à base de lavande et de violette vers la fin du Moyen Âge<sup>285</sup>. Plus précisément encore, Georges Duby affirme que le bain, ou « les plaisirs de l'eau » se distinguent comme un espace et un temps particulier de la sphère intime, tandis que la toilette et la parure peuvent être pratiquées en groupe ou en solitaire<sup>286</sup>.

Nous l'avons vu, l'aspect général du corps et de la peau fait partie intégrante des représentations de beauté médiévale. Le corps est ainsi sujet à des modes et des pratiques de soins qui se sont progressivement normalisées et intégrées aux routines d'embellissement. L'épilation se distingue comme l'une des pratiques les plus importantes puisqu'elle permet d'avoir une peau lisse et douce, tel que le valorisent les représentations de l'idéal de beauté<sup>287</sup>. Dans son traité de cosmétique, Trotula aborde cette question à plusieurs reprises et nous permet de confirmer ce constat : « In order that woman might become very soft and smooth and without hairs from her head down, first of all let her go to the baths, and if she is not accustomed to do so, let there be made for her steambath in

---

<sup>283</sup> Duby, *Histoire de la vie privée*, p. 592-593.

<sup>284</sup> Green, *The Trotula*, p. 113.

<sup>285</sup> Voir glossaire : musc ; violette.

<sup>286</sup> Duby, *Histoire de la vie privée*, p. 592.

<sup>287</sup> Dumas, « Le soin des cheveux et des poils », p. 129-141.

this manner »<sup>288</sup>. Pour ces dernières, la condition pour avoir une belle peau est de se débarrasser de ses poils sur l'intégralité du corps<sup>289</sup>. Le moment du bain semble être particulièrement propice pour s'adonner à des pratiques dépilatoires. En outre, ce critère esthétique concerne plus spécifiquement les femmes. En effet comme le stipule Montserrat Cabré à ce sujet, les routines de soins et d'hygiène et de parure des hommes sont relativement moins longues, ou en tout cas moins élaborées que celles des femmes. D'après elle, les hommes devaient principalement se laver le corps, se peigner, se nettoyer les dents, les mains et les ongles, mais il n'est nullement question de se parer le visage avec quelque maquillage que ce soit<sup>290</sup>. Ces propos font d'ailleurs écho aux critères esthétiques que l'on peut retrouver au Moyen-Orient, mais découlent également de la littérature romanesque, tel que *Le Roman de la Rose*, que nous avons abordé au chapitre précédent. Globalement, «le corps masculin ne demande rien de trop. [...] les femmes se donnent plus de mal pour séduire »<sup>291</sup>.

Les « femmes nobles » constituent l'essentiel du public ciblé par les pratiques dépilatoires du corps, tel que l'on peut le lire dans cet autre passage du *Trotula* : « An ointment for noblewomen which removes hairs, refines the skin, and takes away blemishes. [...]. This ointment smells sweetly and it is gentle for softening [the skin]. Salernitan noblewomen are accustomed to use this depilatory »<sup>292</sup>. Outre l'efficacité dépilatoire de cette recette, il est également préférable que la peau reste douce et parfumée après l'application de cet onguent. Dans *Le Livre des Simples Médecines*,

---

<sup>288</sup> Green, *The Trotula*, p. 113.

<sup>289</sup> Dumas, « Le soin des cheveux et des poils », p. 129-141, para. 19.

<sup>290</sup> Cabré, « Beautiful Bodies », p. 127.

<sup>291</sup> Duby, *Histoire de la vie privée*, p. 590-591

<sup>292</sup> Green, *The Trotula*, p. 113-114.

Platéarius propose lui aussi quelques méthodes dépilatoires, notamment avec de la colophane :

Pour enlever les poils du visage ou pour le blanchir, prendre trois onces de colophane, deux de mastic, un peu de gomme ammoniacale très pure, un peu d'orpiment et les broyer chacun à part ; puis dans un récipient très propre, fondre la colophane en premier, puis le mastic, et au dernier moment, les petites quantités de gomme ammoniacale et d'orpiment ; filtrer sur de l'eau froide, afin de recueillir les gouttes de cette préparation ; bien malaxer avec les mains. Au début l'onguent est noir, mais, bien manié il devient blanc. Pour enlever les poils du visage ou d'une autre partie du corps, on prendra un peu de cet onguent, on le fera fondre et on l'appliquera tiède (pour accentuer la force, on l'appliquera les doigts mouillés et en pressant) ; enfin, on laissera agir une heure ou deux ; quand on l'enlèvera l'onguent il emportera les poils. Cette préparation peut se conserver deux ans.<sup>293</sup>

L'épilation est, semble-t-il, une pratique nécessitant plusieurs heures pour la préparation de l'onguent puis pour son application. On comprend qu'elle ne s'intègre pas à une routine de soins hebdomadaires, mais plutôt mensuels. En outre, bien que la présence des bains soit attestée au Moyen Âge, Didier Boisseul précise que les pratiques balnéaires se sont véritablement diffusées en Occident après le XI<sup>e</sup> siècle, probablement en lien avec « un changement d'attitude face au corps »<sup>294</sup>. Les méthodes d'épilation sont nombreuses et variées, mais on constate malgré tout la récurrence de certaines substances dans les traités de cosmétique. C'est le cas de la chaux vive, que l'on voit à de nombreuses reprises dans le *Trotula*, *L'Ornement des Dames*, *Le Régime du Corps* ou dans *Le Livre des Simples Médecines*.

L'emploi de la chaux vive n'est pas anodin entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle. Son efficacité est en effet reconnue par les médecins médiévaux tout autant que ses propriétés fortement irritantes et dermocaustiques. Aldebrandin de Sienne suggère d'ailleurs

<sup>293</sup> Voir glossaire : colophane.

<sup>294</sup> Didier Boisseul, « Espaces et pratiques du bain au Moyen Âge », *Médiévales*, n°43, (2002), p. 7.

d'appliquer un onguent pour apaiser l'irritation ou la brûlure de la peau qu'engendre celle-ci engendre après l'épilation :

Et por cho que apriès, ces choses font cuire et ardoir là dont li poils chient, si oinderés apriès d'oile rosat ou de violat mellé à aubin || d'uef, à craisse de porc sans sel ; et se vous volés qu'il ne reviegnent jamais, faites vous oindre de sanc de tortues ou de cauve souris, ou de sanc de rainnes, ou lavés apriès de vin aigre ou juskiamme blanc et noir, mandegloires, apion soient cuites<sup>295</sup>.

Dans *L'Ornement des Dames*, l'auteur propose différentes recettes de dépilatoires, tel qu'un onguent (communément appelé « silotre » ou « psilotrum » dans les écrits d'Avicenne<sup>296</sup>) provenant d'Italie et réalisé à base de chaux vive. Il recommande cependant de prendre quelques précautions puisqu'une application prolongée de cette substance pourrait endommager la peau en la brûlant ou en l'irritant de manière importante :

Les dames de Salerne funt un unguent que eles apelent « silotre » et de ceo ostant peilz et chevouz par tut. Eles pernent chausz vif u eve ne seit jeté sure, demi escquele, bien net et passé parmi un drap u parmi un sac et metent le en un plein pot de eve bulliante et movent et, quant eles volent saver s'il est bien quit, metent enz une penne et, si la plume chet de la penne, dunc est bien quit et dunc le metent od lur main tut chaud sur le peil et tardent en veie. Autresi poez faire, mes gardez que le unguent i demure lungument, kar il escorchereit le quir. Altrement les poez oster : pernez cinc peces de collofonie et une de cire et quisez les en une teste et puis metez en une pece de linge teile et, si tost cum vus le poez suffrir, metez sur le peil<sup>297</sup>.

<sup>295</sup> Landouzy et Pépin, *Le Régime du Corps*, p. 89.

<sup>296</sup> Dumas, « Le soin des cheveux et des poils », p. 129-141, para. 21

<sup>297</sup> « Les dames de Salerne font un onguent qu'elles appellent «silotre», au moyen duquel elles font disparaître les poils et les cheveux, où que ce soit. Elles prennent une demi-écuelle de chaux vive, bien sèche, bien propre et tamisée dans une étoffe ou dans un sac. Elles mettent cette chaux dans un récipient plein d'eau bouillante et remuent le mélange. Quand elles veulent savoir s'il est bien à point, elles y mettent une aile d'oiseau, et si les plumes tombent de l'aile, c'est qu'il est bien à point. Alors elles l'étendent avec leur main, tout chaud, sur les poils, puis l'essuient. Vous pouvez procéder de même, mais gardez-vous de laisser l'onguent trop longtemps car il écorcherait la peau. Vous pouvez enlever les poils autrement : prenez cinq parties de colophane et une cire et faites-les fondre dans un pot de terre, étalez ensuite sur un morceau de toile de lin et, dès que vous pouvez le supporter, appliquer sur les poils ». Ruelle, *L'Ornement des Dames*, p. 47.



Trotula propose la même recette de silotre, en ajoutant de l'orpiment à la préparation. D'après elle, ce type de méthode permettrait également de traiter les endroits du crâne qui ont été touchés par la teigne pour pouvoir faire repousser les cheveux par la suite :

Another depilatory. Take quicklime and orpiment. Place these in a small linen sack and put them to boil until they are cooked. You will test this decoction just like [the one described] above. And if the depilatory should be too thick, put in fresh water to thin it, and also for making hair grow again on the head of people with tinea. But first [the affected place] ought to be anointed with oil or honey. Then the powder is sprinkled on.<sup>298</sup>

L'épilation du corps apparaît comme un rituel à part entière des routines d'embellissement, généralement intégré au moment du bain, à la manière des femmes arabes dans les hammams<sup>299</sup>. On choisit d'ôter les poils de l'intégralité du corps avant tout par souci esthétique. L'intérêt médical de ce type de routine semble moins évident que pour les soins des cheveux. Les femmes cherchent en fait à répondre aux attentes sociales véhiculées par les représentations picturales et romanesques de la beauté. Un corps imberbe est un moyen efficace de rappeler la beauté des jeunes filles adolescentes et pré pubères. Pourtant, on ne peut ignorer le caractère irritant pouvant entraîner des brûlures de l'épiderme dans la plupart des recettes transmises par les traités. Cependant, les cires et les onguents n'étaient pas les seuls moyens mis à disposition des femmes pour retirer les poils du corps. L'utilisation des rasoirs et des pinces étaient très courantes chez les barbiers et les femmes barbières au XIII<sup>e</sup> siècle. Ceux-ci s'occupaient aussi bien de la pilosité des hommes que des femmes fortunées, laissant, à celles de plus petite condition des recettes, plus simples de cire et d'onguents à base de chaux, d'orpiment ou

<sup>298</sup> Green, *The Trotula*, p. 113.

<sup>299</sup> Dumas, « Le soin des cheveux et des poils », p. 129-141, para. 26.

d'arsenic<sup>300</sup>. Quoi qu'il en soit, le nombre important de recettes dépilatoires et d'onguents pour apaiser les douleurs qu'elles engendrent témoigne malgré tout d'une demande indéniable de la part des femmes entre le XIIe et le XVe siècle.

### **3.3 La pharmacologie et le marché des produits de beauté**

L'accès aux substances animales, végétales, minérales et autres composés qui entrent dans la préparation des produits de cosmétique au Moyen Âge correspond au dernier aspect à approfondir dans notre étude. De même que la cosmétique est indissociable de la médecine dès le Moyen Âge central, la préparation des produits de beauté est une pratique relativement semblable, quoique légèrement simplifiée, à la confection de médicaments. La pharmacologie destinée aux soins de santé et à la parure relève d'une seule tradition entre le XIe et le XVe siècle. Par conséquent, il est tout à fait pertinent de porter notre regard sur son développement pour pouvoir mettre en évidence les différents moyens permettant de se procurer des produits de beauté ou les ingrédients nécessaires à leur fabrication.

En parallèle de la transmission des savoirs médicaux de l'Orient à l'Occident, les connaissances en matière de pharmacopée se sont fortement développées, témoignant de divers enjeux économiques et sociaux et qui influencèrent grandement l'histoire des soins de beauté. En effet, cette science de la botanique et des soins de santé est le fruit de plusieurs héritages scientifiques antiques et orientaux et se caractérise également par le développement d'un commerce de substances indigènes et importées, qui s'est indirectement intégré dans la construction de la tradition cosmétique médiévale entre le

---

<sup>300</sup> Dumas, « Le soin des cheveux et des poils », p. 129-141, para. 27.

XIe et le XVe siècle. Rappelons que dès l'Antiquité, le bassin méditerranéen a toujours été un grand lieu d'échanges et de commerce qui a perduré au cours de tout le Moyen Âge et qui constitue une fenêtre ouverte sur l'évolution de l'accès aux substances médicinales et cosmétiques, notamment à travers les coûts, l'offre et la demande, les tendances et les modes, etc.

### *3.3.1 Les simples : aux origines de la tradition pharmacologique médiévale*

Dans les premiers temps du développement de la pharmacologie médiévale, la production de plantes et de substances utilisées est essentiellement locale et réalisée dans les jardins des simples,<sup>301</sup> qui furent élaborés dans les cloîtres germaniques, au IXe siècle, par Saint Benoît d'Aniane (†821) et entretenus, puis diffusé à travers l'Europe médiévale, par des moines et des moniales comme Hildegarde de Bingen (†1179). Le jardin monastique est d'ailleurs encore aujourd'hui un symbole fort du Moyen Âge<sup>302</sup>. En outre, les moines bénédictins qui prenaient soin de ces *herbularius* ont été rapidement reconnus comme des spécialistes des plantes médicinales. Ils devenaient herboristes, apothicaires et médecins au sein même de leur monastère ou de leur abbaye, préparant et distribuant des remèdes à partir des simples cultivés dans leurs jardins<sup>303</sup>. On pouvait y trouver des légumes, des plantes aromatiques et médicinales, des plantes odorantes, des herbes aux

---

<sup>301</sup> Bernard Beck, « Jardin monastique, jardin mystique. Ordonnance et signification des jardins monastiques médiévaux », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 88<sup>e</sup> année, n°327, (2000), p. 377-394.

<sup>302</sup> Deirdre Larkin, « *Hortus Redivivus* : The Medieval Garden Recreated », dans Touwaide et Dendle, *Health and Healing*, p. 228-241 ; Moulinier-Brogi, « Hildegarde de Bingen, les plantes médicinales et le jugement de la postérité », p. 61-75.

<sup>303</sup> Beck, « Jardin monastique, jardin mystique », p. 383.

vertus protectrices et des agencements végétaux dont la symbolique évoquait Dieu et son œuvre divine<sup>304</sup>.

D'après les travaux de Mireille Ausécache, « les plantes ainsi que les produits d'origine animale ou minérale sont regroupés sous l'appellation de simples, c'est-à-dire de produits considérés seuls en dehors de tout mélange »<sup>305</sup>. Plus précisément encore, on retrouve sous le terme de « simples » une grande majorité de plantes (85 %), puis de minéraux (10 %) et de substances animales (5 %)<sup>306</sup>. Si l'on en croit le professeur Jean Barbaud, ces éléments n'étaient pas réservés uniquement à l'usage médical et pharmacologique, mais également à la cuisine, la parfumerie, la cosmétique ou encore la teinturerie<sup>307</sup>. On peut habituellement retrouver des recueils de simples, accompagnés de descriptions savantes de leurs propriétés et de leurs vertus, dans des herbiers comme le *Circa instans* de Platearius, traduit en moyen français sous le titre du *Livre des Simples Médecines* au XIIe siècle. Cette œuvre représente une importante compilation des modifications de textes hérités de l'Antiquité et d'ajouts issus de la culture médicale et botanique orientale qui fut ensuite transmise par l'École de Salerne<sup>308</sup>. En outre, le *De Materia Medica* de Dioscoride (la principale référence en matière de botanique à partir du XIe siècle) ou *L'Histoire Naturelle* de Pline témoignent de l'étendue de ces savoirs des médecins dès le Ier siècle ap. J.-C. et ont ouvert la voie à une volonté de répertorier et surtout de classer les simples en fonction de leurs vertus et de leurs utilités qui sont

<sup>304</sup> Larkin, « *Hortus Redivivus* », p. 228-241.

<sup>305</sup> Ausécache, « Des aliments et des médicaments », p. 249-258, para. 1.

<sup>306</sup> Jean-Pierre Bénézet, *Pharmacie et médicament en Méditerranée occidentale (XIIIe-XVIe siècles)*, Paris, H. Champion, 1999, p. 492.

<sup>307</sup> Jean Barbaud, « Les formulaires médicaux du Moyen Âge : Médecines savantes et médecines populaires », *Revue d'histoire de la pharmacie*, Vol. 76, N° 277, (1988), p. 138-153.

<sup>308</sup> Beck, « Jardin monastique, jardin mystique », p. 377-394 ; Barbaud, « Les formulaires médicaux du Moyen Âge », p. 138-153 ; Ausécache, « Des aliments et des médicaments », p. 249-258.

souvent très nombreuses<sup>309</sup>. En outre, Galien avait déjà synthétisé les simples selon divers degrés de complexion et des humeurs qui les caractérisent, système qui fut repris par Dioscoride et transmis aux médecins et apothicaires du médiévaux, comme en témoigne le *Circa instans* de Platearius<sup>310</sup>. Mireille Ausécache nous précise par ailleurs que ces classifications sont généralement rédigées selon une « médecine analogique ou médecine des "signatures" », répertoriant ainsi les simples en fonction de leur forme, leur couleur, leur nom, leur localisation, etc.<sup>311</sup> Cependant, cette méthode peut parfois engendrer de dangereuses contradictions dans les descriptions de même que dans l'utilisation des substances<sup>312</sup>.

Jean Barbaud précise enfin que les traités de simples ou les écrits à caractère pharmacologiques sont généralement adaptés au public qu'ils ciblent, qu'il s'agisse de médecins ou de patients plus ou moins fortunés : « durant le Moyen Âge, les praticiens ont surtout cherché, compte tenu des doctrines en vigueur et des ressources locales, à mettre en harmonie leurs thérapeutiques avec les possibilités financières de leurs patients »<sup>313</sup>. Il en va de même pour les substances utilisées en cosmétologie, puisque la plupart des gestes de beauté sont fortement imprégnés par un caractère médical et

---

<sup>309</sup> Ausécache, « Des aliments et des médicaments » p. 249-258 ; Bénézet, *Pharmacie et médicament*, p. 492.

<sup>310</sup> Geneviève Dumas, « Soupçons, drachmes et scrupules : de la nécessité de mesurer dans la pharmacologie médiévale », dans *Mesure et histoire médiévale, Actes du 43e congrès de la SHMESP (Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur)*, Paris, Publications de la Sorbonne, (2012), p. 41-52.

<sup>311</sup> « [...] on y voyait un signe, une manifestation du souci de Dieu de mettre les ressources végétales à la portée des hommes », dans Beck, « Jardin monastique, jardin mystique », p. 384.

<sup>312</sup> « Certains simples, de par leur forme, leur couleur, leur origine ou leur nom semblent naturellement destinés à soigner certaines maladies : le sang-dragon (résine rouge) arrête les flux de sang alors que la garance est prescrite pour arrêter les menstrues, la saxifrage dont le nom signifie « casse la pierre » est employée pour traiter la gravelle, les fougères nommées capillaires soignent les cheveux, des simples de couleur jaune seront employés contre l'excès de bile jaune ou bien au contraire contre la rétention d'urine, les mélancoliques tourmentés par la bile noire se verront traités par des produits de teinte bleue ou noire » Ausécache, « Des aliments et des médicaments », p. 249-258, para. 13.

<sup>313</sup> Barbaud, « Les formulaires médicaux du Moyen Âge », p. 151.

pharmacologique<sup>314</sup>. D'ailleurs, un bon nombre des produits de beauté étaient aussi confectionnés par les apothicaires ou les herboristes et pas seulement par les clientes ou leurs servantes comme le soulignent généralement la plupart des recettes issues des traités de cosmétique<sup>315</sup>.

### 3.3.2 *L'émergence des apothicaires et herboristes*

Selon Danielle Jacquart, en parallèle du développement de la « médecine savante », le besoin de répertorier et de décrire avec précisions les substances utilisées en médecine et en pharmacologie est devenu un enjeu majeur, en particulier dans les villes :

si l'enseignement universitaire, étalé sur plusieurs années, délivrait au médecin les connaissances essentielles qui lui permettaient d'établir un diagnostic et de prévoir l'évolution possible d'une maladie, il ne lui imposait évidemment pas d'apprendre par cœur les indications des centaines d'ingrédients, pour la plupart d'origine végétale, qui entraient dans la composition des médicaments<sup>316</sup>.

La pharmacologie se professionnalise rapidement à l'extérieur des cloîtres, afin de répondre aux besoins de la pratique médicale et de son enseignement universitaire en plein développement. En outre, Laurence Moulinier-Brogi rappelle que ces nouveaux corps de métiers (apothicaires, herboristes, etc.) se sont peu à peu distingués de « la figure du clerc-médecin-apothicaire du haut Moyen Âge » à partir du XIIe siècle lorsque la pharmacologie s'est détachée de la médecine pour devenir une science à part entière<sup>317</sup>.

<sup>314</sup> « La cosmétologie, comme on le voit à travers ces achats, était déjà une préoccupation du pharmacien », dans Jean-Pierre Bénézet, « Le fonds d'un apothicaire montpelliérain vendu aux enchères (1666) », *Revue d'Histoire de la Pharmacie*, 78<sup>e</sup> année, n°285, (1990), p. 169-184.

<sup>315</sup> Coignera-Devillers, « Produits de beauté au Moyen Âge », p. 96-100.

<sup>316</sup> Jacquart et Micheau, *La médecine arabe*, p. 211.

<sup>317</sup> Laurence Moulinier-Brogi, « Médecins et apothicaires dans l'Italie médiévale : quelques aspects de leurs relations », dans Franck Collard et Évelyne Samama dir., *Médecins et apothicaires dans l'Italie médiévale : concurrence ou complémentarité ?*, Troyes, Paris, L'Harmattan, (Janvier 2006), p. 119-134, para. 1.

Dans l'Antiquité et jusqu'à la fin du XVe siècle, le médecin avait pour tâche de préparer les médicaments de ses patients<sup>318</sup>. À partir du XIIe siècle, les prescriptions médicamenteuses doivent être préparées et délivrées par l'apothicaire, selon le diagnostic du médecin. L'apothicaire et l'herboriste travaillent donc de pair avec le médecin et deviennent les principaux approvisionneurs de médicaments, de substances médicinales, d'épices et de produits cosmétiques pour les médecins, les patients ainsi que les hommes et les femmes qui composent la clientèle des soins de beauté<sup>319</sup>.

Au départ, l'apothicairerie appartient essentiellement à la corporation de métier des épiciers, mais va progressivement se distinguer des autres formes d'activités commerciales du Moyen Âge<sup>320</sup>. À ce sujet, Laurence Moulinier Brogi situe les apothicaires et les herboristes : « à mi-chemin entre milieu médical et monde marchand, entre professions libérales et arts manuels »<sup>321</sup>. Dès lors, et en parallèle du développement de ce nouveau corps de métier, il fut impératif de mettre en place un contrôle de la vente des substances indigènes ou importées, compte tenu du fait que certaines peuvent se révéler plus ou moins dangereuses, voire mortelles, en cas de mauvais dosage ou d'erreurs de prescription. Par conséquent, l'empereur Frédéric II (†1251) fit édicter les *Constitutions de Melfi* en 1231 afin de réglementer et d'instaurer une tarification et un cadre juridique pour la vente de médicaments<sup>322</sup>. Par la suite, Louis IX (†1270) promulguera en 1258 un premier statut juridique du métier d'apothicaire, mais il ne sera

---

<sup>318</sup> Moulinier-Brogi, « Médecins et apothicaires dans l'Italie médiévale », p. 119-134.

<sup>319</sup> Jacquart et Micheau, *La médecine arabe*, p. 211-212 ; Dumas, « Soupçons, drachmes et scrupules », p. 41-52.

<sup>320</sup> Yves Landry, « Les apothicaires du Moyen Âge », *Petite histoire des médicaments, de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Éditions Dunod, 2011, p. 53-56.

<sup>321</sup> Moulinier-Brogi, « Médecins et apothicaires dans l'Italie médiévale », p. 119-134.

<sup>322</sup> Landry, « Les apothicaires du Moyen Âge », p. 53-56 ; « tandis qu'il s'agissait de la police des marchés au Moyen-Orient », Jacquart et Micheau, *La médecine arabe*, p.211-212.

complètement différencié de celui de l'épicier qu'à la fin du Moyen Âge par Charles VIII (†1498) en 1484<sup>323</sup>.

Les herboristes et les apothicaires jouent un rôle crucial dans le développement de la pharmacologie et de la cosmétologie médiévale, par le biais du commerce des substances et des médicaments. On peut également supposer que leurs connaissances pharmacologiques et botaniques de même que leur habileté certaine à préparer des remèdes prescrits par les médecins leur a permis de transmettre eux aussi des conseils et des astuces concernant les soins de beauté aux hommes et aux femmes qui les consultaient.

### *3.3.3 Commerce et réglementations des importations étrangères*

Entre le XIe et le XVe siècle, l'organisation professionnelle, juridique et commerciale de la pharmacopée est en pleine construction. La distribution des substances indigènes issue des jardins est peu à peu réglementée pour la cosmétique et la médecine. Les substances étrangères utilisées en cosmétologie sont quant à elles régies par les lois du commerce des épices et des remèdes, provenant majoritairement du monde arabe dès le XIe siècle<sup>324</sup>. Les épices ou encore les fruits du Moyen-Orient (Maroc, Chypre, Égypte, Alexandrie etc.) vont être distribués à travers les grands ports et les foires du monde latin comme à Marseille ou Aigues-Mortes, autour de Montpellier, ou encore Venise et Gênes<sup>325</sup>. En étudiant l'inventaire d'un apothicaire montpelliérain, Danielle Jacquart illustre la grande diversité des produits orientaux et occidentaux proposés par les

<sup>323</sup> Landry, « Les apothicaires du Moyen Âge », p. 53-56.

<sup>324</sup> Michel Balard, « Importation des épices et fonctions cosmétiques des drogues », Nice, *Centre d'études médiévales de Nice, Acte du IIIe colloque interne. de Grasse 1985*, (1987), p. 125-133.

<sup>325</sup> Michel Balard, « Routes marchandes et produits du commerce (XIIe-XVe siècle) », *La Méditerranée au Moyen Âge, les hommes et la mer*, Paris, Hachette Supérieur, 2014, p. 191-199.



boutiques : « la cannelle, le girofle, le bois d'aloès, le galanga, la noix de muscade, le gingembre, le spode, le schéranthe, le souchet, les fleurs de roses et de violettes, la réglisse, le mastic, le styrax, la marjolaine, le baume, le basilic, le cardamome [...] »<sup>326</sup>. Les composés et les métaux utilisés en cosmétique s'inscrivent également dans un commerce important qui répond à une demande croissante, en grande partie industrielle et textile, puis médicale et pharmacologique. C'est d'ailleurs ce que Michel Balard constate avec l'alun, le coton (plutôt relié au commerce des épices) et les métaux qui, selon ses propos, correspondent à une très grande part du marché méditerranéen au Moyen Âge<sup>327</sup>.

Toutefois, les épices semblent constituer la plus grande partie des échanges commerciaux avec le Moyen-Orient tel que le souligne la majorité des études réalisées au sujet du commerce du bassin méditerranéen. En outre, Danielle Jacquart explique cet état de fait en plusieurs points : « l'extrême lenteur des navigations médiévales, les dangers de toute entreprise maritime, le faible rendement des navires au tonnage limité incitaient les marchands à rechercher des produits de peu de poids et de haute valeur, dont la commercialisation, malgré les risques encourus, pouvait permettre de gros bénéfices »<sup>328</sup>. On réalise que les substances importées et utilisées en cosmétiques étaient assez coûteuses et vraisemblablement destinées aux soins plus luxueux des hommes et des femmes de cour. Pour illustrer ce fait, on peut se référer aux travaux de Danielle Jacquart et Françoise Micheau à propos d'actes notariés génois. Elles listent la valeur (en livre de

---

<sup>326</sup> Jacquart et Micheau, *La médecine arabe*, p. 223-224.

<sup>327</sup> Balard, « Routes marchandes et produits du commerce », p. 205-207.

<sup>328</sup> Jacquart et Micheau, *La médecine arabe*, p. 225-226.

Gênes : le genovino) de plusieurs épices couramment importées et dont certaines sont utilisées dans la plupart des traités de cosmétique, tels que ces exemples<sup>329</sup> :

Gingembre	9, 803
Cannelle	9, 746
Clous de girofle	140
Lavande	86
Orpiment	20
Sang dragon	146
Myrrhe	250
Bois de Brésil	6, 441
Indigo	2, 015
Safran	2, 588
[...]	

Danielle Jacquart poursuit en démontrant que malgré des tarifs globalement élevés, les marchands écoulaient sans difficulté leurs stocks puisqu'il s'agit de produits ayant de nombreux usages : culinaires, cosmétiques, vestimentaires, pharmacologiques, etc. Ces distinctions de prix se retrouvaient, en définitive, dans la société comme un important marqueur social hiérarchisé<sup>330</sup>. La pharmacologie médiévale caractérise elle aussi le développement des savoirs et l'élaboration de la pratique cosmétique. Force est de constater qu'entre le XIIe et le XVe siècle, la cosmétologie nécessite un certain niveau de connaissance des plantes et des substances utilisées pour la confection des produits de beauté, autant pour les médecins, les apothicaires que les hommes et les femmes des milieux de cour qui les utilisent régulièrement. En outre, la boutique de l'apothicaire et les marchés constituent des lieux de socialisation particuliers pour la cosmétique et à la médecine. En effet, on peut estimer que de nombreux secrets de beauté, des conseils ainsi que des nouvelles techniques d'embellissement ou de coiffure sont autant de sujets de conversation probables entre les clients et les marchands dans ces endroits commerciaux.

<sup>329</sup> Jacquart et Micheau, *La médecine arabe*, p. 226.

<sup>330</sup> Bruno Laurioux, « De l'usage des épices dans l'alimentation médiévales », *Médiévales*, N°5, (1983), p. 15-31 ; Jacquart et Micheau, *La médecine arabe*, p. 227.

## Conclusion

L'art de la parure, les soins d'embellissement et l'hygiène du corps possèdent des racines antiques, issues des sociétés païennes et en grande partie gréco-romaines. La beauté physique a inspiré les poètes et les auteurs de l'Antiquité qui ont dressé le portrait d'hommes et de femmes selon un idéal né de l'imaginaire collectif. Diffusées jusqu'à la fin du XVe siècle, ces œuvres influencèrent indéniablement les représentations du corps et la construction de nouveaux canons de beauté propres à la société médiévale. Comme le précise Laurence Moulinier Brogi, les rares vestiges des soins de beauté au cours du haut Moyen Âge ne sont pas suffisants pour témoigner d'un fort intérêt pour les soins du corps et l'embellissement<sup>331</sup>. C'est en effet à partir du XIIe siècle, qu'apparaît véritablement une demande au sein de la population aisée et dénote un souci de l'apparence et du paraître dans la société de cour médiévale.

La pratique de la cosmétique se construit peu à peu pour répondre à des besoins nouveaux et s'élabore à partir d'une racine profondément médicale galénique et hippocratique, c'est-à-dire la théorie des humeurs et des tempéraments. C'est en tout cas ce qui est confirmé par les récents travaux menés par Laurence Moulinier-Brogi, Danielle Jacquart et Marilyn Nicoud<sup>332</sup>. La cosmétologie médiévale puise en effet aux savoirs scientifiques issus des écrits antiques, mais également dans la pharmacologie et la diététique. À travers l'étude des traités de cosmétique, de médecine, de chirurgie, ainsi que les régimes de santé et de pharmacologie, on s'aperçoit qu'à partir des XIe-XIIe siècles, les critères de beauté se calquent sur les signes physiques d'un corps sain et jeune.

---

<sup>331</sup> Moulinier-Brogi, « Esthétique et soins du corps », p. 55-71.

<sup>332</sup> *Ibid.*, p. 55-71 ; Jacquart, *La médecine médiévale*, p. 331-347 ; Nicoud, *Les régimes de santé au Moyen Âge*, p. 339-395.

Cette représentation est véhiculée par des médecins comme Guy de Chauliac ou Henri de Mondeville et devient par conséquent des témoins du bien-être, de la bonne santé et de la propreté<sup>333</sup>. Dans cette perspective, le souci de l'apparence et de la beauté correspond également à un marqueur identitaire et social pour se distinguer des populations plus pauvres des campagnes.

Bien que la pratique cosmétique et les questions de beauté ne soient théoriquement pas soumises à la question du genre, il apparaît que les femmes sont sujettes à davantage de critères de beauté que les hommes, comme l'a précisé Georges Duby<sup>334</sup>. La cosmétique médiévale ne correspond pas uniquement à des gestes et des routines au moment de la toilette ou de la préparation matinale des femmes fortunées. Elle comprend également des demandes de la part des hommes, mais qui se font plus discrètes afin de ne pas porter atteinte à leur identité masculine et leur virilité. Parmi les gestes d'embellissement typiquement masculins on retrouve généralement la teinture de la barbe et la pratique du bain. Rapidement, les soins du corps sont implicitement devenus "une affaire de femmes", à qui des médecins tels que Mondeville associe, non sans une certaine misogynie, les aspects futiles de la cosmétique. Rappelons que, selon les canons de beauté établis entre le XIIe et le XVe siècle, le corps des femmes est androgyne, le teint est clair, les joues un peu roses, les lèvres rouges et les cheveux longs, le corps est épilé pour que la peau soit douce et lisse. Les dents sont blanches et alignées et l'haleine doit être agréable et fraîche. Autant de caractéristiques qui doivent laisser transparaître un bon état de santé et indirectement toute la beauté du corps. Bien que le naturel soit préféré par les discours religieux, les nombreux traités de cosmétique

---

<sup>333</sup> Boudon Millot, « Médecine et esthétique », p. 77-91.

<sup>334</sup> « Le corps masculin ne demande rien de trop. [...] les femmes se donnent plus de mal pour séduire », Duby, *Histoire de la vie privée*, p. 590.

témoignent d'un engouement certain pour l'utilisation de différents artifices constitués d'onguents, de décoctions et autres poudres permettant de s'approcher le plus possible des canons de beauté du Moyen Âge.

Ce mémoire avait pour objectif de contribuer à cette historiographie en examinant trois textes médiévaux traitant de la cosmétique à l'aune des pratiques et des représentations. L'analyse de ces textes révèle que les gestes et les recettes préconisés par ces auteurs tendent à une application hebdomadaire, parfois quotidienne, ou du moins routinière pour être efficaces. Par exemple, les soins contre l'alopecie ou pour accroître la pousse des cheveux fonctionnent beaucoup mieux sur la durée. La parure du visage quant à elle s'intègre dans une routine quotidienne puisque l'on se maquille, se pare, après la toilette pour compléter la tenue et la coiffure.

La plupart des recettes et des gestes proposés dans les traités doivent effectivement être mis en application à certains moments de la journée ou encore répétés sur plusieurs jours. Les fards et les parfums sont employés de préférence le matin après la toilette et la coiffure, tandis que l'épilation, qui nécessite un temps de pose et des soins spécifiques par la suite va être réalisée moins fréquemment, en particulier si l'on utilise la chaux vive (qui peut être dermocaustique). Les mélanges à base de cire d'abeille et de colophane sont également assez appréciés et plus facilement réalisables. Les colorations des cheveux requièrent quant à elles d'être répétées plusieurs jours d'affilée, pour être vraiment efficaces. Autant d'exemples qui démontrent une certaine ritualisation de la toilette et du processus d'embellissement (voire de transformation du corps). On peut ajouter à cela le temps alloué à la préparation des produits de cosmétique, certains nécessitant plus ou moins d'ingrédients et pouvant se conserver plus ou moins longtemps.

En effet, on peut réaliser soi-même ses propres mélanges d'après les nombreuses recettes proposées dans les traités tels que *L'Ornement des Dames*, le *Trotula* ou encore *Le Livre des Simples Médecines* qui évoque aussi quelques recettes de cosmétiques. Il est également possible d'obtenir des préparations prêtes à l'emploi auprès des apothicaires et des herboristes dans les marchés ou les boutiques. Il est d'ailleurs possible d'utiliser des substances très variées, de la plus commune à la plus exotique (mais généralement plus onéreuse). Parmi les substances courantes et faciles d'accès, on retrouve les noix (pour les teintures), le vinaigre, les œufs ou encore les roses ou le genêt. Certaines poudres orientales sont cependant importées, par le biais du commerce des épices, comme le safran, le gingembre ou le galanga qui correspondent à quelques-unes des substances plus luxueuses.

Enfin, le marché des produits d'hygiène semble prendre une place de plus en plus importante dans la construction de ces routines. Les herboristeries, les pharmacies et les apothicaires sont très probablement devenus des lieux d'échanges importants puisque les femmes et les servantes s'y rencontraient plus ou moins régulièrement. Il serait tout à fait pertinent d'approfondir la réflexion sur ces lieux de transmission des savoirs cosmétologiques et des astuces plus personnelles (les secrets de beauté), car ils possèdent sans conteste un véritable potentiel de recherche. Les méthodes et les conseils que les femmes, et probablement les hommes, pouvaient s'échanger en allant s'approvisionner en substances diverses pour s'adonner à l'art de se parer peuvent aussi constituer des éléments clés dans l'étude de la cosmétique médiévale, de même que la mise en évidence des substances les plus souvent achetées. Mettre en lumière la place des approvisionneurs, dresser le tableau du marché des produits d'hygiène et en s'appuyant

sur des archives commerciales, des registres et autres traces de vente, peut ouvrir un nouvel axe de recherche dans cette thématique cosmétologique, notamment dans une dimension davantage économique et sociale.

## BIBLIOGRAPHIE

### SOURCES

GREEN, Monica H. *The Trotula, an English Translation of the Medieval Compendium of Women's Medicine*. Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2002, 227 p.

LANDOUZY, Louis et Roger PÉPIN. *Le Régime du Corps de Maître Aldebrandin de Sienne, texte français du XIIIe siècle (publié pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale et de la bibliothèque de l'Arsenal), préface de M. Antoine Thomas, membre de l'Institut*. Paris, H. Champion, 1911, p. LXXVIII-261 p.

RUELLE, Pierre, *L'Ornement des Dames (Ornatus Mulierum) Texte anglo-normand du XIIIe siècle*. Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 1967, p. 32.

### Ouvrages généraux

DUBY, Georges. *Histoire de la Vie Privée*. Paris, Seuil, 1985, p. 358.

Mirko D. Grmek *Histoire de la pensée médicale en Occident, Antiquité et Moyen Âge*, (dir.), Paris, Seuil, 1995, p. 211-226.

HALIOUA, Bruno. *Histoire de la médecine*. Elsevier Masson, 3e édition, Issy-les-Moulineaux, 2009, 278 p.

JACQUART, Danielle et Françoise MICHEAU. *La médecine arabe et l'occident médiéval*. Maisonneuve et Larose, Paris, 1990, p. 87-129.

JACQUART, Danielle. *La médecine médiévale dans le cadre parisien*. Paris, Fayard, coll. Penser la médecine, 1998, p. 325.

KING, Helen et Véronique DASEN. *La médecine dans l'antiquité grecque et romaine*. Lausanne, Bibliothèque de l'Histoire de la Médecine et de la Santé (BHMS), 2008, 129 p.

LE GOFF, Jacques. *Hommes et Femmes au Moyen Âge*. Paris, Flammarion, 2012, 447 p.

LE GOFF, Jacques et Nicolas TRUONG. *Une histoire du corps au Moyen Âge*. Paris, Liana Levi, coll. Histoire, 2003, p. 18-22.



VERDON, Jean. *La femme au Moyen Âge*, Paris, Gisserot, 1999, p. 11-13.

VIGARELLO, Georges. *Le propre et le sale*. Paris, Seuil, coll. L'Univers Historique, 1987, 288 p.

### Études et monographies

ALLEN, Prudence. « Hildegard of Bingen's philosophy of sex identity ». *Thought*, N°64 (1989), p. 231-41.

AUSÉCACHE, Mireille. « Manuscrits d'antidotaires médiévaux : quelques exemples du fonds latin de la Bibliothèque nationale de France ». *Médiévales*, No52 (printemps 2007), p. 55-74.

AVERKORN, Raphaela. « Les nobles, sont-ils toujours beaux ? Quelques remarques sur les descriptions de personnages dans les chroniques médiévales de la Péninsule Ibérique ». *Le beau et le laid au Moyen Âge* [en ligne], Presses universitaires de Provence, (2000), p. 27-44.

BAILLY, Sylvie. *Des Siècles de Beauté, entre séduction et politique*. Bruxelles, Paris, Éditions Jourdan, [e-pub], 2014, 254 p.

BARBAUD, Jean. « Les formulaires médicaux du Moyen-âge : Médecines savantes et médecines populaires ». *Revue d'histoire de la pharmacie*, 76<sup>e</sup> année, n°277, 1988, p. 138-153.

BENTON, John F. « Trotula, Women's Problems, and the Professionalization of Medicine in the Middle Ages ». *Bulletin of the History of Medicine* 59, no1, Printemps 1985, p. 30-53.

BOISSEUIL Didier. « Espaces et pratiques du bain au Moyen Âge ». *Médiévales*, n°43, 2002, Le bain : espaces et pratiques, p.5-11.

BOUDON-MILLOT, Véronique. « Médecine et esthétique : nature de la beauté et beauté de la nature chez Galien ». *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, N°2 (2003), p. 77-91.

BOUDON-MILLOT, Véronique. «Medicinae de Galien est-il un traité authentique ? ». *Revue des Études Grecques*, vol.109, N°1 (1996), p. 11-56.

BOUTON-TOUBOULIC, Anne-Isabelle. « Origines de l'homme, origines des hommes chez saint Augustin ». *Vita Latina*, vol. 172, N°1 (2005), p. 41-52.

CADDEN, Joan. *Meanings of Sex Difference in the Middle Ages : Medicine, Science, and Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, 310 p.

CHANDELIER, Joël et Aurélien ROBERT. « Nature humaine et complexion du corps chez les médecins italiens de la fin du Moyen Âge ». *Revue de Synthèse*, tome 134, N°4, 6<sup>e</sup> série (2013), p. 473-510.

CHANDELIER, Joël. « Théorie et définition des poisons à la fin du Moyen Âge », dans *Cahiers de Recherches Médiévales*, 17, *Le Poison et ses usages au Moyen Âge*, 2009, p. 23-38.

CHAULIAC, Guy de. *La grande chirurgie de Guy de Chauliac : composé en 1363 ev. et collationnée sur les manuscrits et imprimés latins et français ornée de gravures, avec des notes, une introduction sur le Moyen Âge, sur la vie et les œuvres de Guy de Chauliac, un glossaire et une table alphabétique*, Edouard Nicaise éd., Alcan, Paris, 1890, CXCI-747 p.

CLIER-COLOMBANI, Françoise. « Le beau et le laid dans le roman de Mélusine ». *Le beau et le laid au Moyen Âge*, Presses universitaires de Provence, 2000, p. 81-103.

COLLINS, Minta. *Medieval Herbals : The Illustrative Traditions*. Londres, British Library, Toronto, University of Toronto Press, 2000, 256 p.

COLLINS, Minta. *Medieval Herbals : The Illustrative Traditions*. Londres, British Library, Toronto, University of Toronto Press, 2000, 256 p.

DALARUN, Jacques. « Regards de clercs ». Tome 2 de Georges Duby et Michelle Perrot, dir., *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon, 1991, p. 31-54.

DARRICAU-LUGAT, Caroline. « Regards sur la profession médicale en France Médiévale (XIIe-XVe) ». *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, coll. Vulgariser la science, N°6 (1999), 25 p.

DENDLE, Peter et Alain TOUWAIDE. *Health and Healing from the Medieval Garden*. Suffolk, The Boydell Press, 2008, p. 15-28.

DERRIEN, Virginie. « La manipulation littéraire de la femme féerique dans *Les Prophesies de Merlin*. Portrait d'une "mégère inapprivoisée" ». *Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes*, N°15 (2008), p. 19-30.

DILLEMANN, Georges. « La pharmacopée au Moyen Âge : I. les ouvrages ». *Revue d'histoire de la Pharmacie*, vol. 56, N°199 (1968), p. 163-170.

DILLEMANN Georges. « La pharmacopée au Moyen Âge : II. Les médicaments ». *Revue d'histoire de la pharmacie*, N°200 (1969), p. 238.

DUMAS, Geneviève. « Le soin des cheveux et des poils : quelques pratiques cosmétiques (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles) ». *Publications de l'Université de Provence*, Senefiance, vol. 51 (2004), p. 129-141.

DUMAS, Geneviève. « Les substances marines dans le *Livre des Simples Médecines* ». *Presse Universitaires de Provence*, Senefiance, N°52 (2006), p. 131-143.

DUMAS, Geneviève. « Soupçons, drachmes et scrupules : de la nécessité de mesurer dans la pharmacologie médiévale ». *Mesure et histoire médiévale, Actes du 43e congrès de la SHMESP (Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur), Paris, Publications de la Sorbonne*, 2012, p. 41-52.

GIL SOTRES, Pedro. « Les régimes de Santé ». Dans Mirko D. Grmek (dir), *Histoire de la pensée médicale en Occident, Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1995, p. 257-281.

GONZALÈS, Valérie. « Le beau et l'expérience esthétique dans la pensée musulmane du Moyen Âge ». Marseille, *Presses Universitaires de Provence*[En ligne], 2000, p. 141-152.

GREEN, Monica H. « Gendering the history of Women's Healthcare ». *Gender&History*, vol. 20, N°3 (Novembre 2008), p. 487-518.

GREEN, Monica H. « The Developpement of the *Trotula* ». *Revue d'Histoire des Textes*, bulletin 26 (1996) 1996, p. 119-203.

GROSSEL, Marie-Geneviève. « Entre médecine et magie, les gestes de beauté au Moyen Âge (*l'Ornatus Mulierum*) ». Dans *Le geste et les gestes au Moyen Âge*, Presses Universitaires de Provence, N° 41 (1998), p. 255.

HOUDEVILLE, Michelle. « Le Beau et le Laid : fonction et signification dans Erec et Énide de Chrétien de Troyes ». Dans *Le beau et le laid au Moyen Âge*, [en ligne], Presses universitaires de Provence, 2000, p. 231-237.

FORERO-MENDOZA, Sabine. *Le Temps des Ruines, le goût des ruines et les formes de la conscience historique à la renaissance*. Éditions Champ Vallon, Seyssel, 2002, p. 36-38.

FRUGONI, Chiara. « La femme imaginée, le point de vue de l'Église ». Dans tome 2 de Georges Duby et Michelle Perrot dir. *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon, 1991, p.358-394.

GRILLET, Bernard. *Les femmes et les fards dans l'Antiquité grecque*. Centre Nationale de la Recherche Scientifique, Lyon, 1975, p. 97-101.

GRMEK, Mirko D. « Le concept de maladie ». Dans Mirko D. Grmek *Histoire de la pensée médicale en Occident, Antiquité et Moyen Âge*, (dir)., Paris, Seuil, 1995, p. 211-226.

HOUDOY, Jules. *La beauté des femmes dans la littérature et dans l'art du XIIIe au XVIe siècle*. Paris, A. Aubry, 1875, p. 467-468.

JACQUART, Danielle. « La nourriture et le corps au Moyen Âge ». *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, N°13 (2006), p. 259-266.

JACQUART, Danielle. « La scolastique médicale ». Dans Mirko D. Grmek (dir)., *Histoire de la pensée médicale en Occident, Antiquité et Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1995, p. 175-210.

JACQUART, Danielle et Claude THOMASSET. *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge*. Paris : Presses universitaires de France, 1985, p.35.

JOUANNA, Jacques. « La théorie des quatre humeurs et des quatre tempéraments dans la tradition latine (Vindicien Pseudo-Soranos) et une source grecque retrouvée ». *Revue des études Grecques*, Tome 118 (janvier-juin 2005), p. 142-143.

JOUANNA, Jacques. « Hippocrate et la *Collection hippocratique* dans l'*Ars medicinae* ». *Revue d'histoire des textes*, , vol. 23, N°1993 (1993), p. 95-111.

JOUANNA, Jacques. « La question hippocratique et la composition de la *Collection hippocratique* ». Dans Mirko D. Grmek (dir.), *Histoire de la pensée médicale en Occident, Antiquité et Moyen Âge*, Paris Seuil, 1995, p. 33-39.

JULIEN, Pierre. « Produits de beauté au Moyen Age et au début des temps modernes : Les soins de beauté, Moyen Age, début des temps modernes. Actes du III<sup>e</sup> Colloque international, Grasse (26-28 avril 1985) ». *Revue d'histoire de la pharmacie*, 78<sup>e</sup> année, n°284 (1990), p. 96-100.

KALOF, Linda. *A Cultural History of the Human Body in the Medieval Age*. Londres, Bloomsbury Academic, 2014, 312 p.

KLEMM, Matthew. « Les complexions vertueuses : la physiologie des vertus dans l'anthropologie médicale de Pietro d'Abano ». *Médiévales*, 63 (automne 2012), p.59-74.

LALLOUETTE, Anne-Laure. « Bains et soins du corps dans les textes médicaux (XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s.) ». Dans Sophie Albert dir. *Laver, monder, blanchir : discours et usages de la toilette dans l'Occident médiéval*. Paris, PUPS, 2006, p. 33-50.

LETT, Didier. *Hommes et Femmes au Moyen Âge : Histoire du genre, XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin [e-pub], coll. Cursus Histoire, 2013, 222 p.

MAZO KARRAS, Ruth. *Sexuality in Medieval Europe, doing unto others*, Routledge. New York, 2005, 200 p.

MOULINIER-BROGI, Laurence. « Conception et corps féminin selon Hildegarde de Bingen ». *Storia delle Donne*, Firenze University Press, 2005, p. 139-157.

MOULINIER-BROGI, Laurence. « Esthétique et soins du corps dans les traités médicaux latins à la fin du Moyen Âge ». *Médiévales*, N°46 (printemps 2004), p. 55.-72.

MOULINIER-BROGI, Laurence. « Hildegarde de Bingen, les plantes médicinales et le jugement de la postérité : pour une mise en perspective ». *Les plantes médicinales chez Hildegarde de Bingen*, (octobre 1993), Gent, Belgique, p.61-75.

MOULINIER-BROGI, Laurence. « Hygiène et cosmétique de la bouche au Moyen âge. Études réunies par Franck Collard et Evelyne Samama. Colloque Dents, dentistes et art dentaire ». *Histoire, pratiques et représentations*, Université de Paris 13, Versailles-Saint- Quentin, L'Harmattan Mars 2012, p.221-239.

MOULINIER-BROGI, Laurence. « La botanique d'Hildegarde de Bingen ». *Médiévales*, N°16-17, *Plantes, mets et mots. Dialogues avec André-Georges Haudricourt*. p. 116.

MOULINIER-BROGI, Laurence. « Le corps des jeunes filles d'après les traités médicaux dans l'Occident médiéval ». Dans L. Bruit Zaidman, G. Houbre, Chr. Klapisch-Zuber, P. Schmitt Pantel, , *Le corps des jeunes filles de l'Antiquité à nos jours* Paris, Perrin, 2001, p. 80-109.

MOULINIER-BROGI, Laurence. « La pomme d'Ève et le corps d'Adam ». Dans Agostino Paravicini Adam, *Le premier homme, textes réunis par Agostino Paravicini Bagliani*, Sismel Éditions del Galluzzo, Florence, 2012, p. 135-158.

MOULINIER-BROGI, Laurence. « Un aspect particulier de la médecine des religieux après le XIIe siècle : l'attrait pour l'astrologie médicale ». Dans Collectif, *Médecine et religion: compétitions, collaborations, conflits (XIIe - XXe siècles)*, Rome, École française de Rome, 2012, p. 65-92.

MOULINIER-BROGI, Laurence. « Soins du corps à la cour de France au tournant du XIVe siècle ». Dans Mathieu Da Vinha, Catherine Lanoé, Bruno Laurioux, *Soins du corps à la cour de France au début du XIVe siècle*, Presses de la Sorbonne, (Déc. 2006), p. 31-50.

NICOUD, Marilyn. « Éthique et pratiques médicales aux derniers siècles du Moyen Âge ». *Médiévales* [en ligne], 46 (Printemps 2004), consulté le 20 août 2016, 7 p.

NICOUD, Marilyn. «La rhétorique des régimes de santé». Dans collectif, *La rhétorique médicale à travers les siècles*, Paris, Librairie Droz, coll. Hautes Études Médiévales et Modernes, 2012, 286 p.

NICOUD, Marilyn, *Les régimes de santé au Moyen Âge : Naissance et diffusion d'une écriture médicale en Italie et en France (XIIIe- XVe siècle)*. Rome, Publications de l'École française de Rome, 2007, 1112 p.

NICOUD, Marilyn. « Savoirs et pratiques diététiques au Moyen Âge », *Cahiers de Recherches Médiévales*, N°13 (2006), p. 239-247.

OPSOMER, Carmélia. « La pharmacopée médiévale : images et manuscrits ». *Journal de Pharmacie de Belgique*, N°57 (2002), 10 p.

OVIDE, *Les Amours, L'Art d'aimer, Les Cosmétiques, Héroïdes*, Paris, Garnier Frères, 1910, p. 319.

POSSAMAI-PEREZ, Marylene. « Ovide au Moyen Âge ». *Archives Ouvertes*, (2008), 25 p.

PRÉVOST, Bertrand. « Cosmique cosmétique. Pour une cosmologie de la parure ». *Images Re-vues*, [en ligne], n°10 (2012), 37 p.

RATHER, Lewis J. « The « Six Things Non- Natural » : A Note on the Origins and Fate of a Doctrine and a Phrase ». *Clio Medica*, N°3 (1968), p. 339-340.

RIDDLE, John. *Viator, Medieval and Renaissance Studies*. Los Angeles, University of California Press, 1974, 485 p.

SAUER, Michelle. *Gender in Medieval Culture*. Londres/New York, Bloomsbury, 2015, 208 p.

SCULLY, Terence. « A Cook's Therapeutic Use of Garden Herbs ». Dans Peter Dendle et Alain Touwaide, *Health and Healing from the Medieval Garden*, Boydell Press, 2008, p.63.

SIGAL, Pierre-André. « Le vocabulaire de l'enfance et de l'adolescence dans les recueils de miracles latins des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles ». *Presses universitaires de Provence*, [en ligne], 1980.

SKINNER, Patricia. « Monica H. Green, éd. trad. — The Trotula. A Medieval Compendium of Women's Medicine », Philadelphie, *University of Pennsylvania Press*, 2001 (The Middle Ages Series) *Cahiers de civilisation médiévale*, 47<sup>e</sup> année, n°185 (2004), p. 83-84.

TERTULLIEN. *La Toilettte des Femmes, De Cultu Feminarium*. Paris, Éditions Marie Turcan, Éditions du Cerf, 1971, p. 169-171.

THOMASSET, Claude. « Le corps féminin ou le regard empêché ». Dans Collectif, *Le corps féminin au Moyen Âge*, Florence, Sismel Edizioni del Galluzzo, coll. Méd@evi, format e-book, 2014, 129 p.

THOMASSET, Claude. « De la nature féminine ». Dans tome 2 de Georges Duby et Michelle Perrot dir., *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon, 1991, p. 58-70.

ZIEGLER, Joseph. « Médecine et physiognomie du XIV<sup>e</sup> au début du XVI<sup>e</sup> siècle ». *Médiévales* [en ligne] printemps 2004, N°46, 15 p.



## GLOSSAIRE

AVICENNE. *Liber canonis*. Édition facsimilé de Georg Olms Verlagsbuchhandlung, Hildesheim, 1964. (Avic.)

AL-BAYTAR, Ibn. *Traité des simples*. Traduction de Lucien Leclerc, Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque nationale. T. 23, Paris, Imprimerie nationale, 1877, réédition de l'Institut du monde arabe (LL)

BUTLAN, Ibn. *Tacuinum sanitatis*, Ms. Latin 9333. Édition facsimilé de M. Moleiro Editor, Bibliothèque nationale de France, Paris, 2008, 216 p. (T.S)

JACQUART, Danielle et Françoise. MICHEAU. *La médecine arabe et l'occident médiéval*, Paris, Maisonneuve-Larose, 1990, 271 p.

## SOURCES

DIOSCORIDE, Pedanius. *Les six livres de Pedacion Dioscoride d'Anazarbe de la matiere medicinale*. traduit du latin au français par Balthazar Arnoullet, Lyon, 1553, [14]-574 p. (Diosc.)

DUMAS, Geneviève. *Glossaire, document de travail pour la publication du livre Santé et thérapeutique à Paris au tournant du XVe siècle*, travail en cours. (GD).

GREEN, Monica H. *The Trotula, an english translation of the Medieval Compendium of Women's Medecine*. University of Pennsylvania Press, Philadelphie, 2002, 227 p. (T)

LANDOUZY, Louis et Roger PÉPIN. *Le Régime du Corps de Maître Aldebrandin de Sienne, texte français du XIIIe siècle (publié pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale et de la bibliothèque de l'Arsenal), préface de M. Antoine Thomas, membre de l'Institut*. Paris, H. Champion, 1911, 261 p. (RC)

PLATÉARIUS, Matthaeus. *Le Livre des Simples Médecines : d'après le manuscrit français 12322 de la Bibliothèque nationale de Paris*. Traduction et adaptation de Ghislaine Malandin, Paris, Éditions Ozalid et Textes Cardinaux, 1986, 360 p. (LSM)

RUELLE, Pierre. *L'Ornement des Dames (Ornatus Mulierum) Texte anglo-normand du XIIIe siècle*. Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 1967, 112 p. (OD)

## VÉGÉTAUX

## A

**Absinthe** *Artemisia absinthium L.*

Aluynes (Diosc. III-23) : chaude et sèche, on utilise la graine, astringente et diurétique. Très répandue et connue. Elle fait digérer et purge les humeurs colériques de l'estomac.

GD, LSM : *Absinthium*, dissipe, consume et dissout. Chaud et sèche 2, doit être cueillie à la fin du printemps, puis séchées à l'ombre. Laxative et resserrante. Soigne les vers d'estomac, l'obstruction du foie, la jaunisse, et les obstructions de la rate. Soulage les maux de tête.

OD. : 41, 61, 63. T. : 122. RC. : 99.

**Agaric** *Agaricus L.*

Agaric (Diosc. III-1) : originaire d'Asie et de Cilicie, astringent et chaud. Soulage les maux d'estomac, les humeurs «crus», avec le miel fait baisser la fièvre.

GD, LSM : chaud et sec 2, purgatif, tonique  
T. : 122.

**Aigremoine** *Agrimonia eupatoria L.*

Agrimoine ou Eupatoire (Diosc. IV-33) les feuilles soignent les ulcères, les graines soulagent le foie, soignent la dysenterie, antidote aux morsures de serpents.

LSM : contre les douleurs et autres vices des yeux, soulage les douleurs de l'estomac, anti inflammatoire, soulage

les douleurs de la rate et guérit les fistules.

T. : 116-117.

**Ail** *Allium sativum L.*

Ail (Diosc. II-145) : divers usages : soins des cheveux (pousse, poux et lente), cicatrisant, soins de la bouche (apaise les douleurs), provoque l'urine et la défécation, provoque les menstruations, allège la toux.

GD, LSM : divers usages, chaud et sec  
RC. : 85.

**Aloès** *Aloes vera L.*

Aloé (Diosc. III-22) : asséchant, provoque le sommeil, nettoie l'estomac, apaise les démangeaisons, soins des cheveux.

GD, LSM : chaud et sec 2, aussi appelé cuibar, 3 sortes: cicotrin, hépatique, aculabin, purge, nettoie et fortifie.

OD. : 53 T. : 120, 122, 124. RC. : 91.

**Amande** *Amygdalarum communis L.*

Amande (Diosc. I-135) : amande amère : Provoque les règles, retire les tâches de la peau, contre les maux de tête, diurétique, analgésique

GD, LSM : douces ou amères, douces, chaud et humide 1, elles sont bonnes à manger et l'huile est utilisée en médecine, amères, chaudes et sèches 2, elles sont plus efficaces.

T. : 119, 122. RC. : 87.

### **Amidon**

LSM : *Amidum*, modérément chaud et humide. Soigne les abcès (apostumes) des organes respiratoires, calme la toux.  
T. : 122.

### **Armoise** *Artemisia vulgaris* L.

armoïse (Diosc. III-108) : petite, moyenne et grandes. Utilisation gynécologique : provoque les menstruations et propriétés abortives. Fleurit en été, chaude et sèche.

GD, LSM : *tanaïsie*, Artémis/Diane aurait trouvé les trois sortes d'armoïse : petite, moyenne, grande. Grande: chaude et sèche 3, tonique-amère. La moyenne est bonne contre les douleurs de la vessie et empêche d'uriner. Soulage les douleurs nerveuses et les douleurs des pieds. Soulage la fièvre. Rend un enfant gai et beau si l'on fait brûler un faisceau d'armoïse sous son lit. Beaucoup d'utilisations. La petite armoïse est appelée matricaire, on la récolte en mai ou en juin. Soulage les douleurs d'estomac et les tremblements des membres. Propriétés protectives si elle est placée sous l'huis de la maison.

T. : 112

### **Arum ou pied de veau**

LSM : *iarus*, chaud et sec 3. On l'appelle parfois *serpentine* car il a à l'intérieur comme un serpent. Se trouve facilement dans les haies. Dégage, diminue et chasse les humeurs. Soulage l'enflure des oreilles, les abcès (apostumes) froids. Permet de lutter contre les écrouelles, les

hémorroïdes. Permet d'embellir le visage ou de soigner la peau. Cicatrisant  
T. : 119.

### **Aurone** *Artemisia abrotanum* L.

Auronne (Diosc. III-25) : provient de Sicile et de Capadoce et en Asie. Soigne l'asthme, déclenche les règles, antidote à certains venins mortels (bu avec du vin). Chaude et sèche.

GD, LSM : voir *santoline*, pas de description dans le manuscrit. Parente botanique et thérapeutique de l'absinthe, cultivé pour l'ornement.

T. : 117

### **Avoine** *Avena sativa* L.

Auoine (Diosc. II-86) : vertus semblables à l'orge, tempérament froid, soulage la digestion.

GD, LSM : *Avena sativa*, froide et humide 3, mêmes vertus que le grain ou la farine d'orge. Soigne la fièvre, guérit les apostumes (abcès) des poumons ou des organes de la nutrition, très bonne nourriture.

OD. : 45,47. T. : 116. RC. : 88, 99.

## B

### **Benoîte** *Geum L.*

GD : chaude et sèche 2, dissout et dissipe.

LSM : *gariofilata*, chaude et sèche 2, herbe commune. On peut aussi l'appeler *giroflée* car elle possède une odeur similaire aux clous de girofle. La benoîte fraîche est plus efficace que la sèche. On peut la garder un an. Divise, consume et dissipe les humeurs. Soulage les coliques et apaise la digestion.

OD. : 63.

### **Blette** *Beta vulgaris L.*

Blette (Diosc. II-110) pas d'utilisation médicale, relâche l'estomac. Attrait principalement culinaire.

GD, LSM : chaud 1, entre sec et humide, beaucoup d'utilisations

OD. : 43.

### **Bryone** *Bryonia dicica L.*

Bryonie (Diosc. IV-163) divers usages : enlève les tâches et les cicatrices sur la

peau, diurétique et abortive, plus efficace que la bryone noire qui a les mêmes propriétés.

LSM : *Brionia*, aussi appelée courge sauvage et vigne blanche. Deux sortes de bryones : blanche et noire. La noire est plus efficace selon Hippocrate, traite les spasmes. Soigne la dysenterie. Permet de retirer les verrues et les poireaux. Utile pour soigner les gencives, diurétique.

OD. : 41. T. : 100, 119-120.

### **Buis** *Buxus L.*

LSM : *Buxus*, on fait de ses feuilles et de ses copeaux des lessives pour teindre les cheveux en jaunes.

T. : 116, 117.

## C

### **Calebasse** *Crescentia cujete L.*

Courge (Diosc. I-127) calme les abcès, anti inflammatoire.

LSM : *Cucurbita* modérément froide et humide. Pousse dans les régions chaudes. Fruits bons la médecine et l'alimentation. Se conserve trois ans dans un endroit sec. Soulage les obstructions du foie et de la vessie, les abcès de la poitrine, soulage la forte fièvre. Soulage

les humeurs colériques et les maux de tête qui y sont liés.

T. : 123.

### **Camomille** *Chamaemelum nobile L.*

Camomille (Diosc. III-131) : nombreux usages, surtout en décoction. Apaise de nombreuses douleurs, aide à guérir de la jaunisse. Peut provoquer les

menstruations, l'urine et des calculs rénaux. Aide les humeurs colériques, flegmatiques et mélancoliques. Plantes communes qui poussent aux bords des chemins. Soigne les ulcères de la bouche. Chaude et sèche (fleurs et racine)

GD, LSM : *Camomila* ou *matricaire-camomille*, pousse dans les lieux non labourés. La cueillir quand la Lune est dans le signe du bélier pour bénéficier de sa plus grande vertu. Contre les maladies des yeux et calme les paupières gonflées. On utilise les fleurs. Diurétique. Efficace contre strangurie et dysurie. Soulage les douleurs d'estomac et les ballonnements, apaise la fièvre quotidienne et peut avoir des propriétés contraceptives. Soigne la teigne de la tête.

RC. : 87.

#### **Camphre** *Cinnamomum camphora* L.

Camphre (dans les commentaires du Dioscoride, p.548) gomme d'un arbre provenant d'Inde. Vasoconstricteur, peut causer des humeurs chaudes, apaise modérément les maux de tête, utilisé dans certains collyres.

GD : substance aromatique extraite du camphrier.

LSM: *camphora*, décongestionnant, froid et sec 3, souvent contrefait parce que cher, on doit choisir le plus clair et transparent. Herbe qui se cueille à la fin du printemps. On la pile pour en extraire le jus. Soulage la gonorrhée, le diabète (quand on urine beaucoup), l'échauffement du foie, les saignements de nez, la maille de l'œil (appelée

cataracte par Ambroise Paré). Apaise la luxure en fumigation.

OD. : 59. T. : 118, 119-120, 121 RC. : 92.

#### **Cannelle** *Cinnamomum verum* L.

Cinnamome (Diosc-I.3) nature chaude, parfum suave très apprécié. Antidote à de nombreux venins d'animaux et soulage certains problèmes de vue (éblouissements). Traites les boutons et autres traces sur le visage. Produit dispendieux que «l'on met dans les onguents précieux & en général».

LSM : *cynamomum*, chaude 3, sèche 2, tonique, coagulante, cicatrisante. Donne une bonne haleine.

T. : 112, 122, 123.

#### **Cardamome** *Elettaria cardamomum* L.

Cardamomon, melegette ou graine du paradis (Diosc. I-5). Soigne la sciatique, les paralysies et calme la toux en décoction, abortive en fumigation et diurétique. Permet de masquer la teigne. Présente en Arménie, en Inde, au Moyen Orient et dans le Bosphore.

GD, LSM : *Cardamomum*, chaud et sec 2, fruit d'un arbre, renforce, disperse, dissout, consume. Soulage la pamoison et les maux de cœur de cause froide.

RC. : 97.

#### **Cheveux de Vénus, Capillaire de Montpellier**

Capillaire de Montpellier ou cheveu de Vénus

Adianton (Diosc. IV-121) semblable à la coriandre, aide à la repousse des

cheveux, utile contre les morsures de serpent. Chaude et sèche.

GD, LSM : *Capilli veneris* modérément froid et sec, diurétique aussi pour les affections des poumons. Nettoie les pustules et les boutons. Convient aux phtisiques et ceux qui crachent du pus.

RC. : 89.

#### **Centaurée** *Centaurium erythraea L.*

*Centaurium grand* (Diosc. III-6) soigne les plaies et la douleur.

Usages modernes: la racine est utilisée en pharmacie

LSM : *centaurea major*, chaude et sèche 3, très amère. La grande centaurée est la plus efficace. Cicatrisante. La cueillir au début de sa floraison et la faire sécher suspendue à l'ombre. Diurétique, consume et contracte.

GD : sèche 2, bon pour la douleur et la paralysie, la vue et les vers, tonique-amère, fébrifuge, dépurative.

T. : 122.

#### **Chélidoine** *Chelidonium majus L.*

Grande esclere (Diosc. II-128) grandes et petites variétés. Sa mastication supprime les douleurs dentaires, décoction qui soulage les poumons. Plante très connue, aussi appelée Aquilina.

LSM : *celidonia*, chaude et sèche 4. Deux espèces : une provenant des Indes (racines jaunes et meilleures vertus), et une commune de moindre qualité. On utilise la racine. Elle attire, consume et évacue les humeurs. Purge la tête et la luttte des humeurs froides. Soigne la

colique. Nettoie la matrice et soigne les chancres.

OD. : 53. T. : 116 (célendine).

#### **Châtaigne** *Castanea L.*

Chastaignier, Gland de iuppiter (Diosc. I-121) mélangée à du miel, soulage les morsures de chien enragé. Soulage les maux de tête. Bon intérêt culinaire. Même propriétés que les glands (*glandium*) Brulées avec les coquilles, soulagent les douleurs du corps. Les vieilles noix aident à guérir la gangrène et les fistules. Favorisent la pousse des cheveux.

LSM : *castanée*, chaudes<sup>1</sup> et sèches<sup>2</sup>. Nourrissantes, mais mangées en trop grandes quantité nuisent à l'estomac et provoquent des maux de tête. Les rôtir pour les rendre plus digestes. Conviennent aux colériques (avec du sucre) et aux flegmatiques (avec du miel). Arrête le saignement des menstruations. La poudre de châtaignes brûlées fait pousser les cheveux et est très utilisée pour lutter contre l'alopecie.

OD. : 35.

#### **Chou** *Brassica oleracea L.*

Chou (Diosc. II-113) chou domestique : bon pour les problèmes de vue et pour l'estomac. Soigne les morsures de vipères. Purgatif et anti inflammatoire. Chou sauvage (chou sauuage Diosc. 2.114) cicatrisant, anti inflammatoire.

**Chou marin** (Diosc. II-115) purgatif.

LSM : froid et sec 1, épaissit le sang, 2 sortes: chou d'hiver et chou d'été, nettoie et ramollit le ventre, la tige est sèche, obstruante et astringente.

OD. : 43. T. : 116, 117.

**Citrouille** (graine) *Cucurbita pepo* L.

Concombre de jardin ou citrulle (Diosc. II-200) Utilisée pour le soin de l'estomac. Diurétique, vomitif (racine), froide.

LSM: froide 2, si bien digérée, régénère les humeurs. Voir *calebasse*. OD. : 65.

GD : fait partie des « quatre semences froides ».

**Clou de girofle** *Syzygium aromaticum* L.

Girofles (Diosc. commentaires p.556) plante odorante. Facilite la digestion. Originaire du Moyen Orient, très parfumés. Chauds et secs, nombreux usages cosmétiques et médicaux. Bon pour l'estomac et le cœur. Évocation d'Avicenne : soigne la vue.

LSM : *gariofili*, chauds et secs 3, confortent la digestion, soulagent les difficultés respiratoires, antivomitif.

T. : 112, 114. RC. : 89.

**Coloquinte** *Citrullus colocynthis* L.

Coloquinte (Diosc. IV-158) semblable au concombre sauvage. Anti douleur, purgatif, rééquilibre la colère et le flegme. Goût très amer. Utilisée sous forme de pilule ou dans les clystères.

LSM : *colloquintida*, chaude et sèche 3, aussi appelé courge d'Alexandrie. La chair est utilisée en médecine. L'écorce a peu d'efficacité. Diurétique et purge la flegme et la mélancolie. Dissout et consume. Utile aux douleurs dentaires.

T. : 115.

**Conopode dénudée**

*Conopodium majus* L.

Voir *Noix*.

T. : 124.

**Corail**

Coral (Diosc. V-136) considérée comme plante maritime, légèrement restrictif et refroidissant. Nettoyant et cicatrisant. Diurétique.

LSM : *coral*, chaud et sec 2, sorte de substance terreuse que l'on trouve dans les régions marines. On utilise généralement le corail rouge, uni et clair. On utilise parfois le corail blanc qui doit être plein, gros et sans trou, le plus blanc possible. Se conserve longtemps. Conforte, resserre et nettoie les voies respiratoires. Propriétés occultes contre l'épilepsie. Blanchie les dents et guérit les gencives de la pourriture. Utilisé pour calmer l'hémoptysie, les corrosions de la bouche et des gencives. Cicatrisant.

RC. : 82.

**Coriandre** *Coriandrum sativum* L.

Coriandre (Diosc. III-60) très connue et répandue, refroidit les humeurs. Le suc est dangereux si ingéré en quantité trop importante. Nature tiède et humide.

LSM : *coriandrum*, chaude et sèche 2, fortifiante, anti-flatulente, assez commune. Conforte la digestion et apaise les douleurs d'estomac. Aide au sommeil prise après le repas.

OD. : 63.

**Coton** *Gossypium herbaceum* L.

Coton (Diosc. I-15) le meilleur est importé d'Arabie : blanc, frais, massif et

sec. Aide aux maladies féminines. Provoque l'urine et les menstruations. Antidouleur et utilisé de diverses manières : fumigation, décoction, emplâtre, etc.

GD, LSM : *bombax*, la graine, pour l'asthme, pour les électuaires restrictifs. Pousse en Sicile.

OD. : 65, 67.

### **Cresson** *Lepidium sativum* L.

GD : Cresson Alénois

Cresson Aleynois (Diosc. II-147) cultivé à Babylone. Purgatif. Antiparasitaire, mais mauvais pour l'estomac à forte dose. Provoque les menstruations.

LSM : *nasturcium*, chaud et sec 4, surtout pour les paralysies. Herbe commune. On parle généralement du cresson des jardins. L'herbe est utilisée fraîche car elle perd ses vertus une fois sèche. Se conserve cinq ans. Divise, disperse et dégage les humeurs. Sa semence est meilleure que l'herbe.

T. : 114.

### **Crocus**

Voir *Safran*.

T. : 116.

### **Crocus oriental**

voir *Safran*

T. : 115.

### **Cumin** *Cuminum cyminum* L.

Comin domestique (Diosc. III.57) appelé Comin Royal par Hippocrate. Le cumin sauvage (comin sauvage Diosc. 3.58) est semblable mais plus fort en goût. Anti hémorragique. Chaud et sec.

GD, LSM : *ciminum*, peut être confondu avec le carvi, chaud et sec 2, diurétique, il disperse. Facilite la digestion si mis dans les sauces ou les plats. Aide à soulager la toux et le rhume.

OD. : 39, 55. T. : 116, 117, 120.

### **Cyclamen** *Cyclamen* L.

Pain de pourceau, grand et petit (Diosc. II-156) le grand est commun, le petit ne pousse qu'en Italie. Soulage les maux de tête.

LSM : *ciclamen*, chaud et sec 3, pousse dans les lieux non labourés des montagnes. On utilise surtout la racine. Dissout, consume et contracte. Les femmes de Salerne le cyclamen le dernier jour du parcours de la lune.

T. : 113, 119.



## D

**Datte** (dattier) *Phoenix dactylifera* L.

Datte (Diosc. I-124) fait baisser la fièvre, resserre les pores de la peau. Utilisée dans les soins et la beauté des yeux. Cicatrisante.

LSM : *dactili*, fruit du dattier, chaude et humide 2. Elles épaississent le sang et sont difficiles à digérer. Diurétiques. Mauvaises pour les gencives et les dents. Celles des régions froides sont plus difficiles à digérer que celles des régions chaudes (qui sont moins nourrissantes).

T. : 112.

## E

**Églantier** *Rosa Canina* L.

Eglantier (Diosc. I-105) fruit astringent, bu en décoction aide à la digestion.

LSM : voir *épine blanche*, *Spina Alba*.

Froide 1 et entre le sec et l'humide.

Conforte l'estomac et apaise la fièvre.

Calme les douleurs après une morsure.

Divise et dégage les apostumes humides.

Apaise les douleurs dentaires.

T. : 119 (églantine).

**Encens (oliban)** *Boswellia carterii*

LSM : *Olibane*, chaud et sec 2, gomme d'un arbre qui pousse près d'Alexandrie.

Réconforte par son odeur, resserre et cicatrise. Nettoyant.

GD : L'encens est le produit de plusieurs arbres de la famille des térébinthacées, particulièrement du *Boswellia serrata*.

OD. : 53, 55. T. : 101, 112, 116, 118, 120, 121. RC. : 89.

**Estragon** *Artemisia dracunculus* L.

Targon, (dans les commentaires du *Dioscoride* p.557) plante odorante pour parfumer sauce et salade. Usage culinaire. Tempérament chaud.

T. : 101.

**Euphorbe** *Euphorbia esula* L.

Euphorbium (Diosc. III-378) originaire de Lybie, propriétés semblables au miel, soulage la sciatique, désinfecte les plaies. Expéctorante et purgative.

LSM : *petite thitimale*, *tithymale* (*anabule*), chaude et sèche 3, purgatif. Plusieurs espèces dont l'ésule et le daphné-lauréole. *L'anabule* est

originaire de Babylone. En Europe, donne un lait récolté à la fin du printemps. Se conserve deux mois dans un récipient en verre. Doit être dilué avant d'être utilisé. Renforce les médecines. Purgatif.

L'ésule est chaude et sèche 3. On utilise la racine, cueillie au printemps. Se conserve deux ans. Soulage la flegme. Purgatif.

Le *daphné-lauréole* (laurier des bois) purge les humeurs flegmatiques et colériques. Se donne aux malades et aux bien portants.

OD. : 37. RC. : 87.

## F

### **Fenouil** *Foeniculum vulgare* L.

Fenoil (Diosc. III-65,66) diurétique, antidote aux morsures de serpents, soulage les reins et les problèmes urinaires. Anti vomitif et apaise l'estomac.

GD, LSM : *feniculus*, chaud et sec 2, diurétique, bon pour la strangurie et la dysurie. Le jus de l'écorce des racines ou des feuilles est utilisé dans les collyres. On cueille sa semence au début de l'automne, se conserve trois ans. OD. : 53. T. : 122. RC. : 91, 92.

**Férule asiatique** *Ferula galbaniflua* L.  
Galbanum (Diosc. III-79) Chaud et sec, gomme semblable à l'encens, parfumée. Provoque les menstruations et dégage les voies respiratoires. Soulage la toux et l'asthme.

GD : espèce de Ferula.

LSM : *ferula*, chaude 3, humide 1, relaxe et disperse. On en trouve en Calabre et en Sicile.

T. : 118.

### **Fève** *Vicia faba* L.

Feue (Diosc. II.97) Difficile à digérer. Cuite dans l'eau et vinaigre préviennent la dysenterie. La farine de fève est anti inflammatoire.

GD : 3 sortes, Faba inversa (Solanum ou Athropa belladonna), Faba grassa (Sedum telephium) et Faba communis (Vicia faba ou Faba vulgaris)

LSM : *faba communes*, fraîches, elles sont froides et humides 1, sèches, elles sont froides et sèches 1, pas bonnes à

manger parce qu'elles causent un excès de flatulence, mais bonnes en médecine pour usage externe.

RC. : 99.

### **Figue** *Ficus carica* L.

Figuier (Diosc. I-144) domestique et sauvage. Mauvais pour l'estomac. Les figues éclaircissent le teint, étanche la soif. Utilisée en décoction, emplâtre, cuites ou crues (pilées). Peuvent aider aux problèmes de reins et urinaires.

LSM : *figus*, chaud et sec (mais varie en fonction des espèces), dissout, disperse, tonifie. Soulage les écrouelles et consume les apostumes. Associée à l'hysope pour nettoyer les poumons et guérir les anciennes toux.

OD. : 37, 55, 71.

### **Frêne** *Fraxinus* L.

Fresne (Diosc. I-91) arbre connu et répandu. Utilisé pour lutter contre la lèpre, utilisation des feuilles contre les morsures de vipères, la sciure peut être mortellement toxique.

GD : *Fraxinus eclesior*.

LSM : *fraxinus*, froid et sec 2, pour la diarrhée et la dysenterie après la purgation, pour vomir, pour éveiller l'appétit sexuel et purger l'humeur flegmatique.

OD. : 45.

### **Froment** *Triticum aestivum* L.

Blé froment (Diosc. I-77) conservation de la santé, ne pas manger cru (donne des vers), diverses utilisations : consommé en pain (farine), emplâtre. Apaise les inflammations, cuit avec de la

menthe pour soulager la toux. Restreint les crachements de sang.

LSM : *fourment*, chaud 1 et varie entre le sec et l'humide. Très nourrissant, perçu comme le meilleur de tous les grains à cause de sa ressemblance avec la nature et la complexion de l'homme. Possède des propriétés médicales laxatives et nettoyantes.

OD. : 39, 59, 61, 65, 67.

## G

### **Galanga** *Alpinia officinarum* L.

Épice du Moyen Orient.

Acorum (Diosc. I-6) tempérament chaud. Provoque l'urine, soulage les douleurs du foie et de la cage thoracique. Aide à la digestion, de grande utilité pour toutes les froides maladies.

GD, LSM : aussi appelé garingal. Chaud et sec 2. D'après Dioscoride on le trouve en Inde et en Perse. Se conserve cinq ans. On préfère le roux, lourd et à la saveur piquante. Conforte par son odeur, divise, consume et dégage les humeurs.

T. : 114, 116.

### **Galbanum**

LSM : *galbanum*, chaud 3 et humide 1. Dioscoride précise que cette plante ressemble à la fêrulle. Doit être blanc et pur comme l'ammoniaque. Se conserve longtemps. Attire et consume les humeurs. Adoucit, fait mûrir et relâche. Aide à soulager l'asthme et les douleurs dentaires.

T. : 118.

### **Garance** *Rubia tinctorum* L.

Garence (Diosc. III-137) racine rouge utilisé pour la teinture. Diurétique et provoque les menstruations. Retire les traces blanches sur le cuir.

LSM : *rubea*, chaud et sec 2, tonifie, disperse et consume. Grande et petite garance, la petite est la meilleure. Astringente, soulage l'estomac. Permet de teindre les cheveux en rouge ou en roux.

OD. : 45. T. : 116.

### **Gaude** *Reseda luteola* L.

LSM : voir *pastel*.

OD. 47

### **Genêt** *Genista*.

Genest (Diosc. IV-139) vomitif, purgatif  
LSM : *genesta*, chaud et sec 2, diurétique. Herbe commune. Diurétique, purge la gravelle et les humeurs, divise et guérit les écrouelles sans nécessité de chirurgie.

Plante toxique

OD. : 43, 45, 51. T. : 116. RC. :87.

**Gingembre *Zingiber officinale* L.**

Gingembre (Diosc. II-152) utile à l'estomac, originaire du Moyen Orient. Usage culinaire pour l'assaisonnement des viandes. Digestif, tempérament chaud, utilisé pour divers antidotes.

LSM : *zinziber*, chaud 3, humide 1, digestif, décongestionnant. Racine d'un arbre qui pousse en Esclavonie. La poudre de gingembre se conserve deux ans. Deux sortes de gingembres : sauvage et domestique. Soulage la toux causée par le froid.

OD. : 53, 55. T. : 119.

**Gomme adragante**

LSM : *dragagantum*, froide 1 et sec 2. Il y en a trois sortes : la blanche (la meilleure), une jaune et une rousse. La blanche est employée dans les médecines froides et les deux autres dans les médecines chaudes. Nettoie, refroidie et humidifie. Conglutine et cicatrise.

OD. : 47. T. : 119.

**Gomme arabique**

Sève solidifiée provenant d'Afrique, issue des acacias.

LSM : *gomme arabic*, chaude et humide 1, ramollit et dégage, divers usages. Nature semblable à la gomme adragante. Gomme commune très abondante en Arabie. Trois sortes : blanche (la meilleure), jaune (utilisée pour la médecine froide) et rousse.

T. : 118.

**Gomme de ciste**

LSM : voir *Hypociste*.

T. : 118. RC. : 85.

**Gomme de lierre**

LSM : voir *Lierre*.

OD. 49, 69

**Grande Aunée *Inula helenium* L.**

Enula Campana (Diosc. ) pousse dans les montagnes et les lieux secs. Plante odorante. On récolte sa racine pendant l'été. Diurétique, provoque le flux menstruel. Réchauffe et bénéfique à l'estomac.

LSM : *enula*, chaude 3 humide 1. Deux sortes d'aunée, celle des jardins et celle des champs. Celle des champs est la meilleure. On la cueille au début de l'été. Se conserve deux ans. Adoucit et nettoie. En décoction elle soulage les douleurs d'estomac liées au froid. Anti flatulente. Soulage les douleurs de la poitrine causées par le froid. Soulage l'asthme.

T. : 120.

**Grenade *Punica granatum* L.**

Grenadier (Diosc. I-126) très nourrissant, tempérament chaud. Soulage l'estomac, diurétique, peuvent abimer les dents et les gencives. Soigne les ulcères.

GD, LSM : *mala granata*, le fruit: pomme-grenade, les sucrées sont modérément chaudes et humides, les amères sont froides et sèches, la peau est appelée *psidie*, les fleurs, *balaustie*, pour faire baisser les fièvres bileuses, pour faire vomir et pour la dysenterie.

T. : 115. RC. : 91.

## H

### **Haricot** *Phaseolus vulgaris* L.

LSM : *Faseoli*, chaud et humide 2. Ne peut pas être séché, ne se conserve donc pas très longtemps. Les *faseoli* provoquent de grosses humeurs et ventosités. Utilisés secs ils provoquent des cauchemars. Deux sortes de *faseoli* : blancs et roux. Les blancs sont humides et moins chauds, difficiles à digérer et provoquent l'humeur flegmatique. Les roux sont moins humides et ont une action plus forte.  
T. : 119.

### **Hellébore blanc** *Veratrum album* L.

Ellébore blanc (Diosc. IV-133) purgatif, collyre, toxique à forte dose.

### **Hellébore noir** *Veratrum nigrum* L.

Ellébore noir (Diosc. IV-134) purgatif, équilibre des humeurs (colère et mélancolie), mélangé à du miel, il retire les taches sur la peau.

GD, LSM : *eleboire*, chaud et sec 3, blanc ou noir, le blanc purge le flegme, le noir purge les humeurs mélancoliques.  
OD. : 49.

### **Henné** *Lawsonia inermis* L.

Throesne ou troesne (Diosc. I-106) soigne les ulcères de la bouche, anti inflammatoire, colore les cheveux en roux, la fleur aide aux migraines.

LSM : *alcanna*, froid 1 et sec 2, présent en Égypte et en Sicile. On le réduit en poudre pour le transporter plus facilement. Nettoie, fortifie, cicatrise la

peau. Utilisé pour teindre les ongles ou les cheveux en rouge (mêlé à du vinaigre ou de l'eau).

T. : 115. RC. : 87,88.

### **Hièble** *Sambucus ebulus* L.

Hieble (Diosc. IV-156) relâche le corps de la flegme et de la colère. Nuisible à l'estomac. Teint les cheveux en noir. Apaise les brûlures.

LSM : Voir *sureau*

OD. : 67.

### **Hypociste** *Cytinus hypocistis* L.

GD : excroissance florale de la racine du ciste dont on extrait le suc.

LSM : *ipoquistidos*, froid et sec 2. Sorte de champignon qui pousse auprès d'une plante appelée rose canine ou rose à chien. On le cueille au printemps et on récolte son jus. Se conserve deux ans. Resserre et restreint. Calme l'humeur colérique du ventre.

## I

### **Iris, *Iris L.***

LSM : *Iris*, chaud et sec 2 . On utilise la racine en médecine pour ses propriétés diurétiques. Sépare et divise les humeurs de la vessie. Soulage les problèmes pulmonaires.

T. : 100.

### **Iris florentin *Iris florentina L.***

Flambe (Diosc. I-1) très odorante, soulage la toux, purgatif, purge les

humeurs flegmatiques et colériques. Favorise le sommeil. Provoque les menstruations. Aide à la plupart des morsures venimeuses. L'iris de plus grande qualité provient d'Illyrie et de Macédoine. Tempérament chaud et sec.

LSM : voir *Iris*. T. 100, 122

## J

### **Joubarbe *Sempervivum tectorum L.***

Ioubarbe (Diosc. IV-77) anti inflammatoire. Refroidit et restreint.

LSM : *semper viva*, froide 3, sèche 1. Tient son nom *semper viva* du fait qu'elle soit toujours vive et verte. Utile pour les brûlures et excès de chaleur. Utilisée fraîche en médecine, pousse contre les maisons. Calme les rougeurs et les échauffements des yeux.

GD : réfrigérante, astringente, diurétique  
T. 113

### **Jusquiame *Hyoscyamus niger L.***

Huyle de iusquiame (Diosc. I-34) adoucit la peau, traite les poux.

GD, LSM : anciennement appelée *hannebanne*. froid 3, sec 2, Blanc, rouge ou noir, blanc et noir sont utilisés en médecine, feuille ou graine, la graine est plus efficace, somnifère, astringente. Calme les douleurs causées par de trop grandes chaleurs.

OD. : 43, 51. T. : 115. RC. : 88, 89.

## L

### **Laurier *Laurus nobilis L.***

Laurier (Diosc. I-69) nuisible à l'estomac, vomitif, tempérament chaud.

LSM : chaud et sec, tonique, disperse et dissipe les humeurs, multitude d'usages, nettoie la matrice, soulage les coliques et apaise le rhume causé par le froid. Mêlé

à du miel, guérit les mauvaises couleurs du visage (*pannus*), les rougeurs et les boutons.

GD : la baie fournit l'acide laurique.

OD. : 43. T. : 115, 123.

**Lierre grimpant** *Hedera helix L.*

LSM : *edera nigra*, diurétique, soulage les maux de tête, les douleurs de la rate et les polypes du nez. La gomme de lierre s'utilise dans les onguent, elle réchauffe, sèche et consume.

GD : vulnérable et analgésique, la baie est très toxique.

OD. : 49, 69

**Lin** *Linum usitatissimum L.*

Linum (Diosc. II-125) très commun et répandu, purgatif et antitussif avec du miel.

GD, LSM : *semence de lin*, chaud et humide 1, la plante sert à la fabrication du tissu et la graine en médecine, apéritives et diurétiques quand elle sont rôties. Fait mûrir et ouvre les abcès externes. Facile à digérer, très nourrissant. Nettoie la poitrine de la flegme si consommé avec du miel ou du poivre, et développe le désir sexuel.

OD. : 71. T. : 117. RC. : 88.

**Livèche** *Levisticum officinale L.*

Seseli (Diosc. III-51) plusieurs espèces. Elle est de nature chaude, facilite les problèmes respiratoires. Plante odorante.

OD. : 61. T. : 124.

**Lupin** *Lupinus albus L.*

Lupin (Diosc. II-102) plante courante et bien connue, utilisée comme vermifuge. Soulage la rate, provoque les menstruations. Retire certaines tâches sur le visage.

GD, LSM : chaud et sec 2, diurétique

OD. : 41, 65. T. : 117, 119. RC. : 88.

**Lys** *Lilium bulbiferum L.*

ou *Lilium candidum L.*)

Lis (royal), *Lilium* (Diosc. III-116) soulage les brûlures et les douleurs menstruelles, cicatrisant. Embellit la peau

GD, LSM : chaud et humide, réchauffe et ramollit. chaud et humide, lis sauvage et domestique. Mûrit les apostumes (si mêlé à de la graisse et de l'huile). Donne de belles couleurs au visage et ôte les rougeurs trop prononcées.

T. : 102, 119-120, 121.

**M****Mandragore**

*Mandragora officinarum L.*

Mandragore (Diosc. IV-76) purgatif. Pris en suppositoire fait dormir. Efface les

cicatrices. À trop forte dose, provoque le mutisme. Utilisée dans divers antidotes.

GD, LSM : *mandragora*, froide et sèche, mâle et femelle, femelle est plus efficace

en médecine, écorce ou feuille ou fruit, somnifère, rafraîchissant, astringent.

RC. : 89.

**Mastic** *Pistacia lentiscus L.*

Mastic (Diosc. I-89)

résine jaunâtre qui découle du lentisque  
LSM : chaud et sec 2, fortifie, cicatrise et retient. Gomme d'un arbre originaire de Grèce. Il doit être blanc et clair. Conforte et ressoude. Blanchit et affermit les dents. Purge les humeurs superflues qui descendent jusqu'à la lurette.

GD : résine jaunâtre qui découle du lentisque.

OD. : 39. T. : 112, 118, 120. RC. : 86.

**Mauve** *Malva sylvestris L.*

Malve, bismalve (Diosc. II-144)

GD, LSM : beaucoup d'utilisations. Laxatif et calmant. Deux sortes de mauves : domestique, froide et humide, et sauvage (appelée guimauve) moins froide et humide. Pousse dans les jardins, soulage les douleurs de la vessie, les maux de dents, développe le désir sexuel (racine). Calme les brûlures et les douleurs utérines.

OD. : 43, 63. T. : 120.

**Menthe** *Mentha sativa L.*

*Menthe*, (Diosc. III-33) chaude et sèche, calme les humeurs colériques. Soulage l'estomac, antidépresseur. Soulage les migraines et moyen de contraception. La menthe sauvage est cependant déconseillée pour les usages médicaux.

GD, LSM : chaude et sèche 2, tonique, disperse et sépare les humeurs, la menthe

dite romaine est plus diurétique. Contre la mauvaise haleine. Nettoie, disperse, dégage les humeurs. Conforte par sa bonne odeur. La menthe domestique set la meilleure pour les médecines et garde ses propriétés qu'elle soit sèche ou fraîche.

OD. : 39.

**Menthe-pouliot**

*Mentha pulegium L.*

LSM : *poulieul, pouliot des cerfs*, chaude et sèche 3. On la cueille au moment de la floraison. Se conserve un an. En médecine on utilise les feuilles et les fleurs. Deux espèces : mâle et femelle. La femelle est la meilleure. Disperse et consume les humeurs. Soulage les douleurs d'estomac et aide à guérir un rhume froid. Mêlée à du vin, sa décoction soulage la toux provoquée par une humeur froide et gluante.

OD. 69

**Morgeline** *Stellaria media L.*

Mouron, Morgelline (Diosc. II-171) anti inflammatoire, apaise les douleurs dentaires.

GD : mouron des oiseaux.

OD. : 45.

**Moutarde** *Sinapis alba L.*

LSM : voir *sénévé*. T. : 119.

**Muscade** *Myristica fragrans L.*

*Voir Noix.*

GD, LSM : chaude et sèche 2, tonique, digestive, anti-flatulente.

T. : 114, 118.



**Myrrhe** *Commiphora myrrha* L.

Mirrhe (Diosc. I-66) chauffant et astringent. Provoque le sommeil. Chaude et sèche. Cicatrisante, retire les boutons autour des lèvres, retire les taches du visage.

GD, LSM : *myrrhe*, chaud et sec 2, deux sortes : ordinaire et trocliten (troglodytique), plus grosse, fortifie, décongestionne, bon pour la cataracte. Conforte la digestion de l'estomac, dégage la flegme et soulage la toux grasse. Assainit la bouche. Nettoie et conforte la matrice, aide à la conception. RC. : 88.

**Myrtille** *Vaccinium myrtillus* L.

LSM : *mirte*, froide 1 et humide 2, laxative. On utilise d'abord les fruits, puis les feuilles et les fleurs. Les fruits doivent être cueillis bien mûrs. Resserre et conforte par sa bonne odeur. Soulage les vomissements et les menstruations abondantes. Aide à dormir en cas de fièvre. La poudre des feuilles est cicatrisante. La poudre des fruits et des fleurs mêlée à de l'oxymel et prise le matin calme la mauvaise haleine causée par l'estomac.

T. : 116.

## N

**Nard**, *Nardostachys jatamansi*

Nard (Diosc. I-6) deux sortes de nard. Diurétique, échauffe et désseche. Utilisé dans de nombreux antidotes.

LSM : *spicnard*, *spicanard* ou *nard vrai*. Chaud 1 et sec 2. Deux sortes : le nard vrai et le nard celtique. Se conserve dix ans dans un endroit sec. Conforte et débouche. Soigne la pourriture des gencives.

T. : 112.

**Nénuphar** *Nymphaea alba* L.

Nénuphar, *Nymphaea* (Diosc. III-126) enlève les taches sur le cuir, soulage l'estomac et la vessie.

GD, LSM : *nénufar*, deux sortes: blanches ou jaunes, les blanches sont meilleures, la fleur est un bon rafraîchissant. En médecine on utilise les fleurs. Soulage les maux de tête provoqués par les chaleurs.

RC. : 87.

**Nielle des blés** *Agrostemma Githago*

LSM : *noielle*, chaude et sèche 3. Semence d'une herbe que l'on trouve dans le froment. Se conserve dix ans. Diurétique, ouvre les conduits, divise et dégage la flegme. Chasse les ventosités.

OD. : 37.

**Noix commune, *Juglans L***

Noix, Gland de iuppiter (Diosc. I-140).

LSM : deux sortes de noix : vertes et sèches. Les vertes sont moins chaudes que les sèches. Elles sont un peu humides et moins digestes. Les sèches sont astringentes, soulage les apostumes causée par la mélancolie. Bon remède pour contre les fièvres.

T. : 111, 115, 116. RC. : 88.

**Noix de galle,**

Noix de galle (*Galla* Diosc.I.122). difficile à digérer, nuisible à l'estomac, engendre la colère et les maux de têtes, vomitif, sauf les noix jeunes. Brulées avec les coquilles, soulagent les douleurs du corps. Les vieilles noix aident à

guérir la gangrène et les fistules. Favorisent la pousse des cheveux.

GD, LSM : *galla*, excroissances sur les pousses de chêne, froide et sèche 2. Resserre, anti vomitif. Utilisé pour noircir les cheveux blancs ou « vieux » ou la barbe.

OD.: 45, 47.

Brou de noix : OD. 47.

**Noyer, voir *Noix***

OD. 47 T. 121

## O

**Olive *Olea europae L.***

Huile d'oliue (Diosc. I-27) utile à la composition des onguents, utile aux soins de la bouche, purgative, soulage l'estomac, clarifie les yeux.

Huile d'oliue sauvage (Diosc. I-28) empêche la chute des cheveux.

LSM : deux sortes d'olives : sauvages et domestiques, dont les vertes, les noirs et les rouges. Les noires sont chaudes et entre l'humide et le sec, sont très savoureuses et nourrissantes, mais peuvent transformer le sang en humeur colériques. Les rouges confortent l'estomac. Les olives noires sont bonnes pour les usages médicaux car elles

réduisent les cloques. Les vertes calment les humeurs colériques et les plus aqueuses permettent de faire de l'huile.

OD. : 37, 41, 51, 71. RC. : 86, 87, 88.

**Oignon *Allium cepa L.***

Oignon (Diosc. II-144) assèche et provoque l'appétit. Provoque les menstruations, traite les changements de couleurs du cuir, soigne certaines maladies des yeux, retire des tâches du visage.

GD, LSM : *cepa domestica*, chaud et sec 3, astringent, émollient, pour l'épilepsie, provoque les menstruations. Galien dit que l'oignon n'est pas bon pour les

colériques, mais l'est pour les flegmatiques.

T. : 118.

**Opium** *Papaver somniferum L.*

Opio (Diosc. VI-17) somnifère et sédatif puissant. Assez odorant.

GD, LSM : froid et sec 4. Trois sortes : opium, opium thébain (thébaïne: alcaloïde toxique de l'opium) et opium trementium. Un médicament qui utilise l'opium est appelé opiat. Se conserve neuf ans. Utilisé en médecine pour calmer les tempéraments chauds, et dans les médecines composées sous le nom d'opiat. Restreint et mortifie, sauf dans les médecines chaudes. Délayé dans du lait de femme et mélangé à de la poudre de mandragore, il fait dormir les malades. Soulage les apostumes chaudes causées par l'humeur colérique. Puissant sédatif et antidouleur.

RC. : 89.

**Orge** *Hordeum vulgare L.*

*Ordeum*, (Diosc. II-108) doit être blanc et net. Très nourrissant, soigne les

ulcères de la gorge. Diurétique, apaise les inflammations, beaucoup d'utilisations.

GD, LSM : froid et sec, beaucoup d'utilisations

OD. : 37, 41, 67, 69, 71, 73.

T. : 113, 116, 117 RC. : 88.

**Orme** *Ulmus L.*

Orme (Diosc. I-94) constrictif (feuilles, branches et écorce) embellit la peau et le visage.

T. : 117.

**Ortie** *Urtica dioica L.*

Ortie (Diosc. IV-94) diurétique, soigne la gangrène, provoque les menstruations. Apaise les douleurs pulmonaires.

GD, LSM : *urtica*, très chaude, utilisée contre la jaunisse et les toux anciennes. Galien dit que l'ortie provoque la sueur. Soulage les maladies utérines.

OD. : 43.

Posées broyées sur les tempes, elles diminuent et stoppent les saignements de nez. Apaise les douleurs liées aux apostumes et tuent les vers du ventre si cette poudre est mêlée à du vin.

## P

**Pastel** *Isatis tinctoria L.*

LSM : *indacus*, *pastel* ou *guède*, le pastel pousse un peu partout en grande quantité. Utilisé pour teindre en bleu. Ses feuilles ressemblent à celles du chou.

**Patience** *Rumex patientia L.*

Vinette ou Ozeille (Diosc.) plusieurs espèces, retire les tâches sur le cuir. Apaise les démangeaisons, soulage les douleurs dentaires et des oreilles.

LSM : chaude et sèche 3, disperse les humeurs.

OD. : 61, 63, 71. T. : 120.

**Pavot** *Papaverum rhoas L.*

GD, LSM : voir *opium*, noir ou blanc, froid et sec.

RC. : 86.

**Pêche** (noyau) *Prunus persica L.*

Pesche (Diosc. I-130) relâche l'estomac, évite les vertiges. Restreint.

GD : on utilisait surtout les feuilles et l'amande des noyaux comme purgatif, vermifuge et antispasmodique

OD. : 57.

**Pernambouc** *Caesalpinia echinata L.*

LSM : voir *santal*.

T. : 115, 118.

**Persil** *Petroselinum crispum L.*

*Persil de iardin*, (Diosc. III-62) même propriétés que la coriandre, calme les inflammations des yeux, soulage les aigreurs d'estomac, diurétique. Anti flatulent. Soulage la toux.

GD, LSM : chaud et sec 2, diurétique, expectorant.

OD. : 39. T. : 122.

**Plantain** *Plantago major L.*

Plantain, (Diosc. II-119) deux espèces. Restreint le sang, calme les ulcères des yeux, calme les morsures de chiens et les brûlures. Souvent utilisé dans les onguent pour les maladies oculaires.

GD, LSM : pour les fièvres. L'herbe est utile contre les humeurs chaudes.

OD. 35, 63 T. 102

**Poireau** *Allium porrum L.*

*Porrum*, Diosc. II-179

GD, LSM : chaud et sec 3, pour la diarrhée et pour provoquer les menstruations

OD. : 37.

**Poivre**

*Piper nigrum L. Piper longum L.*

LSM: rafraîchissant, bon pour les douleurs au cou.

GD : bon pour l'asthme et pour évacuer le flegme.

OD. : 37 T. : 101, 123. RC. : 91.

**Pyrèthre** *Anacyclus pyrethrum L.*

Pirethri, pirethry (Diosc. III-69) en décoction, elle retire la flegme, soulage les douleurs dentaires. Attire la flegme si on la mâche

GD, LSM : *piretre*, chaud et sec 3. On utilise la racine en médecine. Plante commune. On la cueille en hiver. Se conserve cinq ans. Attire et divise les humeurs. Purge et disperse, mâché, combat la douleur aux dents.

OD. : 37, 39.

## R

### **Réglisse** *Glycyrrhiza glabra* L.

GD, LSM : modérément chaude et humide, son jus est bon pour les affections de la poitrine, les pleurésies et les apostèmes, pour la gorge et l'estomac T. 113

### **Renoué bistorte** *Persicaria bistorta* L.

LSM : *bistorte*, froide et sèche<sup>3</sup>. Assez acide. Resserre, conforte et favorise la conception. Cicatrisante. T. 119, 120.

### **Rose** *Rosa officinalis* L.

Rose (Diosc. I-111) beaucoup d'utilisations.

GD, LSM : froide 1 sèche 2, Se conserve trois ans. Beaucoup d'utilités et sert à la fabrication de l'eau de rose, suc

de rose, (voir électuaire de suc de rose), tonique, constipante, astringente.

OD. 35, 63, 69 T. 114, 118, 123

**Huile/eau de rose** : OD. : 55, 57, 59. T. : 100, 101, 113, 114, 119-120, 121, 122. RC. : 86, 89, 91.

### **Roseau** *Phragmites australis* L.

Roseau (Diosc. I-96) plusieurs espèces, apaise les inflammations, soin des cheveux, guérit l'alopecie.

LSM : *canne de provence*. Plante commune et tempérée. Efficace contre les fièvres aigue. Fait pousser les cheveux.

T. : 117. RC. : 88.

## S

### **Safran** *Crocus sativus* L.

*Crocus*, (Diosc. I-25)

Purgatif. Très coloré, utilisé pour teindre les viandes. Diurétique, stimule la luxure et apaise les inflammations.

GD, LSM : *crocus*, chaude et sèche 3, antispasmodique et emménagogue. Deux espèces : safran des jardins (*crocus hortensis*) et le safran d'Orient (*crocus orientalis*). Le safran d'Orient est employé dans les médecines non vomitives. Le bon safran est roux. Se conserve dans un sac en cuir pendant dix ans. Soulage les faiblesses de l'estomac et du cœur. Provoque les

vomissements chez les personnes colériques. À forte dose, provoque une perte d'appétit et des nausées.

OD. : 45, 47. RC. : 87, 92.

### **Sang-dragon** *Dracaena draco* L.

Cinabre (Diosc. V-59) utilisé par les peintres pour sa couleur très rouge (rouge sang), possède les même propriétés que l'hématite. Antihémorragique.

GD, LSM : froid et sec 3, retient les menstruations et divers autres usages

OD. : 45, 63. T. : 115.

**Santal** *Santalum album*

GD, LSM : bois froid et sec 2. Trois sortes : rouge, blanc et jaune (ou citrin). Le santal rouge est le meilleur. Utile à l'échauffement du foie. Somnifère. Soulage les abcès et les saignements de nez. Ôte la soif.

**Sarcocolle** *Pinea sarcocolla L.*

*Sarcocole* (Diosc. III-81) rousse et au goût amer, utilisée dans de nombreux emplâtre. Cicatrisante.

LSM : *sarcacole*, chaude et sèche 3, coagulante, cicatrisante. Résine qui doit être blanche. En poudre elle ne vaut rien car il s'agit souvent de contrefaçon. Calme les saignements de nez, éclaire la vue.

OD. : 53, 59.

**Sauge** *Salvia officinalis L.*

*Sauge*, (Diosc. III-32) diurétique et provoque les menstruations. Noircit les cheveux, coagulant, purgatif. Apaise les démangeaisons.

GD : sauvage ou cultivée, chaude 1 sèche 2, bon pour l'épilepsie et la paralyse. Diurétique, tonique, purgative, antispasmodique, vulnérable, emménagogue, apéritive et digestive.

OD. : 39, 63.

**Saule** *Salix alba L.*

*Saulx*, (Diosc. I-106) arbre commun, astringent.

GD : connue au Moyen Âge comme vulnérable et fébrifuge (XVIe), contient un hétéroside amer qui a conduit à la

découverte de l'acide acétylsalicylique (aspirine) en 1853.

OD. : 71. T. : 117. RC. : 88.

**Saxifrage** *saxifraga L.*

GD, LSM : chaude et sèche 3, elle brise la pierre aux reins ou à la vessie. Doit son nom au fait qu'elle casse la pierre. Diurétique, soulage les douleurs iliaques. Racine et semence se conservent trois ans.

T. : 122.

**Scabieuse** *Scabiosa succisa pratensis ou praemorsa L.*

Scabieuse (Dans les commentaires du Dioscoride p. 565) utilisée en onguent, traite les abcès.

LSM : *mors au diable*, Diaphorétique, fébrifuge et émollient, pour le mal de St-Christophe, bon pour les douleurs abdominales. Chaude et sèche 2. L'espèce qui pousse dans secs des montagnes est la meilleure. Utilisée pour traiter la gale, l'alopecie (considérée comme une sorte de lèpre), les hémorroïdes et les apostumes.

GD : chaude et sèche 2, vermifuge, antidote.

RC. : 86.

**Sénévé** *Sinapis alba L. et Sinapis arvensis L.*

LSM : chaud et sec 4. En médecine on utilise la semence. Se conserve cinq ans. Disperse, atténue et consume les humeurs. La poudre introduite dans le nez fait éternuer et nettoie le cerveau de la flegme. Anti paralytique.

OD. : 53, 55. RC. : 86, 87.

**Staphisaigre***Delphinium staphisagria L.*

Delphinion, (Diosc. III-68 ) soigne les piqures de scorpions.

GD, LSM : *stafisagrie*, chaude et sèche 3, purge le flegme, arrête la cataracte, tue les poux. Aussi appelée Purge-Tête.

On utilise généralement la semence.

OD. : 49.

**Sureau noir** *Sambucus nigra L.*

Sureau (Diosc. IV-156) deux espèces : noire et blanche. Voir *Hièble*.

LSM : chaud 2 et sec 1, on en fait une huile appelée sambucium, divers usages

T. : 116.

**T****Tamus** *Dioscoreaceae L.*

Vigne sauvage (Diosc. IV-107) purge l'humidité du corps, la grappe enlève les tâches et les défauts de la peau.

LSM : *inantes*, *vigne sauvage* ou *lambrusque*, on utilise la fleur de la vigne sauvage, on la cueille au début de l'été. Se conserve un an. Soulage les fortes toux et les douleurs d'estomac.

OD. : 55.

**V****Verveine** *Verbena officinalis L.*

Vervaine (Diosc. IV-50), mêlée à de la graisse de porc, elle soulage les douleurs pelviennes. Traite les ulcères.

LSM : *berbena*, froide et sèche, pousse dans les plaines humides. Soulage les enflures du cou, les douleurs de la poitrine et les maux de tête. Diurétique. Aide à guérir la jaunisse. Supprime la mauvaise haleine. Attire l'amour.

OD. : 53. T. : 117.

**Violette** *Viola odorata L.*

Violette purpurine (Diosc. III-118) refroidit. Apaise les yeux inflammés. Retire les rides du visage.

GD, LSM : *viola*, froide 1, humide 2. Utilisée pour faire du sirop violat, du sucre violat, du miel violat et de l'huile violat. Les violettes ont vertu d'humidifier, d'adoucir, de refroidir et de lâcher. Somnifère.

OD. : 63. T. : 118. RC. : 89.

## ANIMAUX

### B

#### **Beurre** *Butirum*,

GD, LSM : chaud, 1, humide 2. Soulage la toux sèche, le meilleur est celui à base de lait de vache. Soulage les phtisiques, soulage les douleurs nerveuses et les douleurs des gencives des enfants. Nuisible à l'estomac si consommé en trop grande quantité.

GD : résolutif et digestif, antidote, antitussif.

### F

#### **Fromage**

T.S : Fromage frais : froid et humide. On préfère le lait tiède et provenant d'animaux en bonne santé. Relaxant et riche en graisse. Peut provoquer des obstructions de la rate, dans ce cas on peut consommer des amandes et des noix. Convient aux tempéraments chauds.

### G

#### **Grenouille**

Grenouille (Diosc. VI-31) contracte les voies respiratoires et donne mauvaise haleine. OD. 49.

### I

#### **Ivoire** *Spodium*.

LSM : *spodium* (ivoire brûlé) froid et sec 3, coagulant. Utilisé pour fabriquer des peignes et des tablettes. La moelle brûlée s'appelle le *spode*. On l'utilise dans les sirops destinés à refroidir. Ôte la soif.

GD : dans Ibn-Al-Baytar, le spodium de Dioscoride est les scories de la combustion ou le raffinement du cuivre.

T. 117

### L

#### **Lait de chèvre** *Sero caprino*, Diosc. II-76

GD : seconde l'action des médicaments, purgatif et prépare à l'action des purgatifs



## M

**Miel** *Mellis, miel*, Diosc. II-74, nombreuses utilités, resserre la peau, soigne les problèmes de gorge (toux, crachats, etc.), privilégier le plus doux et le plus parfumé.

GD : chaud 1, sec 2, consume, nettoie et prévient la pourriture.

LSM : utilisé souvent comme ingrédient liant.

GD : Rhazès: Il nettoie, déterge et polit (les dents).

OD. 37, 39, 53, 55, 71, 73

T. 02, 113, 115, 119-120, 122, 123

RC. 87

**Musc** *Must*, Avic. Lib. II

GD : Substance odorante utilisée en parfumerie et produite par certains mammifères, en particulier un cervidé; le porte-musc mâle

LSM : *must*, chaud et sec 2, fortifiant. Substance humide que l'on trouve dans certains animaux présents en Inde. Trois sortes de musc : noir (qui n'est pas bon), noir tirant sur le roux (meilleur que le premier), le roux (le meilleur). Se conserve longtemps dans un récipient en verre hermétique ou en plomb. Conforte, consume et divise les humeurs. Utile contre les mauvaises odeurs de la bouche et des aisselles.

T. 123

## O

**Œuf** *Ova*, (Diosc. II-42)

les œufs sont nourrissants, le jaune est utilisé pour soigner les yeux, soulage les inflammations. Les œufs de Geline sont les meilleurs.

GD : tonique, le jaune est résolutif, la coquille est froide et dessicative, beaucoup d'utilités

*Œuf de poule* OD. 39, 53, 55, 57, 59, 61, 63, 69. T. 116, 117, 118, 119. RC. 89

**Os de seiche** *Ossie sepie*, Diosc. II-23

**Œuf de corneille**

OD. 41

(*Sepia officinalis*)

GD : cartilage poreux à l'intérieur des seiches, Os de sèche, pour les collyres et les affections des yeux .

LSM : froid et sec. Os que l'on trouve dans le ventre de la seiche. Utilisé pour blanchir les dents et le visage.

OD. 53, 55, 59

T. 101, 116, 120, 122, 124

## MÉTAUX ET MINÉRAUX

### A

#### Alun

Alun, (Diosc. ) trois sortes ont un usage médical : le froissable, le rond et le liquide, le meilleur étant le froissable. Astringent, soigne les maux de la bouche. Dépuratif.

LSM : froid et sec 3, préférer celui qui est blanc. Dégage, consume et sèche. Guérit les chancres, fait désenfler les gencives, soigne la gale.

GD : clarifiant et dépuratif.

OD. 45, 47, 61, 71, 73. T. 115, 121.

RC. 89

pas comme les métaux. Le choisir le plus clair possible. Soigne les fistules, les chancres, peut être utilisé comme collyre. Soulage les saignements de nez et les hémorroïdes.

RC. 92

#### Argile *Argillis*

GD : roche sédimentaire terreuse surtout formée de silicate d'aluminium et qui imbibée d'eau devient malléable

OD. 57 RC. 89

#### Antimoine

LSM : *Anthimonium*, chaud et sec 4, semblable à l'étain. Il brûle et ne fond

### B

#### Borax

Borras, chrysocolle ou colle d'or. (Diosc. V.104) provient d'Arménie. Restreint, cicatrice, abrasif, échauffant. Si ingérer fait vomir. Toxique.

Borate hydraté de sodium,  $\text{Na}_2\text{B}_4\text{O}_7 \cdot 10 \text{H}_2\text{O}$

GD, LSM : on le confondait avec la gomme de styrax (benjoin) à cause de l'illustration, peu probable lorsqu'il durci il est blanc et transparent comme une gomme

T. 119-120

### C

#### Céruse

Ceruse, (Diosc. V-103) refroidit, resserre, cicatrisante. Mortellement toxique si on l'ingère.

LSM : froide et sèche 2. Obtenu après avoir laissé du plomb dans du vinaigre

pendant plusieurs mois et des expositions répétées à la lumière du soleil. Nettoyant. Les femmes l'utilisent en petites pilule sur le visage. Provoque maux de dents et pourriture de la bouche.

GD : préparation faite avec du vinaigre et plomb fondu, on faisait sécher le produit de la fusion, on le passait à la meule et ensuite on le tamisait, froid 2, agglutinante, rafraîchissante, émolliente, elle régénère les chairs, mais c'est un médicament qui peut tuer  
OD. 57, 59, 65

### **Chaux vive**

Chauxviue (Diosc. V-130) cicatrisante, peut produire des escarres.  
LSM : *chaux*, chaude et sèche 3, mêlée à du suif et à de l'huile elle guérit les

boutons et les abcès purulents. Cicatrisant. Bien se laver après utilisation car très corrosif.

OD. 47, 55. T. 113, 123, 124. RC. 89.  
Voir aussi *Silotre* (recette à base de chaux vive et d'eau) dans l'*Ornement des Dames*, p. 47.

## **E**

### **Écume de fer**

LSM : chaude et sèche 2. Vomitif, mortellement toxique en grande quantité. Soulage les hémorroïdes. Platéarius déconseille son utilisation et mentionne sa dangerosité.  
OD. 47

## **L**

### **Litharge**

Litharge ou écume d'argent (Diosc. V-52) le meilleur provient d'Athènes. On en trouve aussi en Espagne. Cicatrise, refroidit,  
GD, LSM : *litargium*, monoxyde de plomb obtenu par la purification de l'or et de l'argent, modérément froid et sec, astringent, constipe, nettoie, et ferme les plaies  
GD : Avicenne: c'est un poison, on l'administre avec plusieurs verres d'eau pour atténuer ses inconvénients  
T. 120

## **M**

### **Mercure**

LSM : voir *vif-argent*.

## O

### **Or, *Aurus***

GD : tempéré, subtil, il entre dans la préparation de plusieurs médicaments anti-atrabilaires, cautérisant, cicatrisant.

LSM : *aurum*, le plus modéré de tous les métaux. Chaud, mais sans excès, n'a donc pas de degré. Produit par une décoction d'une veine de terre. Conforte et épure. Utile contre l'éléphantiasis (défini comme une sorte de lèpre par Platéarius) et soulage les douleurs cardiaques. Contre la teigne de la tête et du visage, utiliser de la poudre d'écume d'or mêlée à de l'huile. Conforte, mais ne nourrit pas, l'or n'est pas digéré par l'organisme. Expulse les humidités superflues.

RC. 92

### **Orpiment *auri pigmentum***

Orpiment (Diosc. V-120) astringent et corrosif, brûle la peau et provoque des escarres, fait tomber les cheveux.

LSM : *auripigmentum*, chaud et sec 4, provient d'une veine de terre. Deux sortes : rouge et jaune. Le jaune dissout, contracte et purifie. On fait de l'orpiment et de la chaux vive certaines médecines dépilatoires. Utilisé contre les dartres avec du savon. Utile également pour la beauté des ongles si l'orpiment est mélangé à de la gomme sérapi.

OD. 43, 49, 51, 67 T. 113, 115, 116, 120, 123 RC. 87

## P

### **Perle *Margariton*, Avic. Lib. V, tr. 2**

LSM : *margurites*, froides et sèches. Petites pierres claires que l'on trouve dans certains poissons. Confortent et accroissent les vertus des esprits du cœur. Resserrent et raffermissent.

GD : entre le chaud et le froid, le sec et l'humide, antihémorragiques, contre les palpitations, les frayeurs, les angoisses

RC 92

### **Pierre ponce**

LSM : *spume de mer*, pierre avec laquelle on ponce les parchemins. Retire la maille de l'œil. Blanchit les dents.

T. 22.

### **Plomb voir *Litharge***

Plomb laué, plomb brûlé (Diosc. V-47,48)le plomb lavé est astringent, anticoagulant, réfrigérant. Soulage les ulcères et les hémorroïdes. Le plomb brûlé a les mêmes propriétés que le plomb lavé, mais est beaucoup plus puissant.

LSM : *plonc*, monoxyde de plomb obtenu par la purification de l'or et de l'argent, froid et humide<sup>2</sup>, astringent, constipe, nettoie, et ferme les plaies

OD. 57, 59, 65

## S

**Salpêtre**

LSM : *nitre*, chaud et sec 2. Veine de terre commune et répandue. Deux sortes : blanc (le meilleur) et jaune. Se conserve indéfiniment. Sépare et divise les humeurs, nettoie et purifie. Le nitre mêlé à du miel, de l'eau salée et de l'huile et administré avec un clystère soulage les coliques. Permet d'éclaircir le visage, retire les poux et les vers d'oreilles.

RC 96-97.

**Sel**

Sel, (Diosc. V-125), le meilleur est le sel minéral, nettoyant et purgatif. Plusieurs utilités.

LSM : chaud et sec 2. Utilisé comme vomitif (mêlé à de l'huile et du vinaigre), soulage les douleurs liées aux ventosités.

GD : chaud et sec, aide à la digestion des aliments, dissout les médicaments, seconde l'action des médicaments

OD. 63

T. 102, 116, 120, 122 RC. 91

**Sel ammoniac**

LSM : *armoniac*, chaud et sec 4. Se trouve en Arménie. On doit le choisir blanc. Retire les tâches du visage des femmes.

GD : n'aurait rien à voir avec le sel ammoniac, i.e. chlorure d'ammonium. OD 63.

**Souffre**

Soulphre, (Diosc. V-123) soulage la toux, retire les feux volages, expectorant, guérit la surdité

GD : chaud et sec 4, cicatrisant

GD, LSM : pour les paralysies et l'épilepsie

OD. 37 T. 123 RC. 88

## V

**Vif-argent**

Argent vif, (Diosc. V-110) très connu, GD, LSM : *argent vif*, chaud et humide 4, dissout, mort et pénètre, tue quand il est pris oralement ou dans les oreilles

GD : on l'obtenait soit par fusion ou à l'état naturel, Rhazès: le mercure est froid, liquide, épais, âcre et astringent, lorsqu'il est sublimé, il devient résolutif et incisif. Paul d'Égine: le mercure est

peu utilisé en médecine, attendu que c'est un poison mortel

OD. p.49, 63, 71, 73

## COMPOSÉ

### A

#### **Amidon**

LSM : *amidum*, modérément chaud et humide, extrait du froment. Parfois appelé amydon parce qu'il est fait sans meule. Utile pour soigner les abcès des voies respiratoires. Soulage la toux quand on le mélange à du lait d'amande.

T. 122.

### C

#### **Colophane**

LSM : *colofonia*, gomme d'un arbre qui croit en Grèce. Aussi appelée poix de Grèce.

Chaude 2 sèche 1, on la choisit noire. Réchauffe et conglutine. Enlève les poils du visage et le blanchit. Soulage l'asthme.

OD : 49. T. : 118.

### O

#### **Oxyde de zinc**

*Thuthia*, (Diosc. V-119)

GD : Oxyde de zinc, les sels de zinc sont antiseptiques et sédatifs, l'oxyde de zinc est surtout utilisé sous forme de pommades comme topique isolant. Cendres minérales ou oxydes contenant en majorité du zinc, mais plus ou moins mélangées de substances étrangères particulièrement du cuivre.

RC : 91, 92.

### P

#### **Poix liquide**

LSM : on distingue la poix navale et la poix liquide dite « picula ». la poix navale est moins chaude et moins sèche. La poix liquide divise et consume les humeurs. Utilisée contre la gale, les dartres, la teigne, la dureté de la rate et les apostumes.

OD. : 71

#### **Populeon**

GD : *Unguentum populeon*: Onguent calmant dans lequel entrent des bourgeons de peuplier. Contre la chaleur intense. T : 113.

## S

### **Savon**

LSM : chaud et sec. Trois sortes de savon ; sarrasin (*capitellum*), spatarent (ou savon des juifs) et le savon français. Le savon sarrasin est efficace contre les brûlures, bon pour les cheveux et il adoucit la peau. Le savon français est efficace contre la gale et les brûlures. Blanchit la peau. Le savon spatarent est efficace contre les dartres.

OD. 37, 45, 51, 57, 63, 65, 67, 69.

T. 101, 117, 120.

## T

### **Tartre (crème de) ou Lie de vin**

GD, LSM : tartre, ou gravelle, chaud et sec 3, celui qui provient du vin le plus pur est le meilleur. Utilisé en onguent pour soigner la gale et les dartres. Propriétés amincissantes (utilisé par les Sarrasins). Peut provoquer des excoriations dans les boyaux. Le mélanger à du mastic pour l'utiliser.

T. : 117, 123.

## V

### **Vin blanc**

T.S : Vin blanc jeune : chaud et sec 2. Apaise la faim, mais nocif s'il est bu sans modération. Soulage les tempéraments sanguins et chauds. Convient aux tempéraments froids, aux personnes âgées, en toute saison sauf en été

T.S : Vin vieux aromatique. chaud 2. Soigne l'ophtalmie, vivifie l'esprit, convient à l'estomac froid. Nuit aux sens et à la mémoire des enfants.. Convient mieux aux tempéraments froids, aux personnes âgées, en hiver et dans les régions froides.

T. 123

### **Vinaigre *Acetum*,**

(Diosc. V-21)

GD : plus froid que chaud, astringent, subtilisant et dessicatif

OD. : 39, 41, 43, 45, 47, 51, 53, 55.

T. : 115, 116, 117, 119, 123.

RC. : 88, 89.

### **Vinaigre.**

T.S : froid 1, sec 2. On préfère celui qui est fait avec du vin fort. Utile contre la bile jaune, bon pour les gencives et ouvre l'appétit. Mauvais pour les nerfs.. Convient mieux aux tempéraments chauds, colériques, aux jeunes.

GD : plus froid que chaud, astringent, subtilisant et dessicatif.

OD. : 39, 41, 43, 45, 47, 51, 53, 55

T. : 115, 116, 117, 119, 123

RC : 88, 89.